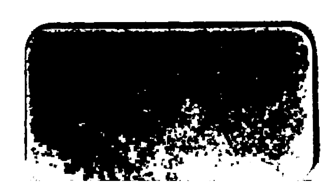



VE RI
TAS





PORTRAIT DE JOACHIM DU BELLAY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JOACHIM DU BELLAY

T. I

LA DÉFENSE & ILLUSTRATION

DE LA LANGUE FRANÇOISE

SUIVIE DE

L'OLIVE ET QUÉLQUES AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

Avec un Commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ

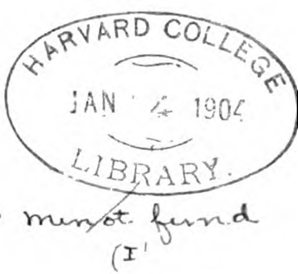


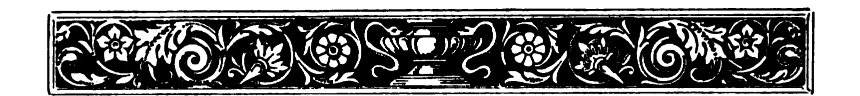
J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

1903


HARVARD COLLEGE
JAN 4 1904
LIBRARY.



AVERTISSEMENT



L *y a longtemps que les admirateurs de Joachim du Bellay réclamaient une édition complète de ses œuvres françaises et latines. Depuis l'année 1597, date des éditions du Petit-Val, de Rouen, et de la Veuve Mallard, de Paris, qui nous ont servi de modèle, on n'avait réimprimé, en effet, que la* Défense *en son entier et des fragments des poésies de Joachim.*

Le volume que nous offrons aujourd'hui au public lettré et qui comprend la Défense, l'Olive et quelques autres œuvres poétiques, *lui donnera une première satisfaction. Il sera suivi à bref délai d'un second volume comprenant le* Recueil de poésies, *les* Deux livres de l'Énéide et quelques autres traductions, *les* Divers poèmes *et les* Amours. *Puis viendront les* Regrets , *les* Antiquités *et les* Jeux rustiques *qui formeront le troisième volume, enfin les* Poésies latines, *qui composeront le quatrième et dernier tome des œuvres complètes de notre édition.*

Chaque partie sera accompagnée d'un Commentaire historique et critique où nous nous sommes attaché principalement à relever les erreurs de tout genre qui se sont accréditées jusqu'à ce jour et à rendre à Joachim ce qui lui appartient en propre. Pour le reste, et par ce mot nous entendons désigner l'appareil purement philologique, nous nous sommes borné à publier avec son agrément, ce dont je le remercie, les notules et remarques que

M. Reinhold Dezeimeris avait rédigées en vue d'une édition des œuvres choisies du poète angevin, et qui, faute d'un éditeur, demeuraient inutilisées depuis trente-cinq ans dans ses cartons. Nous aurions trouvé, d'ailleurs, peu de chose à glaner dans ce champ nouveau pour nous, derrière des annotateurs de profession comme MM. Becq de Fouquières et Marty-Laveaux.

Notre commentaire n'a donc pas la prétention d'annuler tout ce qui a été dit par nos devanciers sur les œuvres de Joachim du Bellay ni de résumer leurs travaux. Nous avons voulu seulement apporter notre contribution personnelle à l'histoire littéraire du seizième siècle qui n'est pas encore entièrement débrouillée et mise au clair. A chaque jour suffit sa peine. Si M. Marty-Laveaux, à qui nous devons tant, avait vécu assez pour lire les études remarquables de MM. Pinvert, Clément, Chamard, Vianey, Laumonier, etc., il est probable qu'il en aurait fait son profit et que ce commentaire s'en serait ressenti du même coup.

Le lecteur verra que nous le renvoyons souvent à la Vie de Joachim *dont nous avons publié la première partie dans la* Revue de la Renaissance. *Cette* Vie *devrait être achevée à cette heure, mais comme le mieux est l'ennemi du bien en tout, nous avons attendu, pour la terminer, de connaître à fond les particularités du séjour du poète à Rome et celles de son retour en France. La* Vie de Joachim *formera un volume du format de cette édition et lui servira de préface.*

L. S.

(Décembre 1902.)

LA DEFFENCE, ET ILLVSTRATION DE LA Langue Francoyse.

Par I.D.B.A.

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier, tenãt ſa Bouticque au ſecond pillier de la grand' ſale du Palays.

1549.

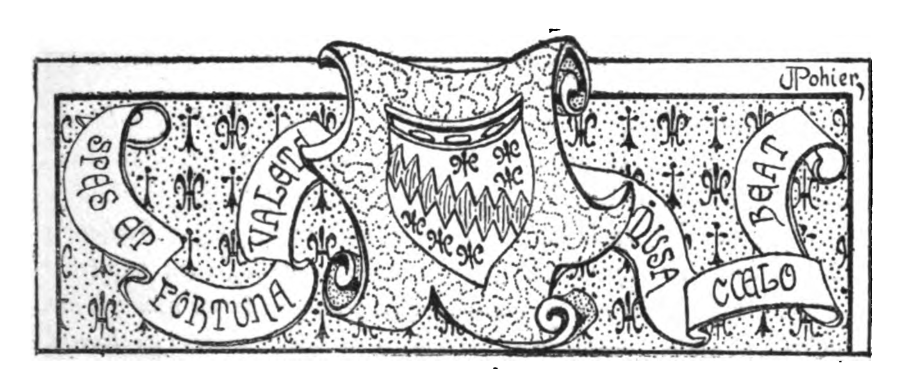
AVEC PRIVILEGE.

Fac-simile du titre de la première édition.

Ἰωάννης Αὐρατὸς (Jean Dorat)
Εἰς κελτικῆς γώσσης Ἀπολογίαν.

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης,
Εἶπεν ὁμηρείων εὐεπίη χαρίτων.
Ἓν δὲ κλέος μέγ' ἄριστον ἀμύνεσθαι περὶ γλώττης
Τῆς πατρίης, κἀγώ φημι παρῳδιάων.
Βελλάϊ, ὡς γοῦν σεῦ πρόγονοι φιλοπάτριδες ἄνδρες
Ἤκουσαν πατρίης γῆς πέρι μαρνάμενοι,
Οὕτως καὶ πατρίης σὺ συννηγορέων περὶ γλώττης
Κληδόν' ἀεὶ σχήσεις ὡς φιλόπατρις ἀνήρ.

L'auteur prye les Lecteurs différer leur jugement jusques a la fin du Livre, et ne le condamner sans avoir premierement bien veu, et examiné ses raisons.



Armoiries et Devises de J. du Bellay.

A MONSEIGNEUR LE RÉVÉRENDISSIME

CARDINAL DU BELLAY, S.

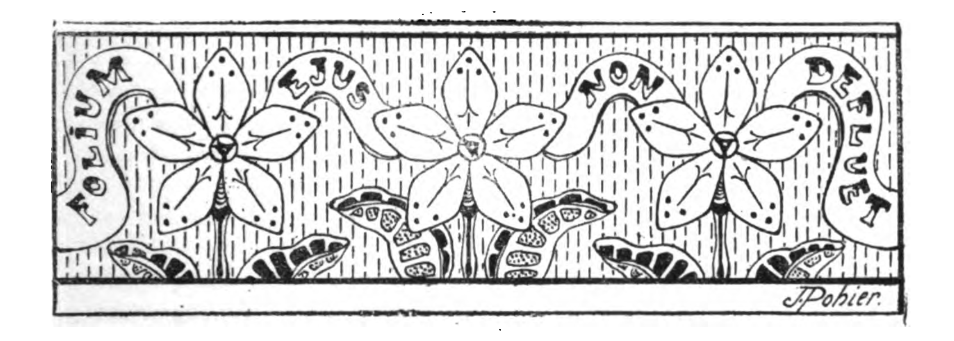


EU *le personnage que tu jouës au spectacle de toute l'Europe, voire de tout le monde, en ce grand Théâtre Romain, veu tant d'affaires, et tels que seul quasi tu soutiens, ô l'honneur du sacré College, pécheroy'-je pas (comme dit le Pindare Latin) contre le bien public, si par longues paroles j'empeschoy' le temps que tu donnes au service de ton prince, au profit de la patrie et à l'accroissement de ton immortelle renommée ? Espiant donc quelques heures de ce peu de relais que tu prens pour respirer sous le pesant fais des affaires Françoises (charge vrayment digne de si robustes espaules, non moins que le ciel de celles du grand Hercule), ma muse a pris la hardiesse d'entrer au sacré cabinet de tes saintes et studieuses occupations : et là, entre tant de riches et excellens vœux de jour en jour dediez à l'image de ta grandeur, pendre le sien humble et petit, mais toutesfois bien heureux s'il rencontre*

quelque faveur devant les yeux de ta bonté, semblable à celle des Dieux immortels, qui n'ont moins agréables les pauvres présens d'un bien riche vouloir que les superbes et ambitieuses offrandes.

C'est, en effect, la Défense et Illustration de nostre langue françoise, à l'entreprise de laquelle rien ne m'a induit que l'affection naturelle envers ma patrie, et à te la dedier, que la grandeur de ton nom : à fin qu'elle se cache (comme sous le bouclier d'Ajax) contre les traicts envenimez de ceste antique ennemie de vertu, sous l'ombre de tes ailes. De toy, di-je, dont l'incomparable sçavoir, vertu et conduite, toutes les plus grandes choses, de si long temps de tout le monde sont expérimentées, que je ne les sçauroy' plus au vif exprimer, que les couvrant (suivant la ruse de ce noble peintre Timante) sous le voile de silence. Pource que d'une si grande chose il vaut trop mieux (comme de Carthage disoit T. Live) se taire du tout que d'en dire peu. Reçoy donc avec ceste accoustumée bonté, qui ne te rend moins aimable entre les plus petits, que ta vertu et auctorité venerable entre les plus grands, les premiers fruicts, ou, pour mieux dire, les premières fleurs du printemps de celuy qui en toute reverence et humilité baise les mains de ta R. S. Priant le ciel te departir autant d'heureuse et longue vie, et à tes hautes entreprises estre autant favorable, comme envers toy il a esté liberal, voire prodigue de ses graces. Adieu, de Paris, ce 15 de fevrier, 1549.





LA

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

DE LA LANGUE FRANÇOISE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

DE L'ORIGINE DES LANGUES



I la nature (dont quelque personnage de grande renommée non sans raison a douté, si on la devoit appeler mere ou maratre) eust donné aux hommes un commun vouloir et consentement, outre les innumerables commoditez qui en fussent procedées, l'inconstance humaine n'eust eu besoin de se forger tant de manières de parler. Laquelle diversité et confusion se peut à bon droit appeler la tour de Babel. Doncques les langues ne sont nées d'elles mesmes en façon d'herbes, racines et arbres, les unes infirmes et debiles en leurs especes, les autres saines et robustes, et plus aptes à porter le fais des conceptions humaines : mais toute leur vertu est née au monde du vou-

loir et arbitre des mortels. Cela (ce me semble) est une grande raison pourquoy on ne doit ainsi louer une langue et blasmer l'autre, veu qu'elles viennent toutes d'une mesme source et origine, c'est la fantaisie des hommes, et ont esté formées d'un mesme jugement, à une mesme fin : c'est pour signifier entre nous les conceptions et intelligences de l'esprit. Il est vray que, par succession de temps, les unes, pour avoir esté plus curieusement reiglées, sont devenues plus riches que les autres ; mais cela ne se doit attribuer à la felicité desdites langues, ains mais au seul artifice et industrie des hommes. Ainsi doncques toutes les choses que la nature a créées, tous les arts et sciences, en toutes les quatre parties du monde, sont chacune endroit soy une mesme chose ; mais, pource que les hommes sont de divers vouloir, ils en parlent et escrivent diversement. A ce propos, je ne puis assez blasmer la sotte arrogance et temerité d'aucuns de nostre nation, qui, n'estant rien moins que Grecs ou Latins, desprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses escriptes en françois, et ne me puis assez esmerveiller de l'estrange opinion d'aucuns sçavans, qui pensent que nostre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres et erudition, comme si une invention, pour le langage seulement, devait estre jugée bonne ou mauvaise. A ceux la je n'ay entrepris de satisfaire. A ceux cy je veux bien, s'il m'est possible, faire changer d'opinion par quelques raisons que briefvement j'espere deduire : non que je me sente plus clairvoyant en cela, ou autres choses, qu'ils ne sont, mais pource que l'affection qu'ils portent aux langues estrangeres ne permet qu'ils vueillent faire sain et entier jugement de leur vulgaire.

CHAPITRE II

QUE LA LANGUE FRANÇOISE NE DOIT ESTRE NOMMÉE BARBARE

Pour commencer doncques à entrer en matiere, quant à la signification de ce mot *Barbare :* Barbares anciennement estoyent nommez ceux qui ineptement parloyent grec. Car comme les estrangers venans à Athenes s'efforçoyent de parler grec, ils tomboyent souvent en ceste voix absurde *Barbaras.* Depuis, les Grecs transportèrent ce nom aux mœurs brutaux et cruels, appelant toutes nations, hors la Grece, Barbares. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de nostre langue, veu que ceste arrogance grecque, admiratrice seulement de ses inventions,

n'avoit loy ny privilege de legitimer ainsi sa nation et abastardir les autres, comme Anacharsis disoit que les Scythes estoyent barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens aussi entre les Scythes. Et quand la barbarie des mœurs de nos ancestres eust deu les mouvoir à nous appeler barbares, si est-ce que je ne voy point pourquoy on nous doyve maintenant estimer tels, veu qu'en civilité de mœurs, equité de loix, magnanimité de courages, brief, en toutes formes et manières de vivre non moins louables, que profitables, nous ne sommes rien moins qu'eux, mais bien plus, veu qu'ils sont tels maintenant, que nous les pouvons justement appeler par le nom qu'ils ont donné aux autres. Encore moins doit avoir lieu de ce que les Romains nous ont appellez barbares, veu leur ambition et insatiable faim de gloire, qui taschoyent non seulement à subjuguer, mais à rendre toutes autres nations viles et abjectes auprès d'eux, principalement les Gaulois, dont ils ont receu plus de honte et dommage que des autres. A ce propos, songeant beaucoup de fois d'où vient que les gestes du peuple romain sont tant celebrez de tout le monde, voire de si long intervalle preferez à ceux de toutes les autres nations ensemble, je ne trouve point plus grande raison que ceste-cy : c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'escrivains, que la plus part de leurs gestes (pour ne pas dire pis) par l'espace de tant d'années, ardeur de batailles, vastité d'Italie, incursions d'estrangers, s'est conservée entière jusques à nostre temps. Au contraire, les faits des autres nations, singulièrement des Gaulois, avant qu'ils tombassent en la puissance des François, et les faits des François mesmes depuis qu'ils ont donné leur nom aux Gaules, ont esté si mal recueillis, que nous en avons quasi perdu non seulement la gloire, mais la memoire. A quoy a bien aidé l'envie des Romains, qui, comme par une certaine conjuration, conspirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ils ont peu nos louanges belliques, dont ils ne pouvoyent endurer la clarté : et non seulement nous ont fait tort en cela, mais, pour nous rendre encor' plus odieux et contemptibles, nous ont appelez brutaux, cruels et barbares. Quelqu'un dira : pourquoy ont-ils exempté les Grecs de ce nom ? Pource qu'ils se fussent fait plus grand tort qu'aux Grecs mesmes, dont ils avoyent emprunté tout ce qu'ils avoyent de bon, au moins quant aux sciences et illustration de leur langue. Ces raisons me semblent suffisantes de faire entendre à tout equitable estimateur des choses, que nostre langue (pour avoir esté nommée barbare, ou de nos ennemis, ou de ceux qui n'avoyent loy de nous bailler ce nom) ne doit pourtant estre desprisée, mesme de ceux auxquels elle est propre et naturelle, et qui en rien ne sont moindres que les Grecs et Romains.

CHAPITRE III

POURQUOY LA LANGUE FRANÇOISE N'EST SI RICHE QUE LA GRECQUE ET LATINE

Et si notre langue n'est si copieuse et riche que la grecque ou latine, cela ne doit estre imputé au défaut d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouvoit jamais estre sinon pauvre et sterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de nos majeurs, qui, ayans (comme dit quelqu'un, parlant des anciens Romains) en plus grande recommandation le bien faire, que le bien dire, et mieux aimans laisser à leur postérité les exemples de vertu que des préceptes, se sont privez de la gloire de leurs biens faits, et nous du fruict de l'imitation d'iceux : et par mesme moyen nous ont laissé nostre langue si pauvre et nue qu'elle a besoin des ornemens, et (s'il faut ainsi parler) des plumes d'autruy. Mais qui voudroit dire que la grecque et romaine eussent toujours esté en l'excellence qu'on les a veues du temps d'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron ? Et si ces autheurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produire plus grand fruict, se fussent-ils tant efforcez de les mettre au poinct où nous les voyons maintenant ? Ainsi puis-je dire de nostre langue, qui commence encore à fleurir sans fructifier, ou plustost, comme une plante et vergette, n'a point encore fleuri, tant s'en faut qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourroit bien produire. Cela certainement non pour le defaut de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres, mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celuy mesme desert où elle avoit commencé à naistre sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des ronces et espines qui luy faisoient ombre, l'ont laissée envieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent esté aussi negligens à la culture de leur langue, quand premierement elle commença à pulluler, pour certain en si peu de temps elle ne fust devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs, l'ont premierement transmuée d'un lieu sauvage en un domestique ; puis afin que plus tost et mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour eschange d'iceux restaurée de rameaux francs et domestiques, magistralement tirez de la langue grecque, lesquels soudainement se sont si bien entez et faits semblables à leur

tronc, que desormais n'apparoissent plus adoptifs, mais naturels. De là sont nées en la langue latine ces fleurs et ces fruicts colorez de ceste grande eloquence, avec ces nombres et ceste liaison si artificielle, toutes lesquelles choses, non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coustume de produire. Doncques si les Grecs et Romains, plus diligens à la culture de leurs langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouver en icelles, sinon avecques grand labeur et industrie, ny grace, ny nombre, ny finablement aucune eloquence, nous devons nous esmerveiller, si nostre vulgaire n'est si riche comme elle pourra bien estre, et de là prendre occasion de le mespriser comme chose vile, et de petit pris. Le temps viendra (peut être) et je l'espere moyennant la bonne destinée françoise que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, et que nostre langue (si avecques François n'est du tout ensevelie la langue françoise) qui commence encore à jetter ses racines, sortira de terre, et s'eslevera en telle hauteur et grosseur, qu'elle se pourra egaler aux mesmes Grecs et Romains, produisant comme eux des Homeres, Desmosthenes, Virgiles et Cicerons, aussi bien que la France a quelquefois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cesars et Scipions.

CHAPITRE IV

QUE LA LANGUE FRANÇOISE N'EST SI PAUVRE QUE BEAUCOUP L'ESTIMENT

Je n'estime pourtant notre vulgaire, tel qu'il est maintenant, estre si vil et abject, comme le font ces ambitieux admirateurs des langues grecque et latine, qui ne penseroyent, et fussent-ils la mesme Pithô, déesse de persuasion, pouvoir rien dire de bon, si n'estoit en langage estranger et non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien près y regarder, trouvera que nostre langue françoise n'est si pauvre qu'elle ne puisse rendre fidelement ce qu'elle emprunte des autres ; si infertile qu'elle ne puisse produire de soy quelque fruict de bonne invention, au moyen de l'industrie et diligence des cultivateurs d'icelle, si quelques-uns se trouvent tant amis de leur pays et d'eux mesmes, qu'ils s'y veuillent employer. Mais à qui, après Dieu, rendrons nous graces d'un tel benefice, sinon à nostre feu

bon roy et pere François, premier de ce nom, et de toutes vertus ? Je dy premier, d'autant qu'il a en son noble royaume premierement restitué tous les bons arts et sciences en leur ancienne dignité : et si a nostre langage, auparavant scabreux et mal poly, rendu elegant, et sinon tant copieux qu'il pourra bien estre, pour le moins fidele interprete de tous les autres. Et qu'ainsi soit, philosophes, historiens medecins, poëtes, orateurs grecs et latins, ont appris à parler françois. Que diray-je des Hebreux ? Les sainctes lettres donnent ample tesmoignage de ce que je dy. Je laisseray en cest endroit les superstitieuses raisons de ceux qui soustiennent que les mysteres de la theologie ne doivent estre decouverts, et quasi comme profanés en langage vulgaire, et ce que vont alleguant ceux qui sont d'opinion contraire. Car ceste disputation n'est propre à ce que j'ay entrepris, qui est seulement de monstrer que nostre langue n'a point eu à sa naissance les dieux et les astres si ennemis, qu'elle ne puisse un jour parvenir au poinct d'excellence et de perfection aussi bien que les autres, attendu que toutes sciences se peuvent fidelement et copieusement traiter en icelle, comme on peut voir en si grand nombre de livres grecs et latins, voire bien italiens, espagnols et autres, traduits en françois par maintes excellentes plumes de nostre temps.

CHAPITRE V

QUE LES TRADUCTIONS NE SONT SUFFISANTES POUR DONNER PERFECTION A LA LANGUE FRANÇOISE

Toutefois ce tant louable labeur de traduire ne me semble moyen unique et suffisant pour eslever notre vulgaire à l'egal et parangon des autres plus fameuses langues. Ce que je pretends prouver si clairement, que nul n'y voudra (ce croy-je) contredire, s'il n'est manifeste calomniateur de la verité. Et premier, c'est une chose accordée entre tous les meilleurs auteurs de réthorique, qu'il y a cinq parties de bien dire : l'invention, l'elocution, la disposition, la memoire et la prononciation. Or pour autant que ces deux dernières ne s'apprennent tant par le benefice des langues, comme elles sont données à chacun selon la felicité de sa nature, augmentées et entretenues par studieux exercice et continuelle diligence : pour autant aussi que la disposition gist plus en la discretion et bon jugement de

l'orateur qu'en certaines reigles et preceptes, veu que les evenements du temps, la circonstance des lieux, la condition des personnes et la diversité des occasions sont innumerables, je me contenteray de parler des deux premieres, à sçavoir de l'invention et de l'elocution. L'office doncques de l'orateur est de chacune chose proposée elegamment et copieusement parler. Or ceste faculté de parler ainsi de toutes choses ne se peut acquerir que par l'intelligence parfaicte des sciences, lesquelles ont esté premierement traictées par les Grecs, et puis par les Romains imitateurs d'iceux. Il faut doncques necessairement que ces deux langues soyent entendues de celui qui veut acquerir ceste copie et richesse d'invention, premiere et principale piece du harnois de l'orateur. Et quant à ce point, les fideles traducteurs peuvent grandement servir et soulager ceux qui n'ont le moyen unique de vaquer aux langues etrangeres. Mais quant à l'elocution, partie certes la plus difficile, et sans laquelle toutes autres choses restent comme inutiles, et semblables à un glaive encore couvert de sa gaine, elocution (dy-je) par laquelle, principalement un orateur est jugé plus excellent, et un genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont est appelée la mesme eloquence, et dont la vertu gist aux mots propres, usités, et non alienes du commun usage de parler ; aux metaphores, allegories, comparaisons, similitudes, energies, et tant d'autres figures et ornemens, sans lesquels toute oraison et poëme sont nuds, manques et debiles. Je ne croiray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, pource qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace dont l'auteur en a usé : d'autant que chacune langue a je ne sçay quoi propre seulement à elles, dont si vous efforcez exprimer le naïf dans une autre langue, observant la loi de traduire, qui est n'espacier point hors des limites de l'auteur, votre diction sera contrainte, froide et de mauvaise grace. Et qu'ainsi soit, qu'on me lise un Demosthene et Homere latins, un Ciceron et Virgile françois, pour voir s'ils vous engendreront telles affections, voire ainsi qu'un Protée vous transformeront en diverses sortes, comme vous sentez, lisant ces auteurs en leurs langues. Il vous semblera passer de l'ardente montagne d'Ætne sur le froid sommet du Caucase. Et ce que je dy des langues latine et grecque se doit reciproquement dire de toutes les vulgaires, dont j'allegueray seulement un Petrarque, duquel j'ose bien dire que, si Homere et Virgile renaissant avoyent entrepris de le traduire, ils ne le pourroyent rendre avecques la mesme grace et naïfveté qu'il est en son vulgaire toscan. Toutefois quelques uns de nostre temps ont entrepris de le faire parler françois. Voilà en bref les raisons qui m'ont fait penser que l'office et diligence des traducteurs, autrement fort utile pour instruire les ignorans des langues estrangeres en la cognoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection et, comme font les peintres à leurs tableaux, ceste dernière main, que nous desirons. Et si

les raisons que j'ay alleguées ne semblent assez fortes, je produiray, pour mes garans et defenseurs, les anciens auteurs romains, poëtes principalement, et orateurs, lesquels (combien que Ciceron ait traduit quelques livres de Xenophon et d'Arate, et qu'Horace baille les preceptes de bien traduire) ont vaqué à ceste partie plus pour leur estude, et profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur langue, à leur gloire et commodité d'autruy. Si aucuns ont veu quelques œuvres de ce temps là, sous titre de traduction, j'entens de Ciceron, de Virgile, et de ce bienheureux siècle d'Auguste, ils ne pourront dementir ce que je dy.

CHAPITRE VI

DES MAUVAIS TRADUCTEURS, ET DE NE TRADUIRE LES POETES

Mais que diray je d'aucuns, vrayement mieux dignes d'estre appelez traditeurs, que traducteurs ? veu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrans de leur gloire, et par mesme moyen seduisent les lecteurs ignorans, leur monstrant le blanc pour le noir : qui, pour acquerir le nom de sçavans, traduisent à credit les langues, dont jamais ils n'ont entendu les premiers elemens, comme l'hebraïque et la grecque : et encore pour mieux se faire valoir, se prennent aux poëtes, genre d'auteurs certes auquel si je sçavois, ou vouloy traduire, je m'adresseroy aussi peu, à cause de ceste divinité d'invention, qu'ils ont plus que les autres, de ceste grandeur de stile, magnificence de mots, gravité de sentences, audace et varieté de figures, et mille autres lumieres de poësie : brief ceste energie, et ne sçay quel esprit, qui est en leurs escrits, que les Latins appelleroient *genius*. Toutes lesquelles choses se peuvent autant exprimer en traduisant, comme un peintre peut représenter l'ame avec le corps de celuy qu'il entreprend tirer après le naturel. Ce que je dy ne s'adresse pas à ceux qui, par le commandement des princes et grands seigneurs, traduisent les plus fameux poëtes grecs et latins : pource que l'obéissance qu'on doit à tels personnages ne reçoit aucune excuse en cest endroit : mais bien j'entens parler à ceux qui, de gayeté de cœur (comme on dit), entreprennent telles choses legerement, et s'en acquittent de mesme. O Apollon ! ô Muses ! profaner ainsi les sacrées reliques de l'antiquité ! Mais je n'en diray autre chose. Celuy doncques qui voudra faire œuvre digne de pris en son

vulgaire, laisse ce labeur de traduire, principalement les poëtes, à ceux qui de chose labourieuse et peu profitable, j'ose dire encore inutile, voire pernicieuse, à l'accroissement de leur langue, emportent à bon droit plus de molestie que de gloire.

CHAPITRE VII

COMMENT LES ROMAINS ONT ENRICHI LEUR LANGUE

Si les Romains (dira quelqu'un) n'ont vaqué à ce labeur de traduction, par quels moyens doncques ont ils peu ainsi enrichir leur langue, voire jusques à l'égaler quasi à la grecque ? Imitant les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les devorant ; et, après les avoir bien digerez, les convertissant en sang et nourriture : se proposant, chacun selon son naturel et l'argument qu'il vouloit eslire, le meilleur auteur, dont ils observoyent diligemment toutes les plus rares et exquises vertus, et icelles comme greffes, ainsi que j'ay dit devant, entoyent et appliquoyent à leur langue. Cela fait (dy-je) les Romains ont basti tous ces beaux escrits que nous louons et admirons si fort : egalant ores quelqu'un d'iceux, ores le preferant aux Grecs. Et de ce que je dy font bonne preuve Ciceron et Virgile, que volontiers et par honneur je nomme toujours en la langue latine, desquels comme l'un se fust entierement addonné à l'imitation des Grecs, contrefit et exprima si au vif la copie de Platon, la vehemence de Demosthene et la joyeuse douceur d'Isocrate, que Molon Rhodian l'oyant quelquefois declamer, se escria qu'il emportoit l'eloquence grecque à Rome. L'autre imita si bien Homere, Hesiode et Théocrite, que depuis on a dit de luy, que de ces trois il a surmonté l'un, egalé l'autre, et approché si près de l'autre, que si la felicité des argumens qu'ils ont traictez eust été pareille, la palme seroit bien douteuse. Je vous demande doncques vous autres, qui ne vous employez qu'aux translations, si ces tant fameux auteurs se fussent amusez à traduire, eussent-ils eslevé leur langue à l'excellence et hauteur où nous la voyons maintenant ? Ne pensez doncques quelque diligence et industrie que vous puissiez mettre en cest endroit, faire tant que nostre langue, encore rampante à terre, puisse hausser la teste et s'eslever sur pieds.

CHAPITRE VIII

D'AMPLIFIER LA LANGUE FRANÇOISE PAR L'IMITATION DES ANCIENS AUTEURS GRECS ET ROMAINS

Se compose doncques celuy qui voudra enrichir sa langue, à l'imitation des meilleurs auteurs grecs et latins, et à toutes leurs plus grandes vertus, comme à un certain but, dirige la pointe de son stile ; car il n'y a point de doute que la plus grand' part de l'artifice ne soit contenue en l'imitation : et tout ainsi que ce fut le plus louable aux anciens de bien inventer, aussi est-ce le plus utile de bien imiter, mesme à ceux dont la langue n'est encore bien copieuse et riche. Mais entende celuy qui voudra imiter, que ce n'est chose facile que de bien suivre les vertus d'un bon auteur, et quasi comme se transformer en luy, veu que la nature mesmes, aux choses qui paroissent tressemblables, n'a seu tant faire, que par quelque note et difference elles ne puissent estre discernées. Je dy cecy pource qu'il y en a beaucoup en toutes langues qui, sans penetrer aux plus cachées et interieures parties de l'auteur qu'ils se sont proposé, s'adaptent seulement au premier regard, et s'amusant à la beauté des mots, perdent la force des choses. Et certes, comme ce n'est point chose vicieuse, mais grandement louable, emprunter d'une langue estrangere les sentences et les mots, et les approprier à la sienne : aussi est-ce chose grandement à reprendre, voire odieuse à tout lecteur de liberale nature, voir en une mesme langue une telle imitation, comme celle d'aucuns sçavans mesmes, qui s'estiment estre des meilleurs quand plus ils ressemblent un Heroët ou un Marot. Je t'admoneste doncq' (ô toi qui desires l'accroissement de ta langue et veux exceller en icelle) de non imiter à pied levé, comme nagueres a dit quelqu'un, les plus fameux auteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la plus part de nos poëtes françois, chose certes autant vicieuse comme de nul profit à nostre vulgaire : veu que ce n'est autre chose (ô grande liberalité !) sinon de luy donner ce qui estoit à luy. Je voudroy' bien que nostre langue fut si riche d'exemples domestiques, que n'eussions besoin d'avoir recours aux estrangers. Mais si Virgile et Ciceron se fussent contentez d'imiter ceux de leur langue, qu'auroyent les Latins, outre Ennie ou Lucrece, outre Crasse ou Antoine ?

CHAPITRE IX

RESPONSES A QUELQUES OBJECTIONS

Après avoir, le plus succinctement qu'il m'a esté possible, ouvert le chemin à ceux qui désirent l'amplification de nostre langue, il me semble bon et necessaire de respondre à ceux qui l'estiment barbare et irreguliere, incapable de ceste elegance et copie, qui est en la grecque et romaine : d'autant (disent-ils) qu'elle n'a ses declinations, ses pieds et ses nombres, comme ces deux autres langues. Je ne veux alleguer en cest endroit (bien que je le pense faire sans honte) la simplicité de nos majeurs, qui se sont contentez d'exprimer leurs conceptions avec paroles nues, sans art et ornement : non imitant la curieuse diligence des Grecs, auxquels la Muse avait donné la bouche ronde (comme dit quelqu'un) c'est-à-dire parfaite en tout elegance et venusté de paroles : comme depuis aux Romains imitateurs des Grecs. Mais je diray bien que nostre langue n'est tant irreguliere qu'on voudroit bien dire : veu qu'elle se décline, sinon par les noms, pronoms et participes, pour le moins par les verbes, en tous leurs temps, modes et personnes. Et si elle n'est si curieusement reglée, ou plus tost liée et geisnée en ses autres parties, aussi n'a-t-elle point tant d'heteroclites et anomaux monstres estranges de la grecque et latine. Quant aux pieds et aux nombres, je diray au second livre en quoy nous les recompensons. Et certes (comme dit un grand auteur de rethorique, parlant de la felicité qu'ont les Grecs en la composition de leurs mots) je ne pense que telles choses se facent par la nature desdites langues, mais nous favorisons toujours les estrangers. Qui eust gardé nos ancestres de varier toutes les parties declinables, d'allonger une syllabe et accourcir l'autre, et en faire des pieds ou des mains ? Et qui gardera nos successeurs d'observer telles choses, si quelques sçavans et non moins ingénieux de cet aage entreprennent de les reduire en art, comme Ciceron promettait de faire au droit civil : chose qui à quelques uns a semblé impossible, aux autres non. Il ne faut point icy alleguer l'excellence de l'antiquité, et comme Homere se plaignoit que de son temps les corps estoient trop petits, dire que les esprits modernes ne sont a comparer aux anciens. L'architecture, l'art du navigage et autres inventions antiques certainement sont admirables, non toutefois, si on regarde à la nécessité mere des arts, du tout si grandes qu'on doive estimer les cieux et la nature y avoir dependu toute leur vertu, vigueur et industrie. Je ne produiray, pour tesmoins de ce que je dy,

l'imprimerie, sœur des Muses, et dixième d'elles, et ceste non moins admirable que pernicieuse foudre d'artillerie, avecques tant d'autres non antiques inventions qui monstrent veritablement que, par le long cours des siecles, les esprits des hommes ne sont point si abastardis qu'on voudroit bien dire : je dy seulement qu'il n'est pas impossible que nostre langue puisse recevoir quelquesfois cest ornement et artifice, aussi curieux qu'il est aux Grecs et Romains. Quant au son, et je ne sçay quelle naturelle douceur (comme ils disent) qui est en leurs langues, je ne voy point que nous l'ayons moindre, au jugement des plus delicates oreilles. Il est bien vray que nous usons du prescript de nature, qui pour parler nous a seulement donné la langue. Nous ne vomissons pas nos paroles de l'estomac, comme les yvrongnes ; nous ne les estranglons de la gorge, comme les grenouilles ; nous ne les decoupons pas dedans le palais, comme les oyseaux ; nous ne les sifflons pas des lèvres, comme les serpens. Si en telles manières de parler gist la douceur des langues, je confesse que la nostre est rude et mal sonante. Mais aussi nous avons cest avantage de ne tordre point la bouche en cent mille sortes, comme les singes, voire comme beaucoup mal se souvenant de Minerve, qui joüant quelquefois de la fluste et voyant en un miroir la deformité de ses levres, la jetta bien loin, malheureuse rencontre au presumptueux Marsye, qui depuis en fut escorché. Quoi doncques, dira quelqu'un, veux-tu à l'exemgle de Marsye, qui osa comparer sa fluste rustique à la douce lyre d'Apollon, égaler ta langue à la grecque et latine ? Je confesse que les auteurs d'icelles nous ont surmontez en sçavoir et faconde : esquelles choses leur a esté bien facile de vaincre ceux qui ne repugnoient point. Mais que par longue et diligente imitation de ceux qui ont occupé les premiers, ce que nature n'a pourtant denié aux autres, nous ne puissions leur succeder aussi bien en cela, que nous avons déjà fait en la plus grande part de leurs arts mechaniques, et quelquefois en leur monarchie, je ne le diray pas : car telle injure ne s'estendroit seulement contre les esprits des hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour loy inviolable à toute chose créée, de ne durer perpetuellement, mais passer sans fin d'un estat en l'autre : estant la fin et corruption de l'un, le commencement et generation de l'autre. Quelque opiniastre repliquera encore : ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection. Et je dy que ce retardement ne prouve point qu'elle ne puisse la recevoir : ainçois je dy qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement l'ayant acquise avecquec si longue peine, suivant la loy de nature, qui a voulu que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, aussi envieillesse et meure ; et au contsaire celuy durer par longues années, qui a longuement travaillé à jetter ses racines.

CHAPITRE X

QUE LA LANGUE FRANÇOISE N'EST INCAPABLE DE LA PHILOSOPHIE ET POURQUOI LES ANCIENS ESTOIENT PLUS SÇAVANS QUE LES HOMMES DE NOSTRE AAGE

Tout ce que j'ay dit pour la défense et illustration de nostre langue appartient principalement à ceux qui font profession de bien dire, comme les poëtes et les orateurs. Quant aux autres parties de litterature, et ce rond de sciences, que les Grecs ont nommé encyclopedie, j'en ay touché au commencement une partie de ce que m'en semble : c'est que l'industrie des fideles traducteurs est en cest endroit fort utile et necessaire : et ne les doit retarder, s'ils rencontrent quelquefois des mots qui ne peuvent estre receus en la famille françoise, veu que les Latins ne se sont point efforcez de traduire tous les vocables grecs, comme *rhetorique, musique, arithmétique, géométrie, philosophie,* et quasi tous les noms des sciences, les noms des figures, des herbes, des maladies, la sphere et ses parties, et generalement la plus grand'part des termes usitez aux sciences naturelles et mathematiques. Ces mots là doncques seront en nostre langue comme estrangers en une cité : auxquels toutefois les periphrases serviront de truchemens. Encores seroy-je bien d'opinion que le sçavant translateur fist plus tost l'office de paraphraste que de traducteur, s'efforçant donner à toutes les sciences qu'il voudra traicter l'ornement et lumière de sa langue, comme Ciceron se vante d'avoir fait en la philosophie, et à l'exemple des Italiens qui l'ont quasi toute convertie en leur vulgaire, principalement la platonique. Et si on veut dire que la philosophie est un fais d'autres espaules que de celles de nostre langue, j'ay dit au commencement de cest œuvre, et le dy encore, que toutes langues sont d'une mesme valeur, et des mortels à une mesme fin d'un mesme jugement formées. Parquoy ainsi comme sans muer de coustumes ou de nation, le François et l'Alemant, non seulement le Greç ou Romain, se peut donner à philosopher : aussi je croy qu'à chacun sa langue puisse competemment communiquer toute doctrine. Doncques si la philosophie, semée par Aristote et Platon au fertile champ attique, estoit replantée en nostre plaine françoise, ce ne seroit la jeter entre les ronces et espines, où elle devint sterile : mais ce seroit la faire de lointaine, prochaine, et d'estrangere, citadine de nostre republique. Et par adventure ainsi que les

espiceries et autres richesses orientales, que l'Inde nous envoye, sont mieux cogneues et traictées de nous, et en plus grand pris, qu'en l'endroit de ceux qui les sèment ou recueillent : semblablement les speculations philosophiques deviendroient plus familières qu'elles ne sont ores, et plus facilement seroient entendues de nous, si quelque sçavant homme les avait transportées de grec et latin en nostre vulgaire, que de ceux qui les vont (s'il faut ainsi parler) cueillir aux lieux où elles croissent. Et si on veut dire que diverses langues sont aptes à signifier diverses conceptions : aucunes les conceptions des doctes, autres celles des indoctes : et que la grecque principalement convient si bien avecque les doctrines, que pour les exprimer il semble qu'elle ait esté formée de la mesme nature, non de l'humaine providence. Je dy qu'icelle nature, qui en tout aage, en toute province, en toute habitude est tousjours une mesme chose, ainsi comme volontiers elle exerce son art par tout le monde, non moins en la terre qu'au ciel, et pour estre ententive à la production des créatures raisonnables, n'oublie pourtant les irraisonnables, mais avecques un egal artifice engendre cestes-cy et celles-là : aussi est-elle digne d'estre cogneue et louée de toutes personnes, et en toutes langues. Les oiseaux, les poissons, et les bestes terrestres de quelconque maniere, ores avecques un son, ores avecques l'autre, sans distinction de paroles, signifient leurs affections : beaucoup plustost nous hommes devrions faire le semblable, chacun avecques sa langue, sans avoir recours aux autres. Les escritures et langages ont esté trouvés non pour la conservation de nature, laquelle (comme divine qu'elle est) n'a mestier de nostre aide, mais seulement à nostre bien et utilité : à fin que presens, absens, vifs et morts, manifestans l'un à l'autre le secret de nos cœurs, plus facilement parvenions à nostre propre felicité, qui gist en l'intelligence des sciences, non point au son des paroles : et par consequent celles langues et celles escritures devroyent plus estre en usage, lesquelles on apprendroit plus facilement. Las et combien seroit meilleur qu'il y eust au monde un seul langage naturel, que d'employer tant d'années pour apprendre des mots : et ce, jusques à l'aage bien souvent que n'avons plus ny le moyen, ni le loisir de vaquer à plus grandes choses. Et certes songeant beaucoup de fois, d'où provient que les hommes de ce siecle generalement sont moins sçavans en toutes sciences, et de moindre pris que les anciens, entre beaucoup de raisons je trouve ceste-cy, que j'oseroy' dire la principale : c'est l'estude des langues grecque et latine. Car si le temps que nous consumons à apprendre lesdites langues estoit employé à l'estude des sciences, la nature certes n'est point devenue si brehaigne, qu'elle n'enfantast de notre temps des Platons et des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veus sçavans, que de l'estre, ne consumons pas seulement nostre jeunesse en ce vain exercice : mais, comme nous repentant d'avoir laissé le berceau,

et d'estre devenus hommes, retournons encore en enfance, et par l'espace de vingt ou trente ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler, qui grec, qui latin, qui ebreu. Lesquels ans finis, et finie avecque eux ceste vigueur et promptitude qui naturellement regne en l'esprit des jeunes hommes, alors nous procurons estre faits philosophes, quand pour les maladies, troubles d'affaires domestiques, et autres empeschemens qu'amène le temps, nous ne sommes plus aptes à la spéculation des choses. Et bien souvent, estonnez de la difficulté et longueur d'apprendre des mots seulement, nous laissons tout par désespoir, et hayons les lettres premier que les ayons goustées, ou commencé à les aimer.

Faut-il doncques laisser l'estude des langues ? Non : d'autant que les arts et sciences sont pour le présent entre les mains des Grecs et Latins. Mais il se devroit faire à l'advenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, et en toute langue. J'entens bien que les professeurs des langues ne seront pas de mon opinion, encore moins ces venerables Druydes, qui pour l'ambitieux desir qu'ils ont d'estre entre nous ce qu'estoit le philosophe Anacharsis entre les Scythes, ne craignent rien tant que le secret de leurs mysteres, qu'il faut apprendre d'eux, non autrement que jadis les jours des Chaldées, soit découvert au vulgaire, et qu'on ne creve (comme dit Ciceron) les yeux des corneilles. A ce propos, il me souvient avoir ouy dire maintes fois à quelques uns de leur academie, que le roy François (je dy celuy François, à qui la France ne doit moins qu'à Auguste Rome) avoit deshonoré les sciences, et laissé les doctes en mespris. O temps ! ô mœurs ! ô crasse ignorance ! n'entendre point que tout ainsi qu'un mal, quand il s'estend plus loin, est d'autant plus pernicieux : aussi est un bien plus profitable, quand plus il est commun. Et s'ils veulent dire (comme aussi disent-ils) que d'autant est un tel bien moins excellent, et admirable entre les hommes : je respondray qu'un si grand appetit de gloire et une telle envie ne devroit regner aux colomnes de la republique chrestienne ; mais bien en ce roy ambitieux, qui se plaignoit à son maistre, pour ce qu'il avoit divulgué les sciences acromatiques, c'est à dire, qui ne se peuvent apprendre que par l'audition du precepteur. Mais quoi ! ces gêans ennemis du ciel veulent-ils limiter la puissance des dieux, et ce qu'ils ont par un singulier benefice donné aux hommes, restreindre et enserrer en la main de ceux qui n'en sçauroyent faire bonne garde ? Il me souvient de ces reliques, qu'on voit seulement par une petite vitre, et qu'il n'est permis de toucher avecques la main. Ainsi veulent-ils faire de toute les disciplines, qu'ils tiennent enfermées dedans les livres grecs et latins, ne permettant qu'on les puisse voir autrement : ou les transporter de ces paroles mortes en celles qui sont vives, et volent ordinairement par les bouches des hommes. J'ay (ce me semble) deu assez contenter ceux qui disent que nostre vulgaire est trop

vil et barbare, pour traicter si hautes matieres que la philosophie. Et s'ils n'en sont encore bien satisfaits, je leur demanderay : pourquoy doncques ont voyagé les anciens Grecs par tant de pays et dangers, les uns aux Indes, pour voir les Gymnosophistes, les autres en Egypte pour emprunter de ces vieux prestres et prophetes ces grandes richesses, dont la Grece est maintenant si superbe? et toutefois ces nations, où la philosophie a si volontiers habité, produisoyent (ce croy-je) des personnes aussi barbares et inhumaines que nous sommes, et des paroles aussi estranges que les nostres. Bien peu me soucieroy-je de l'elegance d'oraison qui est en Platon et en Aristote, si leurs livres sans raison estoient escrits. La philosophie vrayement les a adoptez pour ses fils, non pour estre nez en Grece, mais pour avoir d'un haut sens bien parlé, et bien escrit d'elle. La vérité si bien par eux cerchée la disposition et l'ordre des choses, la sententieuse briefveté de l'un, et la divine copie de l'autre est propre à eux, et non à autres : mais la nature, dont ils ont si bien parlé, est mere de tous les autres, et ne dedaigne point de se faire cognoistre à ceux qui procurent avecques toute industrie entendre ses secrets, non pour devenir Grecs, mais pour estre faits philosophes. Vray est que pour avoir les arts et sciences toujours esté en la puissance des Grecs et Romains, plus studieux de ce qui peut rendre les hommes immortelz que les autres, nous croyons que par eux seulement elles puissent et doivent estre traictées. Mais le temps viendra par adventure (et je supplie au Dieu très bon et très grand que ce soit de nostre aage) que quelque bonne personne, non moins hardie qu'ingénieuse et sçavante, non ambitieuse, non craignant l'envie ou haine d'aucun, nous ostera ceste fausse persuasion, donnant à nostre langue la fleur et le fruict des bonnes lettres : autrement si l'affection que nous portons aux langues estrangeres (quelque excellence qui soit en elles) empeschoit cette nostre si grande félicité, elles seroyent dignes veritablement non d'envie, mais de haine : non de fatigue, mais de fascherie, elles seroyent dignes finablement d'estre non apprises, mais reprises de ceux qui ont plus de besoin du vif intellect de l'esprit que du son des paroles mortes. Voilà quant aux disciplines. Je viens aux poëtes et orateurs, principal objet de la matiere que je traicte, qui est l'ornement et illustration de nostre langue.

CHAPITRE XI

QU'IL EST IMPOSSIBLE D'ÉGALER LES ANCIENS EN LEURS LANGUES

Toutes personnes de bon esprit entendront assez, que cela, que j'ay dit pour la defense de nostre langue, n'est pour decourager aucun de la grecque et latine ; car

tant s'en faut que je soy' de ceste opinion, que je confesse et soustiens celuy ne ne pouvoir faire œuvre excellent en son vulgaire, qui soit ignorant de ces deux langues, ou qui n'entende la latine pour le moins. Mais je seroy' bien d'avis qu'après les avoir apprises, on ne desprisast la sienne : et que celuy qui, par une inclination naturelle (ce qu'on peut juger par les œuvres latines et toscanes de Petrarque et Boccace, voire d'aucuns sçavans hommes de nostre temps) se sentiroit plus propre à escrire en sa langue qu'en grec ou en latin, s'estudiast plus tost à se rendre immortel entre les siens, escrivant bien en son vulgaire, que mal escrivant en ces deux autres langues, estre vil aux doctes pareillement et aux indoctes. Mais, s'il s'en trouvoit encore quelques uns de ceux qui de simples paroles font tout leur art et science, en sorte que nommer la langue grecque et latine leur semble parler d'une langue divine, et parler de la vulgaire, nommer une langue inhumaine, incapable de toute érudition : s'il s'en trouvoit de tels, dy-je, qui voulussent faire des braves, et despriser toutes choses escrites en françois, je leur demanderoy' volontiers en ceste sorte : que pensent doncques faire ces reblanchisseurs de murailles, qui jour et nuit se rompent la teste à imiter, que dy-je imiter ? mais transcrire un Virgile et un Ciceron ? bastissant leurs poëmes des hemistiches de l'un, et jurant en leur prose aux mots et sentences de l'autre, songeant (comme a dit quelqu'un) des Peres conscripts, des consuls, des tribuns, des comices, et toute l'antique Rome, non autrement qu'Homere, qui en sa Batracomyomachie adapte aux rats et grenouilles les magnifiques titres des dieux et déesses. Ceux là certes meritent bien la punition de celuy qui, ravy au tribunal du grand juge, respondit qu'il estoit ciceronien. Pensent-ils doncques, je ne dy egaler, mais approcher seulement de ces auteurs, en leurs langues, recueillant de cest orateur et de ce poëte ores un nom, ores un verbe, ores un vers et ores une sentence ? comme si en la façon qu'on rebastit un vieil edifice, ils s'attendoient rendre par ces pierres ramassées à la ruinée fabrique de ces langues sa premiere grandeur et excellence. Mais vous ne serez jà si bons massons (vous qui estes si grands zelateurs des langues grecque et latine) que leur puissiez rendre celle forme que leur donnerent premierement ces bons et excellens architectes, et si vous esperez (comme fit Esculape des membres d'Hippolyte) que par ces fragmens recueillis elles puissent estre ressuscitées, vous vous abusez : ne pensant point qu'à la chute de si superbes édifices, conjointe à la ruine fatale de ces deux puissantes monarchies, une partie devint poudre, et l'autre doit estre en beaucoup de pieces, lesquelles vouloir reduire en un seroit chose impossible : outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondemens des vieilles murailles, ou, egarées par le long cours des siecles, ne se peuvent trouver d'aucun. Parquoy venant à r'edifier ceste fabrique, vous serez bien loin de lui restituer sa premiere grandeur,



quand où souloit estre la sale, vous ferez par adventure les chambres, les estables ou la cuisine, confondant les portes et les fenestres, brief changeant toute la forme de l'edifice. Finablement j'estimeroy' l'art pouvoir exprimer la vive energie de la nature, si vous pouviez rendre ceste fabrique renouvelée semblable à l'antique, estant manque l'idée, de laquelle faudroit tirer l'exemple pour la r'edifier. Et ce (à fin d'exposer plus clairement ce que j'ay dit) d'autant que les anciens usoient des langues qu'ils avoyent succées avecques le laict de la nourrice, et aussi bien parloyent les indoctes, comme les doctes, si non que ceux-cy apprenoyent les disciplines et l'art de bien dire, se rendant par ce moyen plus eloquens que les autres. Voilà pourquoy leurs bienheureux siecles estoient si fertiles de bons poëtes et orateurs. Voilà pourquoy les femmes mesmes aspiroyent à ceste gloire d'eloquence et erudition, comme Sapho, Corynne, Cornelie, et un millier d'autres, dont les noms sont conjoincts avecques la memoire des Grecs et Romains. Ne pensez doncques, imitateurs, troupeau servil, parvenir au point de leur excellence, veu qu'à grand'peine avez-vous appris leurs mots, et voilà le meilleur de votre aage passé. Vous desprisez nostre vulgaire, par adventure non pour autre raison, sinon que dès enfance et sans estude nous l'apprenons, les autres avecques grand'peine et industrie. Que s'il estoit, comme la grecque et latine, pery et mis en reliquaire de livres, je ne doute point qu'il ne fust (ou peu s'en faudroit) aussi difficile à apprendre comme elles sont. J'ay bien voulu dire ce mot, pource que la curiosité humaine admire trop plus les choses rares, et difficiles à trouver, bien qu'elles ne soyent si commodes pour l'usage de la vie, comme les odeurs et les gemmes, que les communes et necessaires, comme le pain et le vin. Je ne voy pourtant qu'on doive estimer une langue plus excellente que l'autre, seulement pour estre plus difficile, si on ne vouloit dire que Lycophron fust plus excellent qu'Homere, pour estre plus obscur, et Lucrece que Virgile, pour ceste mesme raison.

CHAPITRE XII

DÉFENSE DE L'AUTEUR

Ceux qui penseront que je soy' trop grand admirateur de ma langue, aillent voir le premier livre *Des fins des biens et des maux*, fait par ce pere d'eloquence latine, Ciceron, qui au commencement dudit livre, en autres choses, respond à ceux qui desprisoyent les choses escrites en latin, et les aimoyent mieux lire en

grec. La conclusion du propos est, qu'il estime la langue latine, non seulement n'estre pauvre, comme les Romains estimoient lors, mais encore estre plus riche que la grecque. Quel ornement, dit-il, d'oraison copieuse, ou elegante, a defailly, je diray à nous, ou aux bons orateurs, ou aux poëtes, depuis qu'ils ont eu quelqu'un qu'ils peussent imiter ? Je ne veux pas donner si haut los à nostre langue, pource qu'elle n'a point encore ses Cicerons et Virgiles, mais j'ose bien asseurer que si les sçavans hommes de nostre nation la daignoyent autant estimer, que les Romains faisoyent la leur, elle pourroit quelquefois, et bien tost, se mettre au rang des plus fameuses. Il est temps de clorre ce pas à fin de toucher particulierement les principaux points de l'amplification et ornement de nostre langue. En quoy, lecteur, ne t'esbahis, si je ne parle de l'orateur comme du poëte. Car outre que les vertus de l'un sont pour la plus grande part communes à l'autre, je n'ignore point qu'Estienne Dolet, homme de bon jugement en nostre vulgaire, a formé l'Orateur Françoys que quelqu'un (peut estre) ami de la memoire de l'auteur et de la France, mettra de brief et fidelement en lumiere.

FIN DU PREMIER LIVRE DE LA DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE





LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

DE L'INTENTION DE L'AUTEUR



OURCE que le poète et l'orateur sont comme les deux piliers qui soutiennent l'edifice de chacune langue, laissant celui que j'entens avoir esté basty par les autres, j'ay bien voulu, pour le devoir en quoy je suis obligé à la patrie, tellement quellement esbaucher celui qui restoit : espérant que par moy, ou par une plus docte main, il pourra recevoir sa perfection. Or ne veux-je, en ce faisant, feindre comme une certaine figure de poëte, qu'on ne puisse ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucuns sens apercevoir, mais comprendre seulement de la cogitation et de la pensée : comme ces idées, que Platon constituoit en toutes choses, auxquelles ainsi qu'à une certaine espèce imaginative, se refere tout ce qu'on peut voir. Cela certainement est de trop plus grand sçavoir, et loisir, que le mien : et penseray avoir beaucoup mérité des miens, si je leur monstre seulement avecques le doigt le chemin qu'ils doyvent suyvre pour atteindre à l'excellence des anciens ou quelque autre, peut estre incité par nostre petit labeur, les conduira avecques la main. Mettons doncques, pour le commencement, ce que nous avons (ce me semble) assez prouvé au premier livre. C'est que sans l'imitation des Grecs et



Romains, nous ne pouvons donner à nostre langue l'excellence et lumière des autres plus fameuses. Je sçay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des Françóis introduire quasi comme une nouvelle poésie, ou ne se tiendront pleinement satisfaits, tant pour la briefveté, dont j'ay voulu user, que pour la diversité des esprits, dont les uns trouvent bon ce que les autres trouvent mauvais. Marot me plaist, dit quelqu'un, pource qu'il est facile, et ne s'elongne point de la commune manière de parler; Heroët, dit quelque autre, pource que tous ces vers sont doctes, graves et elaborez; les autres d'un autre se délectent. Quant à moy, telle superstition ne m'a point retiré de mon entreprise, pource que j'ay toujours estimé nostre poësie françoise estre capable de quelque plus haut et meilleur stile que celuy dont nous sommes si longuement contentez. Disons donc briefvemeut ce que nous semble de nos poëtes françois.

CHAPITRE II

DES POETES FRANÇOIS

De tous les anciens poëtes françois, quasi un seul, Guillaume du Lauris et Jean de Meun sont dignes d'estres leus, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choses qui se doivent imiter des modernes, comme pour y voir quasi comme une première image de la langue françoise, venerable pour son antiquité.

Je ne doute point que tous les peres criroyent la honte estre perdue, si j'osoy' reprendre ou amender quelque chose en ceux que jeunes ils ont appris, ce que je ne veux faire aussi: mais bien soutiens-je, que celuy est trop grand admirateur de l'ancienneté, qui veut defrauder les jeunes de leur gloire meritée, n'estimant rien, comme dit Horace, sinon ce que la mort a sacré; comme si le temps, ainsi que les vins, rendoit les poësies meilleures. Les plus recens, mesme ceux qui ont esté nommez par Clement Marot en un certain epigramme à Salel, sont assez cognus par leurs œuvres; j'y renvoye les lecteurs pour en faire jugement. Bien diray-je, que Jean le Maire de Belges me semble avoir premier illustré et les Gaules et la langue françoise, luy donnant beaucoup de mots et manieres de parler poëtiques, qui ont bien servy mesmes aux plus excellens de nostre temps. Quant aux modernes, ils seront quelquefois assez nommez, et si j'en vouloy' parler, ce seroit seulement pour faire changer d'opinion à quelques uns, ou trop iniques ou trop

severes estimateurs des choses, qui tous les jours trouvent à reprendre en trois ou quatre des meilleurs, disant, qu'en l'un defaut ce qui est le commencement de bien escrire, c'est le sçavoir, et auroit augmenté sa gloire de la moitié, si de la moitié il eust diminué son livre. L'autre, outre sa rime, qui n'est partout bien riche, est tant denué de tous ces delices et ornemens poëtiques, qu'il mérite plus le nom de philosophe que de poëte. Un autre, pour n'avoir encores rien mis en lumiere sous son nom, ne merite qu'on luy donne le premier lieu : et semble (disent aucuns) que par les escrits de ceux de son temps, il veuille eterniser son nom, non autrement que Demade est annobly par la contention de Demosthene, et Hortense, de Ciceron : que si on vouloit faire jugement au seul rapport de la renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaux, voire plus grands que ses vertus, d'autant que tous les jours se lisent nouveaux escrits sous son nom, à mon advis aussi eloingnez d'aucunes choses qu'on m'a quelquefois asseuré estre de luy, comme en eux n'y a ny grace, ny erudition. Quelqu'autre, voulant trop s'eloingner du vulgaire, est tombé en obscurité aussi difficile à esclaircir en ses escrits aux plus sçavans, comme aux plus ignares. Voilà une partie de ce que j'oy dire en beaucoup de lieux, des meilleurs de nostre langue. Que pleust à Dieu le naturel d'un chacun estre aussi candide à louer les vertus, comme diligent à observer les vices d'autruy. La tourbe de ceux (hors mis cinq ou six) qui suivent les principaux, comme port'enseignes, est si mal instruite de toutes choses que par leur moyen nostre vulgaire n'a garde d'etendre gueres loin les bornes de son empire. Et si j'estoy' du nombre de ces anciens critiques juges des poëmes, comme un Aristarque et Atistophane ou (s'il faut ainsi parler) un sergent de bande en nostre langue françoise, j'en mettroy beaucoup hors de la bataille, si mal armez, que se fiant en eux, nous serions trop eloingnez de la victoire ou nous devons aspirer. Je ne doute point que beaucoup, principalement de ceux qui sont accommodez à l'opinion vulgaire, et dont les tendres oreilles ne peuvent rien souffrir au desavantage de ceux qu'ils ont déjà reçeus comme oracles, trouveront mauvais de ce que j'ose si librement parler, et quasi comme juge souverain prononcer de nos poëtes français : mais si j'ay dit bien ou mal, je m'en rapporte à ceux qui sont plus amis de la verité que de Platon ou Socrate, et ne sont imitateurs que des Pythagoriques, qui pour toutes raisons n'alleguoient sinon : cestuy là l'a dit. Quant à moy, si j'estois enquis de ce qu'il me semble de nos meilleurs poëtes françois, je diroy' à l'exemple des Stoïques, qui interrogez si Zenon, si Cléante, si Chrysippe sont sages, respondent ceux-là certainement avoir esté grands et venerables, n'avoir eu toutefois ce qui est le plus excellent en la nature de l'homme : je respondroy' (dy-je) qu'ils ont bien escrit, qu'ils ont illustré nostre langue, que la France leur est obligée : mais aussi diroy'-je bien, qu'on pourroit

trouver en nostre langue (si quelque sçavant homme y vouloit mettre la main) une forme de poësie beaucoup plus exquise, laquelle il faudroit cercher en ces vieux Grecs et Latins, non point ès auteurs françois, pource qu'en ceux-cy on ne sçaurait prendre que bien peu, comme la peau et la couleur : en ceux-là on peut prendre la chair, les os, les nerfs et le sang. Et si quelqu'un malaisé à contenter ne vouloit point prendre ces raisons en payement, je diroy' (à fin de n'estre veu examiner les choses si rigoureusement sans cause) que aux autres arts et sciences la mediocrité peut meriter quelque louange : mais aux poëtes ny les dieux, ny les hommes, ny les colomnes n'ont point concédé estre mediocres, suivant l'opinion d'Horace, que je ne puis assez souvent nommer, pource qu'ès choses que je traicte, il me semble avoir le cerveau mieux purgé et le nez meilleur qne les autres. Au fort, comme Desmosthène respondit quelquefois à Æschine, qui l'avoit repris de ce qu'il usoit de mots aspres et rudes, de telles choses ne dependre les fortunes de Grèce : aussi diroy'-je, si quelqu'un se fasche de quoy je parle si librement, que de là ne dépendent les victoires du roy Henry, à qui Dieu veuille donner la felicité d'Auguste et la bonté de Trajan. J'ay bien voulu (lecteur studieux de la langue françoise) demeurer longuement en ceste partie, qui te semblera (peut estre) contraire à ce que j'ay promis : veu que je ne prise assez hautement ceux qui tiennent le premier lieu eu nostre vulgaire, qui avoy' entrepris de le louer et defendre : toutefois je crois que tu ne le trouveras point estrange, si tu consideres que je ne le puis mieux defendre, qu'attribuant la pauvreté d'iceluy, non à son propre et naturel, mais à la negligence de ceux qui en ont pris le gouvernement : et ne te puis mieux persuader d'y escrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir et illustrer, qui est l'imitation des Grecs et Romains.

CHAPITRE III

QUE LE NATUREL N'EST SUFFISANT A CELUY QUI EN POÉSIE VEUT FAIRE ŒUVRE DIGNE DE L'IMMORTALITÉ

Mais pource qu'en toutes langues y en a de bons et de mauvais, je ne veux pas, lecteur, que sans election et jugement tu te prennes au premier venu. Il vaudroit beaucoup mieux escrire sans imitation, que ressembler à un mauvais auteur : veu mesmes que c'est chose accordée entre les plus sçavans, le naturel faire plus sans la doctrine, que la doctrine sans le naturel : toutefois d'autant que

l'amplification de nostre langue (qui est ce que je traite) ne se peut faire sans doctrine et sans erudition, je veux bien advertir ceux qui aspirent à ceste gloire d'imiter les bons auteurs Grecs et Romains, voire bien Italiens, Espagnols et autres : ou du tout n'escrire point, sinon à soy, comme on dit et à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point icy quelques uns des nostres, qui sans doctrine, à tout le moins non autre que mediocre, ont acquis grand bruit en nostre vulgaire. Ceux qui admirent volontiers les petites choses, et desprisent ce qui excede leur jugement, en feront tels cas qu'ils voudront : mais je sçay bien que les sçavans ne les mettront en autre rang que de ceux qui parlent bien françois, et qui ont (comme disoit Ciceron des anciens auteurs romains) bon esprit, mais bien peu d'artifice. Qu'on ne m'allegue point aussi que les poëtes naissent, car cela s'entend de cette ardeur et allegresse d'esprit qui naturellement excite les poëtes, et sans laquelle toute doctrine leur seroit manque et inutile. Certainement ce seroit chose trop facile, et pourtant contemptible, se faire eternel par renommée, si la felicité de nature, donnée mesmes aux plus indoctes, estoit suffisante pour faire chose digne de l'immortalité. Qui veut voler par les mains et bouches des hommes, doit longuement demeurer en sa chambre : et qui desire vivre en la memoire de la posterité, doit, comme mort en soy-mêmes, suer et trembler maintefois, et, autant que nos poëtes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de longues vigiles. Ce sont les ailes dont les escrits des hommes volent au ciel. Mais à fin que je retourne au commencement de ce propos, regarde nostre imitateur premierement ceux qu'il voudra imiter, et ce qu'en eux il pourra, et qui se doit imiter, pour ne faire comme ceux, qui voulant apparoistre semblables à quelque grand seigneur, imiteront plus tost un petit geste et façon de faire vicieuse de luy, que ses vertus et bonnes graces. Avant toutes choses, faut qu'il y ait ce jugement de cognoistre ses forces, et tenter combien ses espaules peuvent porter : qu'il sonde diligemment son naturel, et se compose à l'imitation de celuy dont il se sentira approcher de plus près, autrement son imitation ressembleroit à celle du singe.



CHAPITRE IV

QUELS GENRES DE POÈMES DOIT ELIRE LE POÈTE FRANÇOIS

Ly doncques, et rely premierement, ô poëte futur, fueillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecs et latins, puis me laisse toutes ces vieilles



poësies françoises aux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen : comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles espiceries, qui corrompent le goust de nostre langue et ne servent sinon à porter tesmoignage de notre ignorance. Jette-toy à ces plaisans epigrammes, non point comme font aujourd'huy un tas de faiseurs de comtes nouveaux, qui en un dizain sont contents n'avoir rien dit qui vaille aux neuf premiers vers, pourveu qu'au dixième il y ait le petit mot pour rire : mais à l'imitation d'un Martial, ou de quelqu'autre bien approuvé, si la lascivité ne te plaist, mesle le profitable avecques le doux. Distile, avecques un stile coulant et non scabreux, ces pitoyables elegies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibule et d'un Properce, y entremeslant quelquefois de ces fables anciennes, non petit ornement de poësie. Chante-moy ces odes, incogneues encore de la Muse françoise, d'un luc bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait vers ou n'apparoisse quelque vestige de rare et authentique erudition. Et quant à ce, te fourniront de matière les louanges des dieux et des hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la sollicitude des jeunes hommes, comme l'amour, les vins libres, et toute bonne chere. Sur toutes choses, prends garde que ce genre de poëme soit eloingné du vulgaire, enrichy et illustré de mots propres et epithetes non [illegible], ornés de graves sentences, et varié de toutes manieres de couleurs et ornements poëtiques : non comme un *Laissez la verde couleur, Amour avecques Psyché, O combien est heureuse,* et autres tels ouvrages, mieux dignes d'estre nommez chansons vulgaires, qu'odes ou vers lyriques. Quant aux epistres, ce n'est un poëme qui puisse enrichir grandement nostre vulgaire, pource qu'elles sont volontiers de choses familieres et domestiques, si tu ne les voulois faire à l'imitation d'elegies, comme Ovide, ou sententieuses et graves comme Horace. Autant te dy-je des satyres, que les François, je ne sçay comment, ont appellées coqs à l'asne, esquels je te conseille aussi peu t'exercer, comme je te veux estre aliene de mal dire : si tu ne voulois, à l'exemple des anciens, en vers héroïques (c'est à dire de dix à onze, et non seulement de huit à neuf) sous le nom de satyre, et non de cette inepte appellation de coq à l'asne, taxer modestement les vices de ton temps, et pardonner au nom des personnes vicieuses. Tu as pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tient le premier lieu entre les satyriques. Sonne-moy ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne, conforme de nom à l'ode, et differente d'elle seulement, pource que le sonnet a certains vers reiglez et limitez : et l'ode peut courir par toutes manieres de vers librement, voire en inventer à plaisir à l'exemple d'Horace, qui a chanté en dix-neuf sortes de vers, comme disent les grammairiens. Pour le sonnet doncques tu as Petrarque et quelques modernes Italiens. Chante-moy d'une musette bien resonante et d'une fluste bien

jointe ces plaisantes eglogues rustiques, à l'exemple de Théocrite et de Virgile, marines à l'exemple de Sennazar gentilhomme Néapolitain. Que Pleust aux Muses, qu'en toutes les especes de poësies que j'ay nommées nous eussions beaucoup de telles imitations, qu'est ceste eglogue sur la naissance du fils de monseigneur le Dauphin, à mon gré un des meilleurs petits ouvrages que fit oncques Marot. Adopte-moy aussi en la famille françoise ces coulans et mignars hendecasyllabes à l'exemple d'un Catule, d'un Pontan et d'un Second, ce que tu pourras faire, sinon en quantité pour le moins en nombre de syllabes. Quant aux comedies et tragedies, si les roys et les republiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les farces et moralités, je seroy' bien d'opinion que tu t'y employasses, et si tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu sçais ou tu en dois trouver les archetypes.

CHAPITRE V

DU LONG POÈME FRANÇOIS

Doncques, ô toy qui doué d'une excellente felicité de nature, instruit de tous bons arts et sciences, principalement naturelles et mathematiques, versé en tous genres de bons auteurs grecs et latins, non ignorant des parties et offices de la vie humaine, non de trop haute condition, ou appelé au régime public, non aussi abject et pauvre, non troublé d'affaires domestiques, mais en repos et tranquillité d'esprit, acquise premièrement par la magnanimité de ton courage, puis entretenue par ta prudence et sage gouvernement : ô toy (dy-je) orné de tant de graces et perfections, si tu as quelquefois pitié de ton pauvre langage, si tu daignes de l'enrichir de tes thresors ce sera toy veritablement qui luy feras hausser la teste, et d'un brave sourcil s'egaler aux superbes langues grecque et latine, comme a fait de nostre temps en son vulgaire un Arioste italien, que j'oseroy' (n'estoit la sainctеté des vieux poëmes) comparer à un Homere et Virgile. Comme luy doncques, qui a bien voulu emprunter de nostre langue les noms et l'histoire de son poëme, choisy-moi quelqu'un de ces beaux vieux romans françois comme un Lancelot, un Tristan, ou autres : et en fay renaistre au monde une admirable Iliade et laborieuse Enéide : je veux bien en passant dire un mot à ceux qui ne s'emploient qu'à orner et emplifier nos romans, et en font des livres certainement en beau et fluide langage, mais beaucoup plus propre à bien entretenir damoi-

selles, qu'à doctement escrire : je voudroy' bien (dy-je) les advertir d'employer ceste grande eloquence à recueillir ces fragmens de vieilles chroniques françoises, et comme a fait Tite-Live des annales et autres anciennes chroniques romaines, en bastir le corps entier d'une belle histoire, y entremeslant à propos ces belles concions et harangues, à l'imitation de celuy que je viens de nommer, de Thucydide, Saluste, ou quelque autre bien approuvé, selon le genre d'escrire où ils se sentiroyent propres. Telle œuvre certainement seroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, et grande illustration de nostre langue. Pour reprendre le propos que j'avoy' laissé : quelqu'un (peut estre) trouvera estrange que je requiere une si exacte perfection en celuy qui voudra faire un long poëme, veu aussi qu'à peine se trouveroyent, encore qu'ils fussent instruits de toutes ces choses, qui voulussent entreprendre un œuvre de si laborieuse longueur, et quasi de la vie d'un homme. Il semblera à quelque autre, que voulant bailler les moyens d'enrichir nostre langue, je face le contraire, d'autant que je retarde plus tost, et refroidis l'estude de ceux qui estoyent bien affectionnez à leur vulgaire, que je ne les incite, pource que, débilitez par désespoir, ne voudront point essayer ce à quoy ne s'attendront de pouvoir parvenir. Mais c'est chose convenable que toutes choses soient experimentées de tous ceux qui desirent atteindre à quelque haut poinct d'excellence et gloire non vulgaire. Que si quelqu'un n'a du tout ceste grande vigueur d'esprit, ceste parfaite intelligence des disciplines, et toutes ces autres commoditez que j'ay nommées, tienne pourtant le cours tel qu'il pourra. Car c'est chose honneste à celuy qui aspire au premier rang demeurer au second, voire au troisieme. Non Homere seul entre les Grecs, non Virgile entre les Latins, ont acquis los et reputation. Mais telle a estè la louange de beaucoup d'autres, chacun en son genre, que pour admirer les choses hautes, on ne laissoit pourtant de louer les inferieures. Certainement si nous avions des Mecenes et des Augustes, les cieux et la nature ne sont point si ennemis de nostre siecle, que n'eussions encore des Virgiles. L'honneur nourrit les arts, nous sommes tous par la gloire enflammez à l'estude des sciences, et ne s'eslevent jamais les choses qu'on voit estre desprisées de tous. Les roys et les princes devroyent (ce me semble) avoir memoire de ce grand empereur, qui vouloit plus tost la venerable puissance des loix estre rompue, que les œuvres de Virgile, condamnées au feu par le testament de l'auteur, fussent brûlées. Que dirai-je de cest autre grand monarque, qui desirait plus le renaistre d'Homere que le gain d'une grosse bataille ? et quelquefois estant près du tombeau d'Achille, s'escria hautement : O bien heureux adolescent, qui as trouvé un tel buccinateur de tes louanges ! Et à la vérité, sans la divine muse d'Homere, le mesme tombeau qui couvroit le corps d'Achille eust aussi accablé son renom. Ce qui advient à tous ceux qui mettent

l'assurance de leur immortalité au marbre, au cuivre, aux colosses, aux pyramides, aux laborieux edifices et aux autres choses non moins subjectes aux injures du ciel et du temps, de la flamme et du fer, que de frais excessifs et perpetuelle sollicitude. Les allechemens de Venus, la gueule et les ocieuses plumes ont chassé d'entre les hommes tout desir de l'immortalité : mais encore est-ce chose plus indigne que ceux, qui d'ignorance et toutes especes de vices font leur plus grande gloire, se moquent de ceux qui en ce tant louable labeur poëtique, employent les heures que les autres consument aux jeux, aux bains, aux banquets, et autres tels menus plaisirs. Or neantmoins quelque infelicité de siecle, où nous soyons, toy, à qui les dieux et les Muses auront esté si favorables, comme j'ay dit, bien que tu sois depourveu de la faveur des hommes, ne laisse pourtant à entreprendre un œuvre digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainsi qu'ils ne font choses louables, aussi ne font-ils cas d'estre louez : espere le fruict de ton labeur de l'incorruptible et non envieuse posterité : c'est la gloire, seule eschelle par les degrés de laquelle les mortels d'un pied leger montent au ciel et se font compagnons des dieux.

CHAPITRE VI

D'INVENTER DES MOTS ET QUELQUES AUTRES CHOSES QUE DOIT OBSERVER LE POÈTE FRANÇOIS

Mais de peur que le vent d'affection ne pousse mon navire si avant en ceste mer que je soye en danger de naufrage, reprenant la route que j'avoy' laissée, je veux bien avertir celuy qui entreprendra un grand œuvre, qu'il ne craigne point d'inventer, adopter et composer à l'imitation des Grecs, quelques mots françois, comme Ciceron se vante d'avoir fait en sa langue. Mais si les Grecs et Latins eussent eté superstitieux en cest endroit, qu'aureyent-ils ores de quoy magnifier si hautement ceste copie, qui est en leurs langues ? Et si Horace permet qu'on puisse en un long poëme dormir quelquefois, est-il defendu en ce mesme endroit user de quelques mots nouveaux, mesmes quand la necessité nous y contraint ? Nul, s'il n'est vrayement du tout ignare, voire privé de sens commun, ne doute point que les choses n'ayent premierement eté, puis, après, les mots avoir eté inventez pour les signifier : et par consequent aux nouvelles choses estre necessaire imposer nouveaux mots, principalement ès arts, dont l'usage n'est point

encores commun et vulgaire, ce qui peut arriver souvent à nostre poëte, auque sera necessaire emprunter beaucoup de choses non encores traitées en nostre langue. Les ouvriers (afin que je ne parle des sciences liberales) jusques aux laboureurs mesmes, et toutes sortes de gens mecaniques, ne pourroyent conserver leur mestiers, s'ils n'usoyent de mots à eux usitez et à nous incogneus. Je suis bien d'opinion que les procureurs et avocats usent de termes propres à leur profession, sans rien innover : mais vouloir oter la liberté à un sçavant homme, qui voudra enrichir sa langue, d'usurper quelquefois des vocables non vulgaires, ce seroit restraindre nostre langage, non encore assez riche, sous une trop plus rigoureuse loy que celle que les Grecs et Romains se sont donnée. Lesquels, combien qu'ils fussent, sans comparaison, plus que nous copieux et riches, neantmoins ont concedé aux doctes hommes user souvent de mots non accoustumez ès choses non accoustumées. Ne crains doncques, poëte futur, d'innover quelque terme en un long poëme, principalement, avecques modestie toutefois, analogie et jugement de l'oreille, et ne te soucie qui le trouve bon ou mauvais : esperant que la posterité l'approuvera, comme celle qui donne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscures, nouveauté aux antiques, usage aux non accoutumées, et douceur aux apres et rudes. Entre autres choses se garde bien nostre poëte d'user de noms propres latins ou grecs, chose vrayement aussi absurde, que si tu appliquois une pièce de velours vert à une robe de velours rouge. Mais seroit-ce pas une chose bien plaisante, user en un ouvrage latin d'un nom propre d'homme, ou d'autre chose, en françois ? Comme *Jan currit, Loyre fluit* et autres semblables. Accommode doncques tels noms propres de quelque langue que ce soit à l'usage de ton vulgaire : suyvant les Latins, qui pour Ηρακλῆς ont dit *Hercules,* pour Θησεύς *Theseus :* et dy Hercule, Thesée, Achille, Ulysse, Virgile, Ciceron, Horace. Tu dois pourtant user en cela de jugement et discretion : car il y a beaucoup de tels noms qui ne se peuvent approprier en françois, les uns monosyllabes, comme Mars : les autres dissyllabes comme Venus : aucuns de plusieurs syllabes, comme Jupiter, si tu ne voulois dire Jove : et autres infinis, dont je ne te sçauroy' bailler certaine regle. Parquoy je renvoye tout au jugement de ton oreille. Quant au reste, use de mots purement françois, non toutefois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelquefois usurper, et quasi comme enchasser ainsi qu'une pierre precieuse et rare, quelque mots antiques en ton poëme, à l'exemple de Virgile, qui a usé de ce mot *olli* pour *illi, aulai* pour *aulæ,* et autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans et poëtes françois, où tu trouveras un *ajourner* pour *faire jour,* que les praticiens se sont fait propre : *anuyter* pour *faire nuyt : assener* pour *frapper où on visoit,* et proprement d'un coup de main : *isnel* pour *leger,* et mille autres

bons mots, que nous avons perdus par nostre negligence. Ne doute point que le moderé usage de tels vocables ne donne grande majesté tant au vers, comme à la prose : ainsi que font les reliques des saints aux croix, et autres sacrez joyaux dediez au temple.

CHAPITRE VII

DE LA RYTHME ET DES VERS SANS RYTHME

Quant à la rythme, je suis bien d'opinion qu'elle soit riche, pour ce qu'elle nous est ce qu'est la quantité aux Grecs et Latins. Et bien que n'ayons cet usage de pieds comme eux, si est-ce que nous avons un certain nombre de syllabes en chacun genre de poëme, par lesquelles, comme par chainons, le ver françois lié et enchainé est contraint de se rendre en cete etroite prison de rythme, sous la garde, le plus souvent, d'une coupe feminime, facheux et rude geolier et incogneu des autres vulgaires. Quand je dy que la rythme doit estre riche, je n'entends qu'elle soit contrainte et semblable à celle d'aucuns, qui pensent avoir fait un grand chef-d'œuvre en françois, quand ils ont rymé un *imminent* et un *eminent,* un *misericordieusement* et un *melodieusement,* et autres de semblable farine, encores qu'il n'y ait sens ou raison qui vaille : mais la rythme de nostre poëte sera volontaire, non forcée : receue, non appellée : propre, non aliene : naturelle, non adoptive : bref, elle sera telle, que le vers tombant en icelle, ne contentera moins l'oreille qu'une bien armonieuse musique tombante en un bon et parfait accord. Ces equivoques doncques et ces simples rymez avecques leurs composés, comme un *baisser* et *abaisser,* s'ils ne changent ou augmentent grandement la signification de leurs simples, me soyent chassez bien loing : autrement qui ne voudroit regler sa rythme comme j'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point, mais faire des vers libres, comme a fait Petrarque en quelque endroit, et de nostre temps le seigneur Loys Aleman en sa non moins docte que plaisante *Agriculture.* Mais tout ainsi que les peintres et statuaires mettent plus grande industrie à faire beaux et bien proportionnez les corps qui sont nuds, que les autres : aussi faudroit-il bien que ces vers non rymez, fussent bien charnus et nerveux, afin de compenser par ce moyen, le defaut de la rythme. Je n'ignore point que quelques uns ont fait une division de rythme, l'une en son, et l'autre en ecriture, à cause de ces diphthongues *ai, ei, oi,* faisant conscience de rymer *maistre* et *prestre, fontaines* et *Athenes, connoître* et *naitre.* Mais je ne veux que nostre poëte regarde si superstitieusement





à ces petites choses, et luy doit suffire que les deux dernieres syllabes soyent unissones, ce qui arriveroit en la plus grande part, tant en voix qu'en ecriture, si l'orthographe françoise n'eust point eté depravée par les praticiens. Et pource que Loys Megret, non moins amplement que doctement, a traité ceste partie, lecteurs, je te renvoye à son livre : et feray fin à ce propos, t'ayant sans plus averty de ce mot en passant, c'est que tu gardes de rythmer les mots manifestement longs avec les brefs, aussi manifestement brefs comme un *passe* et *trace*, un *maitre* et *mettre*, une *chevelure* et *hure*, un *bast* et *bat*, et ainsi des autres.

CHAPITRE VIII

DE CE MOT RYTHME, DE L'INVENTION DES VERS RYMEZ, ET DE QUELQUES AUTRES ANTIQUITÉS USITÉES EN NOSTRE LANGUE

Tout ce qui tombe sous quelque mesure et jugement de l'oreille (dit Ciceron) en latin s'appelle *Numerus*, en grec ῥυθμὸς, non point seulement au vers, mais à l'oraison. Parquoy improprement nos anciens ont astraint le nom du genre sous l'espece, appellant rythme ceste consonance de syllabes à la fin des vers, qui se devroit plus tost nommer ὁμοιοτέλευτον, c'est à dire finissant de mesmes, l'une des especes du rythme. Ainsi les vers, encores qu'ils ne finissent point en un même son, generalement se peuvent appeller rythme : d'autant que la signification de ce mot ῥυθμός est fort ample, et emporte beaucoup d'autres termes, comme κανών, μέτρον, μέλος ἔυφωνον, ἀκολουθία, τάξις, σύγκρισις, *regle, mesure, melodieuse consonance de voix, consecution, ordre* et *comparaison*. Or quant à l'antiquité de ces vers que nous appellons rymez, et que les autres vulgaires ont empruntez de nous, si on adjoute foy à Jan le Maire de Belges, diligent recercheur de l'antiquité, Bardus V, roy des Gaules, en fut inventeur, et introduisit une secte de poëtes nommez bardes, lesquels chantoient melodieusement leurs rythmes avecques instruments, louant les uns, et blamant les autres : et etoient (comme tesmoigne Diodore Sicilien en son VIe livre) de si grande estime entre les Gaulois, que si deux armées ennemies estoient prestes à combattre, et lesdits poëtes se missent entre deux, la bataille cessoit, et moderoit chacun son ire. Je pourroy' alleguer assez d'autres antiquités, dont nostre langue aujourd'hui est ennoblie, et qui montrent les histoires n'estre fausses, qui ont dit les Gaules anciennement avoir eté florissantes, non seulement en armes, mais en toutes sortes de

sciences et bonnes lettres. Mais cela requiert bien un œuvre entier : et ne seroit après tant d'excellentes plumes qui en ont ecrit, mesmes de nostre temps, que retixtre (comme ont dit) la toile de Penelope. Seulement j'ay bien voulu, et ne me semble mal à propos, montrer l'antiquité de deux choses fort vulgaires en notre langue, et non moins anciennes entre les Grecs. L'une est cete inversion de lettres en un propre nom qui porte quelque devise convenable à la personne, comme en *François de Valoys* : de façon suys royal ; *Henri de Valoys :* roy es de nul hay. L'autre est en un epigramme, ou quelque autre œuvre poëtique, une certaine election des lettres capitales, disposées en sorte qu'elles portent ou le nom de l'auteur ou quelque sentence. Quant à l'inversion de lettres que les Grecs appellent ἀναγραμματισμός, l'interprete de Lycophron dit en sa vie : en ce temps là florissoit Lycophron, non tant pour la poësie, que pour ce qu'il faisoit des anagrammatismes. Exemple du nom du roy Ptolemée, Πτολεμαῖος, ἀπὸ μέλιτος, c'est-à-dire, Enmiellé, ou de miel. De la royne Arsinoë, qui fut femme dudit Ptolemée, ἀρσινόη, Ηρας ἴον, c'est à dire la violette de Junon. Arthemidore aussi le Stoique a laissé en son livre des Songes un chapitre de l'Anagrammatisme, où il montre, que par l'inversion des lettres on peut exposer les songes. Quant à la disposition des lettres capitales, Eusebe, au livre de la Preparation Evangelique dit, que la Sibylle Erythrée avoit prophetisé de *Jesus-Christ,* preposant à chacun de ses vers certaines lettres, qui declaroyent le dernier advenement de Christ. Lesdites lettres portoient ces mots : *Jesus, Christus, Servator, Crux.* Les vers furent translatez par saint Augustin (et c'est ce qu'on nomme les quinze signes du jugement) lesquels se chantent encore en quelques lieux. Les Grecs appellent cete preposition de lettres, au commencement des vers, αχροστιχίς. Ciceron en parle au livre de Divination, voulant prouver par cete curieuse diligence que les vers des Sibylles etoient faits par artifice et non par inspiration divine. Cete mesme antiquité se peut voir en tous les argumens de Plaute, dont chacun en ses lettres capitales porte le nom de la comedie.

CHAPITRE IX

OBSERVATIONS DE QUELQUES MANIÈRES DE PARLER FRANÇOISES

J'ai déclaré en peu de paroles ce qui n'avoit encore eté (que je sache) touché de nos rhetoriqueurs françois. Quant aux coupes feminines, apostrophes, accens,

l'*é* masculin et l'*é* feminin, et autres telles choses vulgaires, notre poëte les apprendra de ceux qui en ont ecrit. Quant aux especes de vers qu'ils veulent limiter, elles sont aussi diverses que la fantaisie des hommes et que la mesme nature. Quant aux vertus et vices du poëme si diligemment traités par les anciens, comme Aristote, Horace et après eux Hieronyme Vide ; quant aux figures des sentences et des mots, et toutes les autres parties de l'elocution, les lieux de commiseration, de joye, de tristesse, d'ire, d'admiration et autres commotions de l'âme : je n'en parle point, après si grand nombre d'excellents philosophes et orateurs qui en ont traicté, que je veux avoir eté bien leus et releus de nostre poëte, premier qu'il entreprenne quelque haut et excellent ouvrage. Et tout ainsi qu'entre les auteurs latins, les meilleurs sont estimez ceux qui de plus près ont imité les Grecs, je veux aussi que tu t'efforces de rendre, au plus près du naturel que tu pourras, la phrase et maniere de parler latine, en tant que la propriété de l'une et l'autre langue le voudra permettre. Autant te dy-je de la grecque, dont les façons de parler sont fort approchantes de notre vulgaire, ce que mesme on peut cognoistre par les articles incogneus de la langue latine. Use donc hardiment de l'infinitif pour le nom, comme *l'aller, le chanter, le vivre, le mourir* : de l'adjectif substantivé, comme *le liquide des eaux, le vuyde de l'air, le frais des ombres, l'espais des forests, l'enroué des cimballes*, pourveu que telle maniere de parler adjouste quelque grace et véhemence : et non pas, *le chaud du feu, le froid de la glace, le dur du fer*, et leurs semblables : des verbes et participes, qui de leur nature n'ont point d'infinitifs après eux, avec des infinitifs, comme *tremblant de mourir*, et *volant d'y aller*, pour *craignant de mourir*, et *se hastant d'y aller :* des noms pour les adverbes, comme ils combattent *obstinez*, pour *obstinement :* il vole *leger*, pour *legerement :* et mille autres manieres de parler, que tu pourras mieux observer par frequente et curieuse lecture, que je ne te les sçauroy' dire. Entre autres choses je t'averty user souvent de la figure antonomasie, aussi frequente aux anciens poëtes, comme peu usitée, voire incogneue des François. La grace d'elle est quand on designe le nom de quelque chose par ce qui luy est propre, comme le *Pere foudroyant*, pour *Jupiter : le Dieu deux fois né*, pour *Bacchus : la Vierge chasseresse*, pour *Diane*. Cette figure a beaucoup d'autres especes que tu trouveras chez les rhetoriciens, et a fort bonne grace, principalement aux descriptions, comme : *depuis ceux qui voyent premiers rougir l'aurore, jusques là où Thetis reçoit en ses ondes le fils d'Hyperion*, pour *depuis l'Orient jusques à l'Occident*. Tu en as assez d'autres exemples ès Grecs et Latins, mesmes en ces divines experiences de Virgile, comme du Fleuve glacé, des douze signes du Zodiaque, d'Iris, des douze labeurs d'Hercule et autres. Quant aux epithetes, qui sont en nos poëtes françois, la plus grande part ou froids, ou ocieux, ou mal à propos, je veux que tu en uses de sorte que

sans eux ce que tu dirois seroit beaucoup moindre, comme *la flamme devorante, les soucis mordans, la geinnante sollicitude*, et regarde bien qu'ils soyent convenables, non seulement à leurs substantifs, mais aussi à ce que tu decriras, afin que tu ne dies *l'eau ondoyante,* quand tu la veux decrire *impetueuse,* ou *la flamme ardente,* quand tu la veux montrer *languissante*. Tu as Horace entre les Latin fort heureux en ceci, comme en toutes choses. Garde-toy aussi de tomber en un vice commun, mesme aux plus excellens de nostre langue, c'est l'omission des articles. Tu as exemple de ce vice en infinis endroits de ces petites poésies françoises. J'ay quasi oublié un autre défaut bien usité et de très mauvaise grace : c'est quand en la quadrature des vers heroiques la sentence est trop abruptement couppée, comme: *Sinon que tu en montres un plus seur.* Voilà ce que je te vouloy' dire briefment de ce que tu dois observer tant au vers comme à certaines manieres de parler, peu ou point encore usitées des François. Il y en a qui fort superstitieusement entremeslent les vers masculins avec les feminins, comme on peut voir aux psalmes traduits par Marot: ce qu'il a observé (comme je croy) afin que plus facilement on les peust chanter sans varier la musique, pour la diversité des mesures, qui se trouveroyent à la fin des vers. Je trouve cette diligence fort bonne, pourveu que tu n'en faces point de religion, jusques à contraindre ta diction pour observer telles choses. Regarde principalement qu'en ton vers n'y ait rien dur, hyulque ou redondant, que les periodes soyent bien joints, numereux bien remplissans l'oreille : et tels, qu'ils n'excedent point ce terme et but que naturellement nous sentons, soit en lisant ou en escoutant.

CHAPITRE X

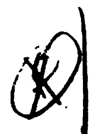
DE BIEN PRONONCER LES VERS

Ce lieu ne me semble mal à propos, dire un mot de la prononciation, que les Grecs appellent : ὑποκρισις : afin que s'il t'advient de reciter quelquefois tes vers, tu les prononces d'un son distinct, non confus, viril, non effeminé, avecques une voix accommodée à toutes les affections que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle prononciation, et geste approprié à la matiere que l'on traite, voire par le jugement de Demosthene, et le principal de l'orateur : aussi n'est-ce peu de chose que de prononcer ses vers de bonne grace. Veu que la poësie (comme dit Ciceron) a eté inventée par observation de prudence

et mesure des oreilles, dont le jugement est très superbe, comme de celles qui repudient toutes choses apres et rudes, non seulement en composition et structure de mots, mais aussi en modulation de voix. Nous lisons cete grace de prononcer avoir eté fort excellente en Virgile, et telle qu'un poëte de son temps disoit, que les vers de luy, par luy pronuncez, etoyent sonoreux et graves : par autres, flacques et effeminez.

CHAPITRE XI

DE QUELQUES OBSERVATIONS OUTRE L'ARTIFICE, AVECQUES UNE INVECTIVE CONTRE LES MAUVAIS POËTES FRANÇOIS



Je ne demeureray longuement en ce que s'ensuit, pource que nostre poëte, tel que je le veux, le pourra assez entendre par son bon jugement, sans aucunes traditions de reigles. Du temps donq' et du lieu qu'il faut elire pour la cogitation, je ne luy en bailleray autres preceptes, que ceux que son plaisir et sa disposition luy ordonneront. Les uns aiment les fraisches ombres des forets, les clairs ruisselets doucement murmurans parmy les près ornez et tapissez de verdure. Les autres se delectent du secret des chambres et doctes etudes. Il faut s'accommoder à la saison et au lieu. Bien te veux-je avertir de cercher la solitude et le silence amy des Muses, qui aussi (afin que ne laisses passer ceste fureur divine qui quelquefois agite et echauffe les esprits poëtiques, et sans laquelle ne faut point que nul espere faire chose qui dure) n'ouvrent jamais la porte de leur sacré cabinet, sinon à ceux qui heurtent rudement. Je ne veux oublier l'emendation, partie certes la plus utile de nos etudes. L'office d'elle est d'ajouter, oter ou muer à loisir ce que cete premiere impetuosité et ardeur d'ecrire n'avoit permis de faire. Pourtant est-il necessaire, afin que nos ecrits, comme enfans nouveaux nez, ne nous flattent, les remettre à part, les revoir souvent, et en la maniere des ours, à force de lecher, leur donner forme et façon de membres, non imitant ces importuns versificateurs nommez des Grecs *μονσοπάτωγοι* qui rompent à toutes heures les oreilles des miserables auditeurs par leurs nouveaux poëmes. Il ne faut pourtant y estre trop supertitieux, ou (comme les elephans leurs petis) estre dix ans à enfanter ses vers. Sur tout nous convient avoir quelque sçavant et fidele compaignon, ou un amy bien familier, voire trois ou quatre, qui vueillent et puissent cognoitre nos fautes, et ne craignent point blesser nostre

papier avecques les ongles. Encore te veux-je advertir de hanter quelquefois, non seulement les sçavans, mais aussi toutes sortes d'ouvriers et gens mecaniques, comme mariniers, fondeurs, peintres, engraveurs et autres, sçavoir leurs inventions, les noms des matieres, des outils et les termes usitez en leurs arts et metiers, pour tirer de là ces belles comparaisons et vives descriptions de toutes choses. Vous semble point, messieurs, qui etes si ennemis de vostre langue, que nostre poëte ainsi armé puisse sortir à la campaigne et se montrer sur les rangs, avec les braves scadrons grecs et romains ? Et vous autres si mal equippez, dont l'ignorance a donné le ridicule nom de rymeurs à notre langue (comme les Latins appellent leurs mauvais poëtes versificateurs) oserez-vous bien endurer le soleil, la poudre et le dangereux labeur de ce combat ? Je suis d'opinion que vous vous retiriez au bagage avecques les pages et laquais, ou bien (car j'ay pitié de vous) sous les frais ombrages, aux somptueux palais des grands seigneurs et cours magnifiques des princes, entre les dames et damoiselles, où vos beaux et mignons ecrits, non de plus longue durée que vostre vie, seront receus, admirez et adorez, non point aux doctes etudes et riches bibliotheques des sçavans. Que pleust aux Muses, pour le bien que je veux à nostre langue, que vos ineptes œuvres fussent bannis, non seulement de là (comme ils sont) mais de toute la France. Je voudroys bien qu'à l'exemple de ce grand monarque, qui defendit que nul n'entreprist de le tirer en tableau, sinon Apelle, ou en statue, sinon Lysippe, tous rois et princes amateurs de leur langue defendissent, par edict exprès, à leurs subjects de non mettre en lumiere œuvre aucun, et aux imprimeurs de non l'imprimer, si premierement il n'avoit enduré la lime de quelque sçavant homme, aussi peu adulateur qu'etoit ce Quintilie, dont parle Horace en son art poëtique : où, et en infinis autres endroits dudit Horace, on peut voir les vices des poëtes modernes exprimez si au vif, qu'il semble avoir ecrit, non du temps d'Auguste, mais de François et de Henry. Les medecins (dit-il) promettent ce qui appartient aux medecins : les feuvres traictent ce qui appartient aux feuvres : mais nous ecrivons ordinairement des poëmes autant les indoctes comme les doctes.

Voilà pourquoy ne se faut emerveiller si beaucoup de sçavans ne daignent aujourd'huy ecrire en nostre langue, et si les etrangers ne la prisent comme nous faisons les leurs, d'autant qu'ils voyent en icelle tant de nouveaux auteurs ignorans, ce qui leur fait penser qu'elle n'est pas capable de plus grand ornement et erudition. O combien je désire voir secher ces *Printemps*, chatier ces *Petites jeunesses*, rabattre ces *Coups d'essay*, tarir ces *Fontaines*, bref, abolir tous ces beaux titres assez suffisans pour degouter tout lecteur sçavant d'en lire davantage. Je ne souhaite moins que ces *Despourveus*, ces humbles *Esperans*, ces *Bannis de lyesse*, ces *Esclaves*, ces *Traverseurs* soient rennvoyez à la table ronde, et ces belles petites devises aux gentils





hommes et damoiselles, d'où on les a empruntées. Que diray plus ? Je supplie à Phœbus Apollon, que la France, après avoir eté si longtemps sterile, grosse de luy, enfante bientost un poëte, dont le luc bien resonant fasse taire ces enrouées cornemuses, non autrement que les grenouilles, quand on jette une pierre en leurs marais. Et si, nonobstant cela, cette fievre chaude d'ecrire les tourmentoit encores, je leur conseilleroy' ou d'aller prendre medecine en Anticyre, ou, pour le mieux, se remettre à l'etude, et sans honte, à l'exemple de Caton, qui en sa vieillesse apprit les lettres grecques. Je pense bien qu'en parlant ainsi de nos rymeurs, je sembleray à beaucoup trop mordant et satyrique : mais veritable à ceux qui ont sçavoir et jugement et qui desirent la santé de nostre langue, où cet ulcere et chair corrompue de mauvaises poësies est si inveterée, qu'elle ne se peut oter qu'avec le fer et le cautere. Pour conclure ce propos, sçache, lecteur, que celui qui sera veritablement le poëte que je cerche en nostre langue qui me fera indigner, appaiser, ejouir, douloir, aimer, haïr, admirer, etonner : bref, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant çà et là à son plaisir. Voyla la vraye pierre de touche où il faut que tu eprouves tous poëmes et en toutes langues. Je m'attends bien qu'il s'en trouvera beaucoup de ceux qui ne trouvent rien bon, sinon ce qu'ils entendent et pensent pouvoir imiter, auxquels nostre poëte ne sera pas agréable : qui diront qu'il n'y a aucun plaisir et moins de profit à lire tels ecrits, que ce ne sont que fictions poëtiques, que Marot n'a point ainsi ecrit. A tels, pour ce qu'ils entendent la poësie que de nom, je ne suis deliberé de repondre, produisant pour defense tant d'excellens ouvrages poëtiques grecs, latins et italiens, aussi alienes de ce genre d'ecrire, qu'ils approuvent tant, comme ils sont eux mesmes eloingnez de toute bonne érudition. Seulement veux-je admonester celuy qui aspire à une gloire non vulgaire, s'eloingner de ces ineptes admirateurs, fuir ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare et antique sçavoir : se contenter de peu de lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous auditeurs ne demandoit que Platon : et d'Horace qui veut ses œuvres estre leus de trois ou quatre seulement, entre lesquels est Auguste. Tu as, lecteur, mon jugement de nostre poëte françoys, lequel tu suyvras si tu le trouves bon, ou te tiendras au tien, si tu en as quelque autre. Car je n'ignore point combien les jugemens des hommes sont divers, comme en toutes choses, principalement en la poësie, laquelle est comme une peinture et non moins qu'elle subjecte à l'opinion du vulgaire. Le principal but où je vise, c'est la défense de nostre langue, l'ornement et amplification d'icelle, en quoy si je n'ay grandement soulagé l'industrie et labeur de ceux qui aspirent à cette gloire, ou si du tout je ne leur ay point aidé, pour le moins je penseray avoir beaucoup fait, si je leur ay donné bonne volonté.

CHAPITRE XII

EXHORTATION AUX FRANÇOIS D'ECRIRE EN LEUR LANGUE, AVECQUES LES LOUANGES DE LA FRANCE

Doncques, s'il est ainsi que de nostre temps les astres, comme d'un commun accord, ont par une heureuse influence conspiré en l'honneur et accroissement de nostre langue, qui sera celuy des sçavans qui n'y voudra mettre la main, y repandant de tous cotés les fleurs et fruicts de ces riches cornes d'abondance grecque et latine ? ou à tout le moins qui ne louera et approuvera l'industrie des autres? Mais qui sera celuy qui la voudra blamer? nul, s'il n'est vrayment ennemi du nom françois. Ce prudent et vertueux Themistocle Athenien montra bien que la mesme loi naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de sa naissance, nous oblige aussi de garder la dignité de nostre langue, quand il condamna à mort un heraut du roy de Perse, seulement pour avoir employé la langue attique aux commandements du barbare. La gloire du peuple romain n'est moindre (comme a dit quelqu'un) en l'amplification de son langage, que de ses limites. Car la plus haute excellence de leur republique, voire du temps d'Auguste, n'etoit assez forte pour se defendre contre l'injure du temps par le moyen de son Capitole, de ses thermes et magnifiques palais, sans le benefice de leur langue, par laquelle seulement nous les louons, nous les admirons. Sommes-nous doncques moindres que les Grecs ou Romains, qui faisons si peu de cas de la nostre ? Je n'ay entrepris de faire comparaison de nous à ceux-là, pour ne faire tort à la vertu françoise, la conferant à la vanité gregeoise : et moins à ceux-cy, pour la trop ennuyeuse longueur que ce seroit de repeter l'origine des deux nations, leurs faits, leurs lois, mœurs et manieres de vivre : les consuls, dictateurs et empereurs de l'une, les roys, ducs et princes de l'autre. Je confesse que la fortune leur ait quelquefois eté plus favorable qu'à nous : mais aussi diray-je bien (sans renouveler les vieilles playes de Rome, et de quelle excellence en quel mepris de tout le monde, par ses forces mesmes elle a eté precipitée) que la France, soit en repos ou en guerre, est de long intervalle à preferer à l'Italie, serve maintenant et mercenaire de ceux auxquels elle souloit commander. Je ne parleray ici de la temperie de l'air, fertilité de la terre, abondance de tous genres de fruicts necessaires pour l'aise et entretien de la vie humaine, et autres innumerables commodités que le ciel, plus prodigalement que liberalement, a elargy à la France. Je ne conteray tant de grosses rivieres, tant de belles forests, tant

de villes, non moins opulentes que fortes, et pourveues de toutes munitions de guerre. Finablement je ne parleray de tant de mestiers, arts et sciences qui florissent entre nous, comme la musique, peinture, statuaire, architecture et autres, non gueres moins que jadis entre les Grecs et Romains. Et si pour trouver l'or et l'argent, le fer n'y viole point les sacrées entrailles de nostre antique mere : si les gemmes, les odeurs et autres corruptions de la premiere generosité des hommes n'y sont point cerchées du marchand avare : aussi le tigre enragé, la cruelle semence des lyons, les herbes empoisonneresses et tant d'autres pestes de la vie humaine, en sont bien éloingnées. Je suis content que ces felicilités nous soient communes avecques autres nations, principalement l'Italie : mais quant à la pieté, religion, integrité de mœurs, magnanimité de courages, et toutes ces vertus rares et antiques (qui est la vraye et solide louange) la France a toujours obtenu, sans controverse, le premier lieu. Pourquoy doncques sommes-nous si grands admirateurs d'autruy ? pourquoy sommes-nous tant iniques à nous-mesmes ? pourquoy mendions-nous les langues etrangeres comme si nous avions honte d'user de la nostre ? Caton l'aisné (je dy celuy Caton dont la grave sentence a eté tant de fois approuvée du senat et peuple romain) dit à Posthumie Albin, s'excusant de ce que luy, homme romain, avoit ecrit une histoire en grec : Il est vray qu'il t'eust fallu pardonner, si par le decret des Amphictyoniens tu eusses eté contraint d'ecrire en grec. Se moquant de l'ambitieuse curiosité de celui qui aimoit mieux escrire en une langue estrangere qu'en la sienne, Horace dit, que Romule en songe l'admonesta, lorsqu'il faisoit des vers grecs, de ne porter du bois en la forest : ce que font ordinairement ceux qui ecrivent en grec et en latin. Et quand la gloire seule, non l'amour de la vertu, nous devroit induire aux actes vertueux, si ne voy-je pourtant qu'elle soit moindre à celuy qui est excellent en son vulgaire, qu'à celui qui n'ecrit qu'en grec ou en latin. Vray est que le nom de cetuy-ci (pour autant que ces deux langues sont plus fameuses) s'etend en plus de lieux : mais bien souvent, comme la fumée qui sort grosse au commencement, peu à peu s'évanouit parmy le grand espace de l'air, il se perd, ou pour estre opprimé de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quasi en silence et obscurité. Mais la gloire de cetuy-là, d'autant qu'elle se contient en ses limites, et n'est divisée en tant de lieux que l'autre, est de plus longue durée, comme ayant son siège et demeure certaine. Quand Ciceron et Virgile se mirent à ecrire en latin, l'eloquence et la poësie etoient encore en enfance entre les Romains, et au plus haut de leur excellence entre les Grecs. Si doncques ceux que j'ay nommez, dedaignant leur langue, eussent escrit en grec, est-il croyable qu'ils eussent egalé Homere et Demosthenes ? Pour le moins n'eussent-ils eté entre les Grecs ce qu'ils sont entre les

Latins. Petrarque semblablement, et Boccace, combien qu'ils aient beaucoup ecrit en latin, si est-ce que cela n'eust eté suffisant pour leur donner ce grand honneur qu'ils ont acquis, s'ils n'eussent ecrit en leur langue. Ce que bien cognoissant maints bons esprits de nostre temps, combien qu'ils eussent jà acquis un bruit non vulgaire entre les Latins, se sont neantmoins convertis à leur langue maternelle, mesmes Italiens, qui ont beaucoup plus grande raison d'adorer la langue latine que nous n'avons. Je me contenteray de nommer ce docte cardinal Pierre Bembe, duquel je doute si oncques homme imita plus curieusement Ciceron, si ce n'est par adventure un Christofle Longueil. Toutefois parce qu'il a ecrit en italien, tant en vers comme en prose, il a illustré et sa langue et son nom, trop plus qu'ils n'estoient auparavant.

Quelqu'un (peut estre) desja persuadé par les raisons que j'ay alleguées, se convertiroit volontiers à son vulgaire, s'il avoit quelques exemples domestiques. Et je dy, que d'autant s'y doit-il plus tost mettre, pour occuper le premier ce à quoy les autres ont failly. Les larges campaignes grecques et latines sont deja si pleines, que bien peu reste d'espace vuyde. Jà beaucoup d'une course legere ont atteint le but tant desiré. Long temps y a que le pris est gaigné. Mais, ô bon Dieu, combien de mer nous reste encore avant que nous soyons parvenus au port ! combien le terme de nostre course est encore loin ! Toutefois je te veux bien advertir que tous les sçavans hommes de France n'ont point meprisé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Aristophane et feint si bien le nez de Lucian, en porte bon temoignage. A ma volonté que beaucoup, en divers genres d'ecrire, voulussent faire le semblable, non point s'amuser à derober l'ecorce de celuy dont je parle, pour en couvrir le bois tout vermoulu de je ne sçais quelles lourderies, si mal plaisantes, qu'il ne faudroit autre recepte pour faire passer l'envie de rire à Democrite. Je ne craindray point d'alleguer encore, pour tous les autres, ces deux lumieres françoises, Guillaume Budé et Lazare de Baïf, dont le premier a ecrit, non moins amplement que doctement, l'*Institution du Prince*, œuvre certes assez recommandé par le seul nom de l'ouvrier : l'autre n'a pas seulement traduit l'*Electre* de Sophocle quasi vers pour vers, chose laborieuse, comme entendent ceux qui ont essayé le semblable, mais d'avantage a donné à nostre langue le nom d'*Epigrammes* et d'*Elegies,* avec ce beau mot composé *aigredoux,* afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses à quelqu'autre : et de ce que je dy, m'a asseuré un gentilhomme mien amy, homme certes non moins digne de foy que de singuliere érudition et jugement non vulgaire. Il me semble (lecteur amy des Muses françoises) qu'après ceux que j'ay nommez, tu ne dois avoir honte d'ecrire en ta langue ; mais encore dois-tu, si tu es amy de la France, voir de toy-mesme, t'y donner du tout, avecques ceste genereuse

opinion, qu'il vaut mieux estre un Achille entre les siens, qu'un Diomede, voire bien souvent un Thersite, entre les autres.

CONCLUSION DE TOUT L'ŒUVRE

Or sommes-nous, la grace à Dieu, par beaucoup de perils et de flots etrangers, rendus au port, à seureté. Nous avons echappé du milieu des Grecs, et par les scadrons romains penetré jusques au sein de la tant desirée France. Là doncques, François, marchez courageusement vers cete superbe cité romaine : et des serves despouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et autels. Ne craignez plus ces oyes criardes, ce fier Manlie, et ce traitre Camille, qui, sous ombre de bonne foy, vous surprenne tous nuds, comptans la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallogrecs. Pillez-moy, sans conscience, les sacrez thresors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois: et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles, ny ses flesches rebouchées. Vous souvienne de vostre ancienne Marseille, secondes Athenes, et de vostre Hercule gallique, tirant les peuples après luy par leurs oreilles, avecques une chaine attachée à sa langue.

FIN de la *Défense et illustration de la langue françoise.*

A L'AMBICIEUX & AVARE ENNEMY DES BONNES LETTRES

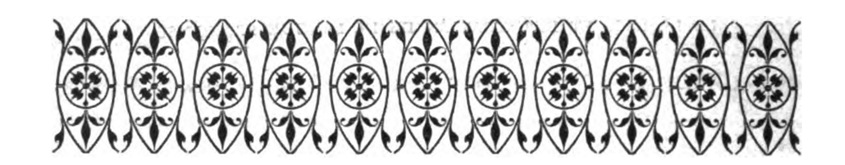
Serf de faveur, esclave d'avarice,
Tu n'eus jamais sur toi même pouvoir,
Et je me veux d'un tel Maître pourvoir
Que l'Esprit libre en plaisir se nourrisse.

L'Air, la Fortune et l'humaine Police
Ont en leurs mains ton malheureux avoir.
Le juge avare ici n'a rien à voir,
Ni les trois Sœurs, ni du Temple la malice.

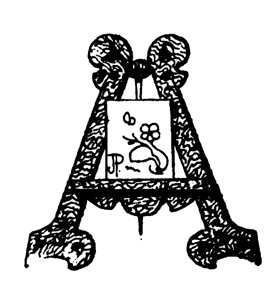
Regarde donc qui est plus souhaitable
L'aise ou l'ennui, le certain ou l'instable.
Quant à l'Honneur, j'espère être immortel ;

Car un cler Nom sous Mort jamais ne tombe.
Le tien obscur ne te promet rien tel :
Ainsi tous deux serez sous même tombe.

CŒLO MUSA BEAT

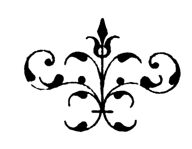


AU LECTEUR



my lecteur, tu trouveras etrange, peut estre, de ce que j'ay si brevement traité un si fertile et copieux argument comme est l'illustration de nostre poésie françoise, capable certes de plus grand ornement que beaucoup n'estiment. Toutesfois tu dois penser que les arts et sciences n'ont receu leur perfection tout à un coup et d'une mesme main; ainçois par succession de longues années, chacun y conferant quelque portion de son industrie, sont parvenues au point de leur excellence. Recoy donques ce petit ouvrage, comme un dessein et pourtrait de quelque grand et laborieux edifice, que j'entreprendray (possible) de conduire, croissant mon loysir et mon sçavoir : et si je congnoy que la nation françoise ait agréable ce mien bon vouloir (vouloir dy-je), qui aux plus grandes choses a toujours mérité quelque louange. Quant à l'orthographe, j'ay plus suivi le commun et antique usage de la raison, d'autant que cete nouvelle (mais legitime à mon jugement) façon d'ecrire est si mal receue en beaucoup de lieux, que la nouveauté d'icelle eust peu rendre l'œuvre, non gueres de soy recommandable, mal plaisant, voire contemptive, aux lecteurs. Quant aux fautes qui se pourroient trouver en l'impression, comme de lettres transposées, omises ou superflues, la première édition les excusera, et la discrétion du lecteur sçavant, qui ne s'arrestera à si petites choses.

Adieu, amy lecteur.





NOTES ET COMMENTAIRE

DE LA DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE



E tous les ouvrages de Joachim du Bellay, la *Deffence et illustration de la langue françoyse* est incontestablement celui qui, à son apparition et dans tous les temps, obtint le plus de succès.

Ce succès, très légitime d'ailleurs, tient à différentes causes que je voudrais étudier ici, la critique en ayant jusqu'à ce jour omis quelques-unes qui me paraissent à moi de première importance, pour s'occuper plus spécialement de la valeur intrinsèque du livre, de ce qu'il contient et même de ce qu'il ne contient pas.

Dans le passé, le succès de la *Deffence* fut dû tout ensemble aux circonstances particulières qui marquèrent son apparition, au nom et au génie de l'auteur, à la nouveauté de l'ensemble de la doctrine, à la polémique qui en résulta, aux œuvres immortelles qui s'y rattachent. Dans le présent — car jamais on n'a autant étudié, analysé, disséqué la *Deffence* que de notre temps — il est dû principalement à ce fait qu'à chaque renouveau de la poésie française, en 1820, en 1865 aussi bien qu'aujourd'hui, Romantiques, Parnassiens, Symbolistes se sont visiblement inspirés ou réclamés du manifeste de Joachim.

Commençons donc par le commencement, et avant de l'examiner au point de vue critique, faisons l'historique de cet opuscule.

I

Si l'on sait exactement à quelle époque il parut (avril 1549) on ne sait rien ou à peu près rien des conditions dans lesquelles il fut publié, Joachim, contrairement à ce qu'il fit pour l'*Olive* et le *Recueil de poésie*, ayant négligé de nous renseigner sur ce point.

En l'absence de documents officiels et précis, on en est réduit aux conjectures. De là tant de versions contradictoires. Qu'on me permette de donner ici la mienne.

Dans la seconde moitié de l'année 1548, un libraire de Paris nommé Gilles Corrozet mit en vente un petit volume intitulé : *Art poétique françois pour l'instruction des jeunes studieus et encor peu avancez en la Poésie françoise* (1). Cet ouvrage n'était pas signé, mais au bout de quelques jours ce ne fut un mystère pour personne qu'il était de Thomas Sebillet ou Sibilet, avocat, lequel, tout en plaidant, cultivait les Muses. C'était la première fois peut-être qu'un traité de ce genre était édité en français ; la curiosité publique en fut d'autant plus excitée, que, parmi les idées qui y étaient exprimées, quelques-unes et non des moindres avaient déterminé le groupement des jeunes poètes qui s'était formé autour de Dorat, principal du collège Coqueret. Où Sibilet les avait-il prises ? étaient-elles siennes ? les avait-ils trouvées dans les deux ou trois recueils de vers où elles étaient éparses et se les était-il appropriées ? ou bien s'était-il fait l'écho complaisant et opportun des disputes littéraires qu'il avait entendues dans le quartier des Écoles entre les partisans de Marot et ceux de la poétique nouvelle représentée timidement par

(1) Le privilège de cet ouvrage est du 25 juin 1548. L'épître au lecteur du 27 juin.

Jacques Peletier et bruyamment, résolument, par les camarades de Ronsard? Toutes les suppositions sont permises, mais je crois bien aussi qu'il avait été renseigné et quelque peu catéchisé par Étienne Pasquier, son ami intime (1), qui, à son retour d'Italie, s'était enrôlé sous la bannière de Ronsard. Toujours est-il qu'un jour les compagnons de la docte Brigade eurent la surprise de voir que leur programme leur revenait du dehors, dans sa partie essentielle, en belles lettres moulées et dans un livre qui, pour comble d'ironie, avait l'air d'avoir été écrit à leur adresse.

Sibilet appartenait à l'école de Clément Marot et conseillait au *novice* de s'inspirer de ce maître et de ses émules, qu'il qualifiait de « bons classiques auteurs ». Cependant, son admiration pour eux n'était pas aveugle et sans réserve, elle était même sur certains points très éveillée et très clairvoyante. Sibilet trouvait par exemple — mais Peletier du Mans l'avait dit avant lui — que le fond qu'ils avaient exploité en commun était épuisé ou tout près de l'être, qu'il était temps d'abandonner le rondeau, le lai, le virelai, la ballade, qui n'en pouvaient plus, et de cultiver les nouveaux genres : le sonnet, l'ode et l'épopée qu'il appelait « le grand œuvre ». A la vérité il ne répudiait pas tout ce qui était mauvais dans la poésie marotique ; la rime équivoque le séduisait encore, et le meilleur moyen d'enrichir notre langue était encore à ses yeux la traduction littérale et servile des Latins et des Grecs, mais il se faisait une très haute idée de la poésie et du rôle du poète : la poésie pour lui était un art sacré dont la source était toute religieuse ; le poète n'était pas, ne devait pas être un simple rimeur : c'était un homme inspiré qu'avait touché le feu divin et qui n'écrivait pas pour « le rude et ignare populaire ».

On le voit par ce résumé succinct, le corps de doctrines, qui peu

(1) Pasquier avait rencontré Sibilet en Italie vers 1547. Il lui a dédié sa *Lettre* III : *Si les Romains ont été supérieurs aux anciens Gaulois, soit au fait des armes ou des lettres.*

de temps après allait se faire jour d'une façon si éclatante dans la *Deffence et illustration de la langue françoyse,* était là en germe, comme le diamant qui pour briller ne demande qu'à être dégagé de sa gangue.

Quel effet produisit au collège Coqueret la lecture de cet *Art poétique ?* Il est aisé de s'en rendre compte. Quand on croit avoir inventé quelque chose dont on attend la gloire ou la fortune, il est toujours désagréable de se voir devancer par un concurrent. Je pense donc qu'après avoir lu et discuté l'ouvrage de Thomas Sibilet, nos amis de la Pléiade se consultèrent sur le parti qu'il convenait de prendre. Ils en avaient deux : ou garder le silence, chacun se réservant d'exposer son esthétique dans l'avant-propos de son premier volume de vers, ou répondre par un manifeste dans lequel serait développée tout au long la pensée de l'École. Si Joachim ne s'était pas trouvé là, on peut être sûr que c'est le parti du silence qui l'aurait emporté, car aucun de ses camarades n'était de force et ne se sentait de taille à engager avec les partisans de Marot et de Saint-Gelays une lutte qui risquait fort de devenir très vive. Mais Joachim était là, qui n'aspirait qu'à « mettre la plume au vent », tant il était impatient de cueillir dans la carrière des lettres, où il venait d'entrer, les lauriers verts que sa mauvaise santé l'avait empêché de cueillir, à l'exemple de Langey, dans la carrière des armes. Comme il était sur le point de publier l'*Olive* avec « une épistre et petit avertissement au lecteur » (1), il proposa à ses amis de ramasser la balle qu'on leur avait jetée par dessus les murs du collège et de la renvoyer dans le camp ennemi. Cette proposition fut acceptée avec d'autant plus d'enthousiasme que, si personne n'avait osé la faire, chacun espérait retirer quelque avantage de la dispute qui allait s'ouvrir entre les deux écoles rivales. Et voilà comment l'épître projetée au lecteur de l'*Olive* devint

(1) Préface de la seconde édition de l'*Olive*.

le manifeste de la *Deffence* et comment ce fut Joachim et non Ronsard qui en fut le rédacteur.

II

M. Ferdinand Brunetière, qui a tant fait pour entretenir le culte de la Pléiade parmi la jeunesse universitaire, disait récemment dans un article vigoureux sur la *Deffence* que, « sans pouvoir le prouver, il ne doutait pas que Ronsard y eût mis la main », et il priait le lecteur de « comparer notamment le chapitre intitulé : *du Long Poème Françoys* à la seconde préface sur la *Franciade* qu'on a retrouvée dans les papiers de Ronsard, mais qu'il n'a publiée lui-même dans aucune édition de ses œuvres (1) ».

Eh bien, j'ai voulu relire ces deux morceaux, et si j'ai trouvé dans la préface de Ronsard — et le contraire eût été surprenant, et cela ne prouve rien, attendu que cette préface est postérieure de plus de vingt ans à la *Deffence* et à l'*Art poétique* de Peletier qu'il ne faut jamais oublier — si j'y ai trouvé, dis-je, des idées qui sont dans le chapitre du *Long Poème* de Joachim et dans d'autres, une chose m'a surtout frappé, c'est la dissemblance de leur style. Le caractère principal de la *Deffence*, son mouvement, son allure géné-

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1901. — M. Émile Faguet qui, dans la question, semble s'en être rapporté à l'opinion insuffisamment éclairée de Sainte-Beuve, est plus affirmatif encore et ne craint pas de dire dans son livre sur le *Seizième siècle*, si intéressant malgré tout, et par endroits si neuf, que la *Deffence et illustration* « est de lui (Ronsard) autant que de du Bellay » (p. 202). Je crois avoir réfuté victorieusement cette assertion dans la *Vie de Joachim* par d'autres arguments que ceux que je donne ici. J'en ajouterai un dernier pour conclure : Si la *Deffence* était l'œuvre de Ronsard autant que de Joachim, comment se fait-il que le premier ait laissé au second l'honneur de la signer et n'ait jamais réclamé sa part ? Le désintéressement de Ronsard en cette affaire serait d'autant plus extraordinaire qu'il ne l'a pratiqué ni dans l'invention de l'Ode ni dans celle de l'Alexandrin où cependant son rôle d'initiateur est si contestable.



rale sont plutôt ceux d'un discours, et d'un discours *improvisé*, — je prends ce mot dans le sens où l'entendent les orateurs et non dans le sens de *hâtif* que lui donne M. Brunetière ou dans celui de *bâclé* que lui donne M. Chamard. La préface de la *Franciade* a-t-elle ce caractère, ce mouvement, cette allure ? Évidemment non. C'est un beau morceau de littérature où l'art n'a rien laissé à l'improvisation, et quant à l'éloquence qui y règne, car il y en a, elle ne coule point de source comme celle de Joachim, elle sent le travail de la lime.

Je n'apprendrai pas, en effet, à M. Brunetière que, de même qu'il y deux sortes d'orateurs : ceux qui improvisent et ceux qui écrivent leurs discours, il y a aussi deux sortes d'écrivains : les spontanés et les laborieux. Les premiers laissent courir leur plume devant eux comme si elle était tenue par une autre main que la leur et comptent sur l'inspiration pour aller jusqu'au bout de leur ouvrage.

De là des hauts et des bas qu'on ne rencontre point chez les autres. Quand ils ne sont pas inspirés, ce qu'ils écrivent est plutôt médiocre; quand ils le sont, il n'y a pas à dire, ils laissent voir le démon qui les a possédés. Leurs phrases ne sont peut-être pas toujours d'une correction irréprochable, et la propriété des termes qu'ils emploient laisse quelquefois à désirer, mais ils ont des élans, des cris, des trouvailles, des bonheurs d'expression, que procure assez rarement la recherche, et si, dans le flot tumultueux et confus des idées qui se pressent sous leur plume, ils passent souvent de l'une à l'autre, sauf à y revenir plus loin, ils n'en donnent pas moins, malgré ce désordre qui n'est pas toujours chez eux un effet de l'art, la sensation et comme le frisson du beau.

Les laborieux, au contraire, n'abandonnent rien au hasard de l'inspiration ; ils ne s'en tiennent pas au premier jet qui le plus souvent renferme la flamme, mais au risque de l'éteindre, ils développent, ils amendent, ils corrigent ; ils appellent la rhétorique et

la lime à leur secours ; entre la nature et l'art ils n'hésitent pas, ils donnent la préférence à l'art. Leurs idées sont mieux enchaînées, leur argumentation plus forte, leurs conclusions mieux déduites, et si leur style change avec l'âge, contrairement au style des spontanés qui est toujours le même (1), leur langue qui étonne par sa richesse est travaillée, ciselée, polie comme un bijou.

Les spontanés se nomment Joachim du Bellay et Lamartine. Les laborieux, Ronsard et Victor Hugo. Ce n'est pas le caprice ou la fantaisie qui me fait rapprocher ici ces quatre grands noms. Ils s'appellent et se répondent, comme des échos, d'un siècle à l'autre. Lamartine continue Joachim — comme Victor Hugo continue Ronsard — et nous aide à le mieux comprendre. Ils ont tous deux la même spontanéité, la même façon de voir, le même style *doux-coulant,* facile et négligé, qu'ils s'expriment en vers ou en prose. Et c'est grâce à cette facilité et, si l'on veut, à cette négligence, que Joachim a pu écrire, dans le court espace de dix ans qui représente toute sa vie littéraire, les sept ou huit recueils de vers français et latins qui forment son bagage poétique.

Ronsard n'a donc pas mis la main, à proprement parler, au manifeste de la *Deffence*. Est-ce à dire qu'il n'y collabora d'aucune manière ? soutenir cette thèse serait absurde, et, comme dit le proverbe, qui veut trop prouver ne prouve rien. Évidemment Ronsard aida Joachim de ses conseils et fit passer dans cet ouvrage des théories qui étaient plutôt les siennes que celles de son ami (2).

(1) Il est remarquable, en effet, que le style de Joachim et de Lamartine, que je cite ici comme exemples, est demeuré à peu de chose près dans tous leurs ouvrages ce qu'il était déjà dans l'*Olive* et les *Méditations ;* tandis que celui de Ronsard et de Victor Hugo a changé d'une œuvre à l'autre. Comparez pour vous en rendre compte les *Odes* de Ronsard, voire les *Amours* de Cassandre à ses dernières œuvres ; et les *Odes et Ballades* aux *Feuilles d'automne* et à la *Légende des siècles*.

(2) Il est clair, en effet, que Joachim exprimait l'opinion de Ronsard plutôt que la sienne, quand il proscrivait de la manière que l'on sait la traduction des

Mais là dut se borner sa collaboration. La part qui lui revient de ce chef est donc assez mince. J'en dirai autant de celle de Dorat. Peut-être est-ce lui qui fournit à Joachim les citations, avouées ou non, de Quintilien, de Cicéron, d'Horace et des autres, qui illustrent le texte de la *Deffence* et constituent le plus clair de son appareil scientifique; peut-être aussi le guida-t-il dans l'élaboration des chapitres qui ont trait à la langue, bien qu'ils soient assez pauvres, mais son action ne dut pas s'exercer beaucoup plus loin. Si Dorat et Ronsard y avaient collaboré directement, effectivement et la plume à la main, la *Deffence* serait mieux digérée et mieux conduite; l'ordonnance en serait moins trouble, et les différentes parties mieux proportionnées. Encore se trompe-t-on, selon moi, quand on croit se trouver en présence d'un texte hâtif et bâclé. Pour avoir été écrit tout d'une traite, le manifeste de la Pléiade n'en fut pas moins l'objet d'une étude sérieuse et approfondie. Songez qu'il s'écoula de huit à dix mois entre la publication de l'*Art poétique* de Sibilet et la *Deffence* de Joachim ! Ce qui peut donner à ce dernier ouvrage l'apparence d'une chose hâtive, c'est que, comme je le dis plus haut, il produit l'effet d'un discours *improvisé;* qu'il se ressent de la jeunesse de l'auteur dont c'était le début et qui, ne l'oublions pas, avait alors vingt-cinq ans à peine; que nous le jugeons sans nous en rendre compte avec tout notre acquis et qu'on

poètes anciens, puisque deux ans après la publication de la *Deffence* il traduisait plusieurs chants de l'*Enéide.* Il est clair aussi que, dans le chapitre qui a trait au rythme, en gardant le silence sur l'alexandrin, il marquait le mépris de Ronsard pour ce vers, puisque Ronsard trouvait qu'il sentait la prose et lui préférait le décasyllabe (Cf. la 2e préface de la *Franciade*), tandis que lui, Joachim, dès 1549, se servait de l'alexandrin pour écrire le *Poète courtisan*.

En ce qui concerne la théorie de l'imitation des anciens, les Italiens compris, Joachim n'aurait pas eu besoin d'entrer au collège Coqueret pour l'introduire dans la *Deffence ;* elle était tout au long dans la préface de l'*Art poétique* d'Horace par Peletier et dans les *Œuvres poétiques* du même, et c'est évidemment Peletier qui lui montra la route de l'Italie avec ses sonnets traduits de Pétrarque, comme c'est lui qui lui avait appris le sonnet et l'ode.

y relève d'un chapitre à l'autre des contradictions qui s'expliquent, une fois qu'on est averti, par la divergence des opinions littéraires qui se débattaient au collège Coqueret et par les hésitations qui en résultaient (1). Mais en dépit de ses manques et de ses imperfections, la *Deffence* n'en est pas moins une œuvre belle et forte et d'un grand souffle ; aussi a-t-elle résisté au temps et se lit-elle encore avec intérêt, voire avec fruit.

Quand elle fut sur le point de paraître, Joachim voulut qu'elle reçût tous les sacrements. A cet effet, il la dédia au Cardinal, son cousin, tant pour lui marquer son admiration, que pour répandre sur son manifeste un peu de son prestige, et puis il demanda à Dorat de lui donner l'estampille du collège Coqueret — ce qu'il fit dans les quelques vers grecs qui lui servent d'épigramme. Cette estampille avait une grande importance au point de vue du succès du livre, car, tout en révélant dans son épigramme le nom et les origines de l'auteur, lequel s'était contenté d'y mettre ses initiales, Dorat laissait supposer que la *Deffence* exprimait la pensée du groupe dont il était le précepteur, et les manifestes de cette nature ont toujours eu plus de retentissement en France quand ils ont revêtu, ne fût-ce qu'en apparence, un caractère collectif. Croit-on, par exemple, que les *Provinciales* et la préface de *Cromwel,* malgré tout le génie de leurs auteurs, auraient obtenu tout de suite le même succès, si derrière le nom de Pascal et celui de Victor Hugo

(1) Pourquoi, par exemple, la rythmique de la *Deffence* est-elle muette sur l'*enjambement* qui a une si grande importance dans la versification et que Joachim a pratiqué si heureusement dès le premier jour ? Parce que Ronsard « était d'opinion, en sa jeunesse, que les vers qui enjambent l'un sur l'autre n'étaient pas bons en notre poésie ». Toutes fois, dit-il, j'ay cognu depuis le contraire par la lecture des autheurs grecs et romains, comme,

Lavinia venit
Littora.............. »

(2e préface de *la Franciade*).

on n'avait pas aperçu ou cru apercevoir les Solitaires de Port-Royal et la bande des Jeune-France de l'École romantique ? Eh bien, la *Deffence* de Joachim du Bellay alla pour la même raison tout de suite aux nues, je veux dire qu'aussitôt parue, tout le monde s'en occupa, les uns pour la louer, les autres pour la critiquer.

III

La critique ne manqua point à la *Deffence ;* il est vrai que Joachim l'avait provoquée comme à plaisir en donnant à son manifeste un petit air de pamphlet qui n'a jamais nui en France au succès des ouvrages de plume, car dans les disputes littéraires qui dépassent en général son entendement, la galerie ne s'intéresse guère qu'aux personnalités mises en cause, et Joachim avait dit son fait à tout le monde : j'entends, comme de juste, à tous ceux qui tenaient le haut du pavé en poésie. M. Émile Faguet trouve même qu'il se laissa emporter trop loin par une sorte de fougue scolaire qui n'était guère la sienne (1). Ce n'est pas mon avis. Comme presque tous les esprits primesautiers, Joachim était un fougueux, sans compter qu'il avait du sang militaire dans les veines. Il ne fit donc, selon moi, que céder à son naturel, quoiqu'il l'ait forcé quelque peu et à dessein, en attaquant comme on sait « les reblanchisseurs de murailles qui jour et nuit se rompent la teste à imiter » et en dénonçant les *épisseries* des mauvais rimeurs de l'école de Marot. C'est Thomas Sibilet qui paraît avoir riposté le premier. Il ne pouvait pas s'abstenir après avoir été directement, personnellement, pris à partie par Joachim qui, sans le nommer, s'était plu à copier quelques-unes de ses expressions et même à blâmer

(1) Le *Seizième siècle,* p. 215.

commé mal coupé le dernier vers du *Sonnet à l'Envieux* qui précédait son *Art poétique* (1).

Sibilet profita de la traduction de *L'Iphigénie* d'Euripide qu'il publia à la fin de l'année 1549 (2) pour répondre à l'auteur de la *Deffence* et, afin de donner plus de piquant à sa riposte, il s'efforça de le faire sur le ton cavalier et frondeur qui était celui de Joachim. « Cette mienne mignardise, disait-il dans l'épître aux lecteurs, a l'aventure déplaira à la délicatesse de la délicatesse de quelques hardis repreneurs : mais si je say que la friandise vous en plaise, ce me sera plaisir de leur déplaire en vous plaisant. » Cela voulait dire en bon français qu'il n'avait cure du sentiment de du Bellay sur la *version*. Et puis, comme il n'y a point de bonne réplique sans une pointe personnelle, il se moquait de la prétention que Joachim avait affichée de n'écrire que pour « une affectée demye-douzaine des estimés princes de nottre langue » et de gagner l'immortalité avec ses petits ouvrages.

En résumé la réponse de Sibilet n'était pas bien méchante. Tout autre fut celle de Guillaume des Autelz. Il appartenait à l'école poétique de Lyon et était cousin de Pontus de Tyard. En cette double qualité, l'admiration que Joachim avait exceptionnellement témoignée pour Maurice Scève, chef reconnu de l'école lyonnaise, aurait pu lui tenir la langue, mais, outre que des Autelz était, lui aussi, d'une nature belliqueuse, il avait été révolté du mépris que professait Joachim pour les anciens genres et quelque peu contrarié encore dans ses goûts pour les traductions. Et il avait saisi la première occasion pour s'expliquer là-dessus avec son éloquence et sa franchise accoutumées (3). Il faut dire aussi que

(1) Voici ce vers : « Sinon que tu en montres un plus seur ».

(2) *L'Iphigène d'Euripide poète tragiq., tourné de Grec en François* par l'auteur de l'*Art Poëtique*.... Paris, Gilles Corrozet, 1549. Privilège du 13 novembre 1549.

(3) *Réplique aux furieuses défenses de Louis Meigret.* Lyon, Jean de Tournes et

l'article de l'imitation des anciens était tout à la fois le fort et le faible de la doctrine que soutenait la *Deffence ;* le fort, en ce sens que Joachim rompait délibérément avec une tradition qui, pour avoir eu le mérite et l'honneur d'initier plusieurs générations aux beautés des langues anciennes, ne pouvait en se continuant que nuire au développement naturel et original de la nôtre ; le faible, en ce sens que Joachim, faute de s'être expliqué clairement, avait l'air de ne pas savoir au juste ce qu'il voulait. Et de fait, en proscrivant la traduction des anciens, et en poussant tout à la fois à les imiter, il semblait se contredire, mais la contradition n'était qu'apparente et quand on va au fond de sa théorie il est facile de voir qu'entre traduire et imiter il y avait dans son esprit une différence profonde. Comme l'a très bien définie M. Émile Faguet, l'imitation, telle que Joachim l'entendait, n'était que l'*innutrition.* Il voulait que l'écrivain se pénétrât par ses lectures des grandes pensées et des sentiments qui sont dans les auteurs, afin de « les laisser sortir de lui, sans y songer et sans le vouloir, tout imprégnés de lui-même et devenus siens par le long commerce » (1). Mais comme il le comprenait mieux qu'il ne l'exprimait, sa théorie, même après l'application assez heureuse qu'il en avait faite dans l'*Olive* (2), ne contenta aucun de ses adversaires, et Barthé-

Guill. Gazeau, 1550. — Des Autelz était alors en dispute avec Meigret à propos de l'orthographe.

(1) Le *Seizième siècle,* p. 214.

(2) D'aucuns diront peut-être, après avoir lu les très curieuses recherches de M. Vianey sur les *Sources italiennes de l'Olive* (Mâcon, Protat frères, 1901), que Joachim, contrairement à son assertion, traduisit plus qu'il n'imita *de mémoire.* Ce n'est pas mon avis, et d'ailleurs peu importe qu'il ait imité de mémoire ou le livre sous les yeux. Si quelques-uns des sonnets de l'*Olive* ont été traduits littéralement et vers par vers de l'Arioste, de Pétrarque ou de poètes italiens plus ou moins obscurs, la plupart des autres ne sont en somme que des adaptations où avec un goût exquis, au fur et à mesure qu'il en avait besoin, il s'est servi de mots, de figures et d'images qu'il avait butinés un peu partout. Ainsi fait

lemy Aneau ne manqua pas de la critiquer à son tour dans le *Quintil Horatian,* resté célèbre à plus d'un titre.

Ce *Quintil Horatian,* publié à Lyon sous le voile de l'anonyme, dans le courant de l'année 1550, on a cru jusqu'en ces derniers temps qu'il était de Charles Fontaine, poète lyonnais qui jouissait au seizième siècle d'une certaine réputation. Cette croyance paraissait d'autant plus fondée, que Joachim avait clairement désigné Fontaine dans la phrase de la *Deffence* où il s'écrie : « O combien je désire voir sécher ces *Printems*... tarir ces *Fontaines !* » et que le *Quintil* était suivi d'un quatrain de LA FONTAINE A I.D.B.A. (1). Cependant M. Henri Chamard a démontré il y a trois ans (2) que le véritable auteur de ce pamphlet n'était autre que Barthélemy Aneau, lequel à cette époque dirigeait le collège de la Trinité de Lyon ; pour ma part, j'en étais convaincu depuis que M. de

l'abeille, ainsi ont fait nombre de poètes et d'écrivains de toute langue qui passent pour très originaux. N'est-ce pas Molière qui disait : Je prends mon bien où je le trouve ? Le difficile n'est pas de s'habiller avec les plumes des autres, mais de s'en faire un vêtement dont la coupe particulière, la couleur et la forme constituent une nouveauté. Eh bien ! Joachim, fidèle en cela à ses principes, par un procédé qui n'avait encore jamais produit de pareils résultats, a doté la littérature française de poésies qu'on peut tenir pour originales, parce que, si le fond ne lui appartient pas en propre, la forme est bien à lui, et que, en poésie, la forme est la chose principale, essentielle. Même quand il s'est contenté de traduire, bien loin d'avoir *trahi* la pensée de son modèle, il l'a rendue avec tant d'art et de bonheur, que l'original ne vaut souvent pas l'adaptation ou la copie. En veut-on la preuve ? On n'a qu'à comparer le sonnet 113 de l'*Olive* au texte italien de Bernardino Daniello à qui Joachim l'a emprunté. Je m'étendrai tout au long sur ce sujet dans le commentaire de l'*Olive*.

(1) Voici ce quatrain :

Jamais si tost ne t'aura
Claire eau de ma fontaine vive,
Que legier feu esteinct sera
De l'huyle obscur de ton olive

(2) *Rev. d'hist. litt. de la France,* 15 janvier 1898.

Nolhac (1) avait publié la lettre de Charles Fontaine à Jean de Morel où il se défend d'avoir écrit le *Quintil* et où il accuse formellement Aneau d'en être l'auteur responsable. De quelle date est cette lettre si importante ? M. Chamard croit qu'elle est du mois d'avril 1550. Je n'en suis pas aussi sûr que lui. En tout cas, il est assez curieux que ni Morel, ni Joachim, ni Fontaine n'aient cherché à détruire la légende en rejetant publiquement la responsabilité de ce libelle sur la « beste masquée » (2) qui n'avait pas eu le courage de le signer (3). Car il n'y a pas à en douter une seule minute, si la chose avait été ébruitée comme elle aurait dû l'être, Claude de Buttet qui, en 1554, attaqua si violemment Aneau dans son *Apologie pour la Savoie* (4) publiée la même année à Lyon, n'aurait pas manqué de lui lancer le *Quintil* à la tête, étant donné surtout qu'il le traite d'âne en jouant sur son nom, et que, de son côté, dans une phrase du *Quintil*, Aneau disait à Joachim : « Tu fais celui qui cherche son âne et est monté dessus. »

(1) *Lettres de Joachim du Bellay* publiées d'après les originaux. Charavay, 1883.

(2) En se servant de cette expression dans la seconde préface de l'*Olive,* Joachim semble avoir voulu désigner l'auteur du *Quintil,* mais savait-il au juste qui il était ? J'en doute encore.

(3) Après cela peut-être qu'Aneau en avait été empêché par ses fonctions de principal, puisqu'il ne les résigna qu'en 1551 ; mais ce n'était pas une raison pour laisser croire par le quatrain ci-dessus que le *Quintil* était de Ch. Fontaine, et je comprends que celui-ci, dès qu'il fut informé qu'on le lui attribuait, se soit empressé de protester auprès de Morel qu'il savait lié avec Joachim.

(4) *Apologie de Marc Claud. de Buttet pour la Savoie contre les Iniures et calumnies de Bartholomé Aneau.* A Lyon, chez Angelin Benoist M.V.LIII. — M. Henri Chamard n'ayant rien dit de cet ouvrage dont la teneur nous a été révélée par M. F. Mugnier dans son étude sur Claude de Buttet (*Mémoires et documents publiés par la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie,* t. XXXV), il est bon que je rappelle ici les circonstances dans lesquelles il fut écrit.

Au mois de février 1536 (1535, suivant le style français), François Ier avait envahi la Savoie et l'avait réduite en province française au détriment de son oncle, le duc Charles III. Le conquérant y avait trouvé la justice administrée par des

Ce Barthélemy Aneau, que Buttet appelle « Vulcan, boîteux fait en despit du ciel » n'était certes pas le premier venu. Né à Bourges où il avait étudié sous Melchior Wolmar, qui fut le maître de Th. de Bèze et de Calvin, il était venu à Lyon en 1529 et avait commencé par enseigner la rhétorique au collège de la Trinité de cette ville. Devenu principal en 1540, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1561, après les avoir quittées volontairement pendant sept années consécutives, de 1551 à 1558. « Exclusivement dévoué au culte des lettres, dit M. F. Buisson, Aneau partageait ses loisirs entre la muse latine et la muse française. Il trouva un jour chez un de ses amis, l'imprimeur Mathias Bonhomme, une suite de gravures destinées à illustrer des *emblêmes* perdus. Il en devina le sens et en refit le texte en distiques latins parfois aussi crus que les images elles-mêmes : c'est la *Picta poesis*. Ses essais

tribunaux de diverses sortes, au-dessus desquels le *Conseil résident* de Chambéry qui appliquait dans ce pays de droit écrit, les lois romaines et la procédure de *Statuta Sabaudiæ* d'Amédée VIII et de ses successeurs. En remplacement de ce *Conseil*, dont les membres s'étaient dispersés, le roi de France établit à Chambéry un Parlement et l'y maintint malgré les efforts des magistrats grenoblois pour englober la Savoie dans le ressort du Parlement de Dauphiné. Ce pays participa heureusement aux bienfaits de l'édit de Villers-Cotterets (février 1539) par lequel François Ier prescrivit entre autres l'emploi de la langue française dans les actes reçus par les notaires, dans la procédure civile et criminelle et dans les décisions judiciaires. Et à la Restauration de 1559, après son mariage avec Madame Marguerite, le duc Emmanuel-Philibert s'empressa de promulguer un édit renouvelant cette prescription. Entre temps elle avait déchaîné au Parlement de Chambéry une guerre scandaleuse, et c'est pour y mettre fin que les membres de ce Parlement élaborèrent le réglement intitulé : *Stile et reiglement sur le faict de la Justice*, qui fut imprimé à Lyon en 1554 avec une préface de Barthélemy Aneau. Mais Aneau ne fit que jeter de l'huile sur le feu en accusant les lois de la Savoie et leurs représentants d'avoir laissé les crimes impunis jusqu'à l'arrivée des magistrats français, et cela sous couleur de plaider la cause du *français* sur le dos du *latin*.

D'où l'intervention de Claude de Buttet dans ces singuliers débats et la publication de son *Apologie pour la Savoie*.

poétiques ont ce mérite et ce réel intérêt d'être un effort, en somme très intelligent, et à coup sûr très nouveau pour assouplir la langue populaire et faire passer dans l'usage commun la fleur de l'antiquité (1). »

M. Demogeot, qui a consacré au collège de la Trinité une notice si intéressante (2), ajoute : « A une connaissance profonde des lettres grecques et latines il joignait une éloquence facile, un abord gracieux. Il faisait des vers latins, durs d'abord, mais ingénieux; des vers français où l'esprit manquait moins que le naturel. — Arrivait-il à Lyon un accident, Aneau le racontait ; un prince, Aneau le haranguait; une sottise, Aneau s'en moquait; une fête, il en réglait les préparatifs. » C'est ainsi qu'après avoir achevé l'impression du *Stile du Parlement de Savoie,* Pierre de Portonaris et Jean Pidic, imprimeurs lyonnais, le chargèrent d'en écrire la préface. Par malheur Aneau avait la main lourde; le pion qu'il s'était montré dans le *Quintil* reparut dans cette préface d'une manière si injuste, si maladroite, que les magistrats du Parlement de Chambéry la firent supprimer de tous les exemplaires, et que Buttet en prit texte pour exécuter son auteur dans l'*Apologie pour la Savoie,* qui est encore plus un pamphlet qu'une apologie. Je dis bien pour l'exécuter, car le poète savoisien, comme s'il avait prévu la fin tragique d'Aneau, lui criait à la fin de son libelle : « Va doncque et cherche un autre chemin et n'espère plus aucun confort de ce magnanime Lyon ou tu te caches, car cognoissant quel homme tu es, et te reputant indigne de son ombre, luy-mesme à belles dents et pattes te demembrera. » On sait que Barthélemy Aneau, qui passait pour avoir fait du collège de la Trinité un foyer d'hérésie, fut massacré dans une émeute occasionnée par les ligueurs, le 5 juin 1561, jour de la Fête-Dieu.

(1) *Sébastien Castellion,* t. I, p. 22-23.
(2) *Revue du Lyonnais, Lyon ancien et moderne,* 1838, t. I, p. 409.

VI

Analysons maintenant le *Quintil*. Cela nous permettra de souligner du même coup les défauts de la *Deffence*. Aneau, comme pour se faire la main et montrer le bout de l'oreille du régent qu'il était, commence par chicaner Joachim sur le titre de son livre qu'il trouve « de belle parade, magnifique promesse et grande attente » mais faux ; puis, à propos du mot *Deffence* qu'il lui reproche d'écrire par deux *f* et un *c*, il s'en prend à son orthographe qui est, en effet, singulièrement fantaisiste. Nous y reviendrons tout à l'heure avec l'auteur du *Quintil*. Les quatre lettres initiales dont Joachim a signé son livre et l'épître dédicatoire au Cardinal sont également l'objet des railleries de Aneau. Pourquoi ces quatre lettres que « quelque lourdaud » peut traduire de façon irrévérencieuse, comme celui qui traduisait S.P.Q.R. par : *Stultus. Populus. Quærit. Romam,* ou encore l'écriteau de Pilate sur la croix : I.N.R.I. par : *Je n'y retournerai jamais ?* L'épître au Cardinal lui fait l'effet « d'un nain qui pour atteindre hault monte sur ses eschaces ». On n'est pas plus gracieux. Et quant au mot PATRIE qui figure dans cette épître et que Joachim répètera plusieurs fois dans le cours de son opuscule, Aneau trouve que « ce nom obliquement entré en France avec les autres corruptions italiques » est inutile. « Qui a Pays n'a que faire de Patrie ». Ce n'est pourtant pas la même chose, et je m'étonne que le pion de la Trinité qui savait son Virgile n'ait pas compris le sens qu'y attachait Joachim. Mais il suffisait que le mot fût neuf — car si Joachim n'eut pas le mérite de l'inventer (1), il eut l'honneur de le mettre

(1) Littré a trouvé le mot Patrie dans le chroniqueur Jean Chartier, mort en 1462, ce qui prouve qu'il était déjà employé au XV[e] siècle.

en usage — il suffisait, dis-je, que le mot fût neuf ou parût l'être pour être critiqué et rejeté par Aneau. Petites chicanes en somme et qui, dans le *Quintil,* ne sont que ce qu'on appelle les bagatelles de la porte. Glissons donc et suivons notre censeur dans l'examen du fond même de la *Deffence.*

Sur les divers chapitres dont se compose la première partie du livre, il est creux, insuffisant, quasi nul ; il n'émet aucune idée originale, il ne fait aucune critique sérieuse. Le chapitre de l'*Origine des langues,* qui donne tant à penser et sur lequel il y avait tant à dire, ne lui suggère qu'une réflexion juste; encore porte-t-elle uniquement sur le plan général du livre : il trouve que Joachim est inconséquent, que les chapitres et propos ne dépendent point l'un de l'autre, mais qu'ils ont été mis « comme ils venoyent de la pensée en la plume, et de la plume au papier ». Et c'est tout. Qu'en conclure ? que sur la question il n'en savait pas plus que l'auteur de la *Deffence,* et c'est vraiment trop peu. Sur les articles qui suivent, il se borne à relever les expressions qui lui paraissent impropres. Il a déjà relevé le mot *sourcil* employé « pour gravité ou arrogance (1), il relève à présent les expressions : *glaive couvert de sa gayne* « pour glaive enroillé, impoly et non forby... », *fameux poètes* dont l'épithète lui semble « déshonorable : car il se prend en mauvaise partie comme libelle fameux lieu fameux », *faix d'autres espaules* qui est à ses yeux une métaphore aussi lourde et grossière qu'un porte-faix.

Dans la seconde partie, qui traite de l'*Illustration de la langue française,* Aneau est plus heureux dans ses remontrances, tout en étant aussi vétillard. Il sent très bien ce qu'il y a de contradictoire à première vue dans la thèse de Joachim sur le moyen

(1) M. Person remarque que Voltaire a employé ce mot dans le même sens que Joachim : « Les sourcils de la fierté » (*Siècle de Louis XV*).



d'enrichir et illustrer la langue par l'imitation et non par la traduction des Grecs et des Romains. Il proteste contre « l'exhortation trop dédaigneuse » qu'il adresse aux poètes de laisser les vieilles poésies aux Jeux floraux de Toulouse et aux Puys de Rouen « lesquels ont tant fait pour l'entretien éternel de la Poésie française. » Il défend le rondeau, le virelai, la ballade et le chant royal que Joachim traite « d'épisseries », à cause de « la difficulté d'iceux Poëmes, qui ne sortent jamais de pauvre esprit » et sont de facture difficile. Pauvre raison, d'ailleurs. Il met ces poèmes anciens au-dessus des nouveaux que du Bellay préconise. L'ode ne lui dit rien qui vaille et lui fait l'effet de chanson — ce qui n'est pas trop mal vu ; quant au sonnet, son principal tort à ses yeux est d'être italien. Il fait un grief à Joachim, et cela est juste, de dédaigner l'épître comme incapable d'enrichir la langue, et d'enseigner au poète le mépris du vulgaire — ce qui n'est vrai qu'à moitié. Il n'admet pas que la satire soit autre chose qu'un coq-à-l'âne. A propos des églogues que Joachim conseille de chanter « d'une musette résonnante et d'une fluste bien joincte », il fait un procès à Ronsard qui, « très arrogamment, se glorifie avoir amené la Lyre Grecque et Latine en France, parce qu'il nous faict bien esbahyr de ces gros et estranges motz, strophe et antistrophe. Car jamais (par adventure) nous n'en oysmes parler. Jamais nous n'avons leu Pindar.... » (1) Il dit que l'hendécasyllabe n'a pas attendu d'être prôné dans la *Deffence* pour être employé sous le nom de décasyllabe (à l'instar des Italiens) dans les rondeaux, chapelets, épîtres, élégies, épigrammes et chants royaux. Sur la comédie et la tragédie en vers, il n'a que quatre lignes, encore est-ce pour nous apprendre qu'il connaît des tragédies assez bonnes et que, s'il ne connaît point de comédies, il ne confond

(1) Cela prouve que B. Aneau n'avait pas lu non plus les *Hymnes* pindariques de Luigi Alamanni qui ont servi de modèle à Ronsard pour ses *Odes*. (Cf. *Le Modèle de Ronsard dans l'Ode pindarique* par Joseph Vianey. Montpellier, 1901.)



point avec elles les farces et moralités. Il est d'avis, lui aussi, d'user de mots purement français, mais il estime que Joachim a mal observé son commandement en disant *vigiles* pour *veilles; songer* pour *penser; dirige* pour *adresse; pardonner* pour *espargner; aliene* pour *estrange; molestie* pour *ennuy; sinueux* pour *courbe; donner la dernière main* pour *mettre fin* et *parachever*, etc... », qui sont, dit-il, des expressions de son crû, en quoi il ne savait pas si bien dire, la plupart étant, en effet, des idiotismes angevins. Il défend aussi la rime équivoque comme « la plus exquise sorte de de ryme » qu'aient mise à la mode les Molinet, les Crétin et les Meschinot. Après avoir vengé les Traverseurs et les Bannys de liesse des sarcasmes de Joachim, il s'écrie qu'ils sont deux mille en France à avoir lu les Grecs, Latins, Italiens, Espagnols, Hébreux et Allemands. Et certes, il y a là de quoi nous faire rougir! Trouverait-on mille personnes aujourd'hui connaissant toutes ces langues? Enfin, après avoir reproché à Joachim de se contredire en faisant l'éloge de la traduction de l'*Électre*, par Baïf, il s'attaque à son orthographe, et j'ai bonne envie de lui donner raison, car l'auteur de la *Deffence* y a, par ma foi, trop « peu curieusement regardé. » Ronsard dit, dans l'avertissemement de ses *Odes*, qu'il avait délibéré de suivre en l'orthographe de son livre la plus grande part des raisons de Louys Maigret. Je ne crois pas que Joachim ait jamais pris sur ce point un parti quelconque. En tout cas il s'en défend dans la seconde préface de l'*Olive*. S'il approuve et loue grandement ceux qui, comme Jacques Peletier et Louys Maigret ont entrepris de réformer l'orthographe, en « voyant que telle nouveauté déplaist autant aux doctes comme aux indoctes, il aime beaucoup mieux louer leur intention que de la suivre. » Et comme pour nous montrer combien la question lui était indifférente, il a poussé la négligence ou la paresse jusqu'à écrire dans la *Deffence* le même mot de trois manières; à moins cependant que ce ne soit les imprimeurs qui lui aient joué ce mauvais tour, pour le

punir de s'en rapporter à leur bonne foi du soin de corriger ses épreuves. Et voilà ce qui m'a décidé, dans la réimpression de cet ouvrage et de ceux qui suivront, à ne pas adopter religieusement l'orthographe archi-fantaisiste des éditions originales des premières œuvres de Joachim. Peut-être même eussé-je été mieux avisé en la modernisant tout à fait. En agissant de la sorte, j'aurais certainement facilité à beaucoup la lecture de la prose et des vers de notre auteur, mais à la réflexion il m'a paru que j'enlèverais à sa phrase, avec la physionomie archaïque des mots dont il a usé, une partie de sa couleur et de son pittoresque, et j'ai suivi l'exemple de M. Becq de Fouquières, de préférence à celui de M. Marty-Laveaux. Ayant la bonne fortune de posséder la petite édition des œuvres complètes de Joachim, publiée à Rouen chez la veuve Thomas Mallard, en 1597, laquelle est une des plus estimées, j'ai cru bien faire en adoptant son orthographe, encore me suis-je permis de choisir, comme M. Becq de Fouquières, parmi les formes diverses d'un mot celle qui se rapprochait le plus de la prononciation et de l'orthographe actuelles.

V

Nous avons suivi pas à pas le censeur du *Quintil*. A présent que nous en avons fini avec sa leçon de grammaire, nous allons essayer de montrer dans la *Deffence* ce que, volontairement ou non, Aneau n'y a point vu.

Sibilet et lui terminent leur ouvrage critique en raillant Joachim de sa prétention à l'immortalité. J'accorde qu'il montait au Capitole un peu trop vite, mais comme la postérité a ratifié la haute opinion qu'il avait de son œuvre, nous aurions mauvaise grâce aujourd'hui à lui reprocher d'avoir pris au sérieux le *Cælo Musa Beat* qui fut sa première devise. D'autant qu'elle s'applique mer-

veilleusement au rôle de la poésie, tel qu'il le comprenait, à la noble mission qu'il assignait au poète, et que c'est précisément ce rôle, cette mission, qui constitue, à mon avis, la partie vraiment neuve et originale de la *Deffence et illustration de la langue françoyse*.

Après avoir servi d'amuseur au public et prostitué son talent dans des œuvres indignes de lui, le poète devait être le prêtre de l'Art et le défenseur de la Patrie. Sa mission était donc double.

C'est « pour le devoir en quoi il est obligé à la Patrie », que Joachim a écrit la *Deffence*. Rien qu'à l'entendre tenir ce fier langage, on sent qu'il est de race militaire, qu'il appartient à une famille de chevaliers qui, durant des siècles, de père en fils, ont versé leur sang sur tous les champs de bataille où se joua la fortune du Pays, et qui, suivant l'expression pittoresque du cardinal du Bellay, avaient une fleur de lis dans le cœur. Et tout à l'heure, en l'entendant dire au poète : « Si tu as quelquefois pitié de ton pauvre langage », je ne pourrai me défendre du souvenir de Jeanne d'Arc et de la grande pitié qu'elle voyait au royaume de France. Jeanne d'Arc voulait bouter dehors l'Anglais qui était l'ennemi. Joachim, à son tour, veut chasser de la Cour et du territoire national les mauvais poètes qui l'occupent et la déshonorent. Et c'est à cette fin qu'il désire que soient « fouettés à la cuisine ceux qui abusent de la faveur des princes et grands seigneurs par la lecture de leurs petits ouvrages », ou qu'on leur donne « de l'argent pour se taire. »

Après cela, je veux bien que Joachim exagère et que les écuries d'Augias n'étaient pas si sales qu'il le dit. Tout n'était pas à blâmer certainement dans l'école de Marot — puisque c'est après Marot qu'il en a — ; il y avait du bon dans les anciens genres et des choses qui valaient mieux qu' « épiceries » dans les rondeaux, virelais et ballades auxquels il déclare la guerre. Mais quand Victor Hugo traitait Racine de vieille perruque, il exagérait lui aussi. On

ne fait de révolution salutaire qu'en faisant table rase, sauf à rendre justice plus tard aux dieux qu'on a vaincus, délogés, renversés. Et c'est un fait qu'en 1549, au moment où Joachim entra en lice, la poésie française, qui depuis la mort de Clément Marot était représentée surtout par Saint-Gelays, faisait triste figure à côté de la poésie italienne. Où était Arioste ? où était Pétrarque ? et Dante, le plus grand de tous, et Bembe, qui n'était pas le moindre ? Je comprends donc que Joachim ait eu honte de notre infériorité, de notre insuffisance, et que, dans son ambition et sa colère, il ait tourné les yeux vers l'Italie !

L'Italie ! ah ! certes, il n'avait pas eu besoin d'être excité par Ronsard et Baïf pour marcher à sa conquête. Avant même que Jacques Peletier du Mans lui eût révélé l'œuvre triomphante de Pétrarque, il était plein d'admiration pour elle. Il l'admirait à travers les œuvres d'art que ses sculpteurs et ses architectes avaient semées un peu partout, jusqu'au seuil de son petit Liré ; il avait toujours devant les yeux le grand Christ à la tunique d'or et à la couronne de comte qui illuminait la chapelle de la Bourgonnière (1) de son éclatante beauté... Sans compter que son frère René lui avait parlé souvent, dans les longues veillées de la Turmelière, de la campagne de Naples où ses ancêtres avaient suivi le roi René d'Anjou, du royaume de Piémont dont son cousin Langey fut le conquérant et le vice-roi, de Rome, enfin, sur les ruines de laquelle son autre cousin, le Cardinal, étalait l'orgueil de sa robe de pourpre !...

Mais pour le moment, l'Italie, aux yeux de Joachim, c'était le pays de Dante, de Pétrarque et d'Arioste et aussi celui de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Car les Italiens, en prenant la place des

(1) Le château de la Bourgonnière, dont la merveilleuse chapelle Renaissance est encore intacte, est situé à 3 kilomètres de Liré. J'en parle longuement dans la *Vie de Joachim*.

Romains, les avaient continués dans les arts et les lettres, sinon dans les armes, et les papes qui étaient assis sur le trône des Césars avaient vu éclore et fleurir autour d'eux, surtout en Toscane, dans la longue nuit du Moyen-age, un idiome nouveau qui ne ressemblait pas plus au latin du siècle d'Auguste que le français de la *Chanson de Roland*. Et certes, la langue de la *Divine Comédie*, du *Roland Furieux* et du *Canzonière* valait bien celle des *Odes* d'Horace, des *Métamorphoses* et de l'*Enéide*.

Pourquoi donc notre pauvre langue vulgaire qui avait donné de si belles promesses dans le *Roman de la Rose*, au lieu de s'épanouir dans des œuvres maîtresses comme l'italien, n'avait-elle produit depuis lors que des fleurs pâles, maladives, dégénérées ? Parce que nos savants la dédaignaient et continuaient de penser et d'écrire en latin, et que nos rimeurs, au lieu de prendre la jeune poésie par la main et de la conduire sur les hauteurs où l'air et l'esprit sont plus purs, l'avaient promenée dans les bouges comme maître François Villon, ou sur les coteaux de Meudon comme maître Clément Marot et ceux de son école.

Mais ce n'était pas une raison pour désespérer de notre langue vulgaire. Elle était, tout comme une autre, capable de porter les plus hautes pénsées, de s'élever vers les régions sereines. La preuve en était qu'Héroët et Maurice Scève venaient de chanter leurs amours sur le mode platonique. On n'avait d'ailleurs qu'à regarder du côté de l'Italie et qu'à suivre l'exemple de nos ancêtres les Gaulois, qui s'étaient enrichis des dépouilles de Rome.

Et voilà pourquoi Joachim pressait les poètes de renoncer aux rondeaux, virelais, chants royaux et ballades, qui suffisaient aux Jeux Floraux de Toulouse et aux Puys de Rouen, et de cultiver à la place le sonnet, l'ode, l'épopée, l'églogue, la comédie et la tragédie, à l'exemple de l'Italie, des Latins et des Grecs. Seuls, le sonnet pouvait nous donner un jour où l'autre un Pétrarque, l'ode, un Horace, l'épopée et l'églogue un Arioste et un Virgile,

la comédie un Aristophane et la tragédie un Sophocle et un Euripide. Qu'importait d'ailleurs, s'écriait Joachim, qui semblait prévoir l'infériorité de Ronsard dans *le long Poème*, qu'importait que le poète épique, au lieu d'arriver au premier rang, n'atteignît que le second, voire le troisième ! Sa tentative n'en serait pas moins glorieuse. Mais il fallait à tout prix abandonner la traduction qui, pour nous avoir rendu l'*Electre* de Sophocle, l'*Iliade* d'Homère, l'*Art poëtique* d'Horace et quelques fragments du *Canzoniere* de Pétrarque, n'affranchirait jamais la langue et la laisserait serve de l'étranger. Et Joachim conseillait l'imitation, l'adaptation, l'*innutrition,* c'est-à-dire l'art de s'approprier, de s'assimiler les mots, les figures et jusqu'à la pensée d'autrui, tel que l'avaient pratiqué les Latins à l'égard des Grecs, les Italiens à l'égard des Latins, — tel aussi, qu'après la Pléiade et à son exemple, devaient le pratiquer nos écrivains cosmopolites. C'était le seul moyen de faire de notre pauvre langue vulgaire une langue noble et riche, et du triste « reblanchisseur de murailles » qu'était le rimeur ordinaire, un poète « qui me fera indigner, apayser, éjouir, douloir, aimer, haïr, admirer, étonner, bref, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant çà et là à son plaisir ».

La poésie désormais sera donc une œuvre d'art.

« Qui veut voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre, et qui désire vivre en la mémoire de la Postérité doit comme mort en soy-même suer et trembler maintefois. » Ce principe posé, ne nous étonnons pas si Joachim nous enseigne le mépris du vulgaire s'il veut que la poésie soit autre chose que de la prose rimée. Du moment que le naturel n'est plus suffisant en poésie, il va de soi que le poète digne de ce nom ne doit plus songer qu'à écrire pour une élite. Le peuple d'ici longtemps ne comprendra rien aux questions d'art et d'esthétique. Ce n'est pas pour lui évidemment que Virgile écrivit l'*Enéide* ni Ovide les *Métamorphoses*. Aristophane faisait les délices

du peuple grec. Labiche et Béranger feront toujours les délices du nôtre, car le peuple n'aime que ce qui l'amuse, et le grand art est ennemi des contorsions, du gros rire et des grimaces. Mais Joachim n'en fait pas moins la part du peuple. Il veut que le poète s'en inspire, qu'il lui emprunte une partie de son vocabulaire, les mots usuels et les termes des métiers, et lui-même, comme pour donner l'exemple, sème le texte de la *Deffence* d'expressions communes, de comparaisons et d'idiotismes angevins (1). Il veut encore que le poète épique s'attache à mettre en œuvre les vieilles légendes et les anciennes chroniques. Quoi de plus ? Mais s'il n'écrit que pour une élite, s'il se contente d'ête lu par les esprits cultivés et d'être apprécié par ses pairs, le poète ne sera-t-il pas obligé de se faire courtisan ? A Dieu ne plaise ! et pour lui en ôter l'envie, Joachim prend le fouet de la satire el tape à coups redoublés sur le dos de Saint-Gelays. Il ajoute pour son édification qu'il ne doit « espérer le fruit de son labeur que de l'incorruptible et non curieuse postérité. » Cependant il est indispensable qu'il entre à la Cour. D'abord il a besoin d'encouragements de Mécène et d'Auguste pour entreprendre de grandes choses ; ensuite la Cour est la « seule école où l'on apprend à bien et proprement parler ; enfin « l'honneur nourrit les arts et l'on ne voit jamais s'élever ce qui est « déprisé de tous ». Mais la Cour n'est pas seulement l'école du beau langage, c'est là aussi que se préparent les destinées de la Patrie, et le poète ne pourrait

(1) J'en ai cité plus haut quelques-uns. En voici d'autres : *Et premier* pour « premièrement » ; *premier que* pour « avant que » ; *copie* pour « abondance » ; *tirer* pour « peindre » ; on dit encore couramment en Anjou : se faire tirer pour « se faire photographier » ; *des pieds et des mains* pour « de toute façon » ; *trop plus* pour « beaucoup plus » ; *manque* pour « défectueuse » ; *encore* pour « à cette heure » ; *non tant pour, — comme pour* au lieu de « que pour ». *Comme,* en Anjou, est encore employé pour « que » dans les formes comparatives : je ne suis pas si riche *comme* vous. — Dans le chap. III de la *Deffence,* Joachim, comparant la langue française à une plante qui n'a point encore fleuri, se sert de mots empruntés à l'horticulture qui au seizième siècle, grâce à René du Bellay, évêque du Mans, était plus florissante en Anjou que partout ailleurs.

pas célébrer dignement les gestes des rois de France, s'il n'était admis à leur table et traité comme un héros dont la gloire fait un « compagnon des dieux ».

Et voilà ce qu'était la *Deffence* et comment Joachim entendait l'*Illustration de la langue française*. Il faut bien d'ailleurs que les « cygnes réveillés de leur silence » l'aient comprise de la sorte, puisque, en dépit du « croassement des corbeaux », ils dotèrent la langue maternelle d'une poésie prestigieuse sans laquelle Malherbe ne serait peut-être jamais venu, ni les poètes du grand siècle, ni ceux du nôtre.

VI

Si je ne craignais d'allonger démesurément ce Commentaire, j'essaierais de montrer dans un dernier paragraphe tout ce que les poètes du dix-septième siècle doivent à la *Deffence* et à la Pléiade, et il me serait facile de prouver que, si l'*Art poétique* de Boileau fit oublier ceux de Joachim, de Peletier et de Ronsard, Malherbe, avec ses grands airs de mépris, les avait beaucoup lus, beaucoup médités et qu'il emprunta quelque peu à ses illustres devanciers. C'est un fait certain, d'ailleurs, que Joachim ni Ronsard ne disparurent jamais des recueils collectifs de poésies qui furent publiés en France de 1597 à 1700, c'est-à-dire de la mort de Ronsard à celle de Racine (1).

On a dit que l'histoire était un recommencement perpétuel. L'histoire littéraire, tout en se continuant, est faite de réactions plus ou moins lointaines et le plus souvent inattendues. Rien ne se perd en littérature. La pensée de ceux qui y ont marqué, ne fût-ce qu'une heure, se retrouve toujours avec le temps, sous une forme ou sous une autre, pareille à ces cours d'eau qui disparaissent tout à coup dans un trou ou sous les sables et qu'on

(1) Cf. la *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, par Frédéric Lachèvre, 1 vol. in-4, chez Henri Leclerc, 1901.

est tout étonné de voir jaillir quelques lieues plus loin, aussi clairs, aussi lumineux qu'avant leur perte ou leur chute.

Je lisais dernièrement dans un livre très curieux sur Chateaubriand et quelques écrivains de son groupe (1) des remarques aussi justes que profondes sur le style de Joubert qui fut, comme chacun sait, le Boileau de notre littérature, mais un Boileau caché dans les coulisses du théâtre, de 1800 à 1820, autrement dit d'*Atala* aux *Méditations*.

L'abbé Pailhès établit de la façon la plus ingénieuse que Joubert ne pouvait ignorer la *Deffence*, et que ce penseur, qui préférait à la ligne droite des modernes argumentateurs ce qu'il appelait des *circuits platoniciens*, avait prêté une attention particulière au conseil que nous donne Joachim dans son chapitre sur le Rythme :

« Qui ne voudroit régler sa rythme comme j'ai dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point ; mais faire des vers libres, comme a fait Pétrarque en quelque endroit, et, de nostre temps, le seigneur Loys Aleman, en sa non moins droite que plaisante Agriculture. Mais tout ainsi que les peintres et statuaires mettent plus grand'industrie à faire beaux et bien proportionnés les corps qui sont nuds, que les autres : aussi faudroit-il bien que ces vers non rymés, fussent bien charnus et nerveux : afin de compenser par ce moyen le défault de la Rythme. »

Ainsi parlait Joachim. Joubert, qui avait l'ambition « de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot », avait essayé de justifier la théorie de la *Deffence* (2). Il avait fait dans sa jeunesse des vers mêlés et sans rime, où l'élision n'était pas observée mais

(1) Cf. *Du nouveau sur J. Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille...*, par G. Pailhès, 1 vol. in-18, chez Garnier, 1900.

(2) On sait que Joachim n'a fait qu'un sonnet en vers libres, et il n'est pas bon. Sur cet article encore il exprimait bien moins son opinion que celle de Ronsard qui, dès 1544, avait composé une ode sans rime.



qui n'en était pas moins très harmonieux, car il avait au plus haut degré le sentiment du rythme et du nombre. C'est lui qui disait : « Tout son dans la musique doit avoir un écho,... et nous qui chantons avec des pensées et qui peignons avec des paroles, nous devrions, nous aussi, dans nos écrits, donner à chaque mot, à chaque parole un horizon et un écho. » Mais cet écho n'avait pas dans son esprit l'équivalence de la rime. La rime lui faisait l'effet d'un « raffinement étrange et bizarre, qui avait fait dévier notre poésie au XI[e] siècle. » Il n'avait pris du vers que la mesure et le chant, encore avait-il choisi de préférence le vers octosyllabe parce que, tout en flattant l'oreille, il convient par sa vivacité et sa rapidité, soit à la « concision ornée » du maximiste, soit à la grâce légère de l'épistolier, et qu' « il est dérivé du plus ancien vers et du plus usuel de notre liturgie », « du vers le plus profondément populaire », l'iambique dimètre.

Plus tard, Joubert appliqua sa rythmique à sa *Correspondance* et à ses *Pensées,* et rien n'est plus intéressant que la décomposition en octosyllabes que l'abbé Pailhès a faite de quelques-unes de ses lettres. Étant donnée l'influence considérable que Joubert exerça sur l'esprit de Chateaubriand, on est en droit de se demander, après cette expérience, si René ne lui devait rien de l'harmonie savante de ses phrases rythmiques.

Quelques années après, à la fin du premier Empire, un poète angevin de grand talent qui fut avec Millevoye le précurseur de Lamartine, Charles Loyson, reprenait, comme élève de l'Ecole normale supérieure, la thèse de J. du Bellay sur la traduction des poètes anciens et se montrait moins révolutionnaire que lui en soutenant que les uns pouvaient être traduits en vers et les autres en prose (1).

(1) « Voici ce qu'il écrivait à ce sujet, en 1812, à M. Papin, régent de rhétorique au collège de Saumur, qui devait, quelques années plus tard, refuser la chaire de philosophie à l'École normale supérieure :

Vint la Restauration, suivie du grand renouveau de 1820. Victor Hugo et ses camarades du Cénacle firent mieux que de

« ... Je vous ai promis de vous envoyer la suite des propositions que je veux développer et soutenir dans ma thèse (de doctorat). Mon plan n'est point encore arrêté. Je vais cependant vous exposer ce qu'une première vue de mon sujet représente. Pourquoi s'est-on si peu entendu quand il s'est agi de décider si les poètes doivent être traduits en vers ? 1° Parce que, ne convenant pas de la tâche que devait se proposer le traducteur, du but vers lequel il devait tendre, on ne s'est point accordé sur le sens du mot traduction ; 2° parce que la question était posée d'une manière trop générale. Faut-il traduire les poètes en vers ? Mais les raisons que l'on donnera pour traduire les poètes épiques et tragiques de cette façon, restera-t-il prouvé que l'on doive traduire de la même manière les poètes comiques ? etc., etc. Voilà deux écueils qu'il faut que j'évite. Commençons donc par bien fixer nos idées sur le sens du mot traduction.

« Si les langues n'avaient point chacune leur génie et qu'on trouvât dans chacune des mots correspondants à tous les mots d'une autre, on traduirait en substituant le mot correspondant à son correspondant. Un dictionnaire français-latin renfermerait des traductions parfaites de tous les chefs-d'œuvre de la langue de Virgile et d'Horace. Il faudrait exiger du traducteur une exactitude rigoureuse, et elle serait facile à obtenir, mais il n'en est pas ainsi. Chaque langue a son génie ; une traduction parfaitement exacte n'est donc pas possible. Il faut se résoudre à sacrifier beaucoup pour conserver le reste. Voyons ce qu'il est le plus important de rendre et si c'est en vers ou en prose que l'on parviendra à le rendre. Qu'est-ce qu'il y a de plus important à rendre dans un poète ? Ne sont-ce pas les images, les tours vifs et poétiques, l'harmonie et surtout l'harmonie imitative, et n'est-ce pas seulement en vers qu'on parviendra à rendre tout cela ? Cependant gardons-nous de trop généraliser nos décisions. Entrons dans l'examen de chaque genre et presque de chaque poète. L'ode, l'épopée veulent des vers ; les épîtres d'Horace, des vers. Les ouvrages dramatiques souffrent la prose. Les comédies surtout. Nous avons dit que les poètes épiques veulent être traduits en vers. Malgré le paradoxe apparent, nous ne craindrons point d'excepter de cette règle le premier des poètes épiques, Homère. En voici la raison, que j'aurais dû placer plus haut et qui sera peut-être le principe de ma thèse : la poésie est faite pour plaire : elle plaît par ce qu'on appelle le *beau*. Or, il y a deux sortes de *beau* : l'un, qui se trouvant dans l'expression de certain grand poète de la nature et du cœur humain que rien n'efface ni n'altère, est le beau universel, le beau de tous les siècles et de tous les pays. Dans quelque poésie que ce soit, on est toujours sûr de plaire aux hommes en le reproduisant. L'autre beau est le beau de tel siècle, de tel pays ; il dépend des mœurs, des degrés de civilisation et il ne peut se transporter d'une langue dans une autre. Or, qu'on lise Homère, on y retrouve

s'inspirer de la *Deffence,* ils la reprirent pour leur compte, ils restaurèrent les anciens genres dont la Pléiade avait enrichi la poésie, en adoptant pour devise le vers célèbre de Joachim :

Renouvelons aussi toute vieille pensée.

Pendant que Victor Hugo cultivait l'ode, l'élégie, la ballade, Sainte-Beuve ressuscitait le sonnet, et Vigny chantait l'amour mystique et platonique à l'exemple, sinon sur le mode, de Maurice Scève et de Joachim, car *Eloa* est la fille spirituelle de *Délie* et de l'*Olive,* et nous savons par Auguste Barbier (1) que Vigny apprit à lire et à penser dans les œuvres poétiques de Joachim. Je crois même que c'est là plutôt que dans Pline qu'il puisa le sentiment qu'il a exprimé si souvent, et si puissamment rendu, dans *Stello* et dans sa correspondance, à savoir que la Nature est mauvaise à l'homme et le traite en marâtre....

Les derniers Romantiques avaient quelque peu lâché la forme. Les Parnassiens, sous la férule de Leconte de Lisle, en firent l'objet principal de leur étude. La rime, qui chez Musset était plutôt pauvre, mais « non contrainte, reçue et non appelée, naturelle, non adoptive », ainsi que l'enseignait Joachim, devint tout

partout cette espèce de beau. Homère est donc intraduisible en vers. Eh bien, j'ajouterai, si vous voulez, la prose *française.* Et je crois que pour le rendre il faut une traduction presque interlinéaire, une traduction qui serait un monstre considérée comme un ouvrage original, semblable enfin à ces traductions latines si barbares, qu'on lit avec plus de plaisir que la prose travaillée et brillantée de M. Lebrun, parce qu'elles nous donnent au moins une idée d'Homère et des mœurs de son temps. Tout cela sent un peu le paradoxe. J'en ajouterai un autre. Je soutiendrai qu'Homère est le plus grand qui ait existé, et cependant celui qui a mis le moins de style dans ses ouvrages. M'avez-vous compris ? Je crains bien que non. Je me comprends à peine encore moi-même. Je n'ai pas encore, comme vous le voyez, mis de liaison entre mes idées... »

(Cf. *Un Normalien sous la Restauration. — Charles Loyson,* par Léon Séché. *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1899).

(1) *Souvenirs personnels,* p. 359. Dentu, 1883.

à coup d'une richesse excessive. Théodore de Banville en fit même un pur exercice d'acrobate, à telle enseigne que Lamartine, irrité, appela un jour les Parnassiens les funambules de la poésie. Joachim du Bellay avait dénoncé la rime équivoquée ou empennière des rhétoriqueurs, Banville la ressuscita. Il avait mis les poètes en garde contre l'emploi des noms propres latins ou grecs non francisés; les Classiques et les Romantiques suivirent son conseil en disant Homère pour *Homeros,* Thésée pour *Theseus,* Virgile pour *Virgilius,* Cicéron pour *Cicero,* etc. Mais les Parnassiens rompirent encore sur ce point avec la tradition, et dans ses traductions d'Homère et dans les *Erynnies,* Leconte de Lisle écrivit *Zeus* pour Jupiter, *Klytèmnestra* pour Clytemnestre !....

Puis vint la réaction symboliste. Verlaine, qui avait appartenu au Parnasse, s'en échappa, comme Musset s'était échappé de la « boutique romantique » pour désarticuler le vers que ses camarades et surtout son maître avaient fait trop solennel, trop marmoréen, trop monocorde... Le vers entre ses mains redevint ce qu'il était au début de la Pléiade, souple comme une anguille, léger comme un oiseau, frais comme une chanson d'enfant. Verlaine fit école à son tour, mais, comme cela ne manque jamais d'arriver, ses disciples exagérèrent. Du vers brisé mais toujours rythmique qui fut le sien, ils firent un vers libre — oh ! combien! — qui malgré tout ressemble à de la prose. On sait à quelles conditions la *Deffence* avait soumis le vers libre. Gardez-vous, disait Joachim, de vous « amuser à la beauté des mots qui perd la force des choses ! » et que vos vers libres soient bien charnus! Pour n'avoir tenu aucun compte de ces préceptes et s'être bornés à vouloir bercer l'oreille avec des mots choisis souvent impropres, des figures mal adaptées, des phrases plus ou moins lâches, les symbolistes échouèrent piteusement. Et voilà que les initiateurs de cette réforme avortée reviennent peu à peu au vers rimé des premiers jours de la Renaissance. Je veux dire qu'ils emploient

bravement l'hiatus et qu'ils « n'entremêlent plus superstitieusement les vers masculins avec les féminins ».

Que sortira-t-il de toutes ces incohérences ? Quel sera le vers du vingtième siècle ? Je n'hésite pas à dire qu'il sera à peu de chose près celui du seizième qui, en somme, suffit à tout. On aura beau faire, d'ailleurs, l'art poétique ne serait plus un art le jour où la fantaisie se substituerait à la règle, et le vers français plus qu'aucun autre devra toujours obéir aux lois souveraines du rythme et de la rime, — sous peine de cesser d'être un chant!

Juin 1901.

L. S.

BIBLIOGRAPHIE

1° Nous avons dit que la *Deffence* parut au printemps de 1549. Le privilège accordé au libraire Arnoul l'Angelier pour l'impression de cet ouvrage est du 20 mars 1548 (v. s.) et l'épître dédicatoire au cardinal Du Bellay, du 15 février 1549. On ne retrouve au verso de la *Deffence* qu'un extrait du privilège, commun à ce traité et aux 50 *Sonnetz à la louange de l'Olive*, mais il est imprimé tout au long à la fin du second ouvrage. Le nom de l'auteur n'y est point mentionné. « Il est accordé à Arnoul l'Angelier, marchand libraire et bourgeois de Paris », et « donné à Paris le vingtième jour de mars, l'an de grâce mil cinq cent quarante et huict ». Le volume, de format in-8, comprend 48 feuillets non chiffrés et 1 feuillet blanc.

Comme le dit M. Marty-Laveaux, c'est l'édition la plus correcte, et les suivantes ne portent la trace d'aucun travail de revision accompli par du Bellay.

2° En 1550, une seconde édition de la *Deffence* parut chez le même éditeur, en même temps que la seconde de l'*Olive*, et dans le même volume. Et à partir de ce moment les deux ouvrages parurent le plus souvent ensemble.

3° En 1557, l'Angelier en donna une nouvelle édition sous le titre : *Deffence et Illustration de la Langue Françoise*, par I.D.B.A.

4° En 1561, une nouvelle édition de la *Deffence* fut publiée chez Féderic Morel, dans le format petit in-4, édition qui plus tard, en 1569, entra dans le recueil des œuvres complètes de l'auteur, réunies par les soins de ses amis et en particulier de Féd. Morel et de Guillaume Aubert.

5° En 1575, nouvelle édition publiée dans les *Œuvres francoises de Joachim Du Bellay*, Gentilhomme Angevin et poëte excellent de ce temps, etc. *A Lyon*, par Antoine de Harsy, 1575, petit in-8 (de VIII-559 ff., caractères italiques).

6° En 1580, parut une réimpression spéciale de la *Défense* sous le titre suivant :

Apologie pour la Langue Françoise, en laquelle est amplement déduite son origine et excellence ; le moyen de l'enrichir et augmenter selon les anciens Grecs et Romains ; l'observation de quelques manieres de parler françoises ; une exhortation aux François d'escrire en leur langue, etc., par I.D.B.A. *Paris*, Lucas Breyer, 1580, in-8.

7° En 1584, nouvelle réimpression des *Œuvres* (complètes) de Du Bellay, à Paris, chez Féd. Morel (*ou* G. Honze, *ou* A. l'Angelier), petit in-12 de 583 ff. sans les préliminaires,

8° En 1592, nouvelle édition sous le titre : *Œuvres poëtiques de Joachim du Bellay*, Gentilhomme Angevin, etc. *A Rouen, par George l'Oyselet*, 1592, petit in-12 de XII-584 ff. (caractères italiques).

9° En 1597, nouvelle édition publiée également à Rouen, dans les *Œuvres françoises de Joachim Du Bellay*, Gentilhomme Angevin, revues et de nouveau augmentées de plusieurs poésies non encore auparavant imprimées. *Rouen*, Raphael du Petit-Val, 1597, 1 tome en 2. vol. in-12, de 528 ff. sans les préliminaires.

10° La même année, *Les Œuvres françoises de Joachim du Bellay*, gentil-homme angevin, et poëte excellent de ce temps. *Revues et de nouveau augmentées de plusieurs poésies non encores auparavant imprimées*. AU ROY TRESCHRESTIEN HENRI III. A Rouen, chez la veuve Mallard, devant le Palais, à l'Homme Armé. MD.XCVII. 1 vol. in-12 de 528 ff. sans les préliminaires.

11° En 1839 — pour la première fois depuis la fin du XVI[e] siècle — M. Paul Ackermann publia, d'après l'édition originale conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal :

La *Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*, par Joachim Du Bellay (précédée d'un Discours sur le bon usage de la Langue française par Paul Ackermann). Paris, Crozet, 1839, in-8 de XVI-139 ff.

12° En 1841, réimpression de la *Défense* dans les *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, avec une notice biographique et littéraire par Sainte-Beuve. *Angers, V. Pavie*, 1841, in-8.

13° En 1866, en tête de la collection des œuvres de la *Pléiade française*, M. Ch. Marty-Laveaux publia, d'après l'édition de 1569, les *Œuvres francoises de Ioachim Du Bellay*, Gentilhomme Angevin, avec une notice biographique et des notes. Paris, A. Lemerre, 1867-68, 2 vol. in-8.

14° En 1875, réimpression spéciale de la *Défense*, d'après l'édition de Lyon (Ant. de Harsy, 1575), publiée à Bruxelles sous le titre :

(*Joachim du Bellay*). *La Defense et Illustration de la Langue françoise.* Introduction et commentaire par J. Tell. *Bruxelles, imprimerie F. Callewaert* père, 1875, in-16 de XXXVIII-89 ff.

15° En 1876, M. Becq de Fouguières réimprima la *Défense* en tête des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*. Paris, Charpentier, 1876, in-18.

16° En 1878, la *Deffence et Illustration de la Langue Françoyse* par Ioachim du Bellay, reproduite conformément au texte de l'édition originale avec une introduction, des notes philologiques et littéraires et un glossaire, suivie du *Quintil Horatian* (de Charles Fontaine) par Emile Person, docteur ès-lettres, agrégé des classes supérieures, professeur au Lycée Condorcet. Paris, librairie Léopold Cerf, 1 vol. in-8.

17° En 1894, dans la grande édition, dite du Monument, publiée par la *Revue illustrée des Provinces de l'Ouest,* Léon Séché réimprima la *Défense* avec les *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*. Étude biographique par Camille Ballu. Paris, 1894, 1 vol. in-4.

CRITIQUE

Les études critiques sur la *Deffence* se sont multipliées de nos jours. Nous citerons ici parmi les principales :

1° Celle de Sainte-Beuve dans son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle,* dont la première édition parut en 1830.

2° L'*Étude sur Joachim du Bellay,* publiée par Ed. Turquety dans le *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire,* n° de novembre 1864.

3° L'*Étude sur Joachim du Bellay et son rôle dans la réforme de Ronsard* (en français), par G. Plötz, dr en philosophie. Berlin, F.-A. Herbig, 1874, in-8, 68 p.

4° Les chapitres sur Ronsard et Joachim du Bellay dans le *Seizième Siècle,* par Emile Faguet. Paris, 1893, librairie Lecène et Oudin, 1 vol. in-18.

5° Le *Seizième Siècle,* par Petit de Julleville (*Histoire de la langue et de la littérature française*), librairie Armand Colin.

6° Le chapitre sur la *Deffence* dans le livre de M. Henri Chamard sur *Joachim du Bellay*. Lille, Le Bigot frères, imprimeurs-éditeurs, 25, rue Nicolas-Leblanc, 1900.

7° Enfin l'étude de M. Ferdinand Brunetière sur la *Deffence,* parue dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1901.

ERRATUM

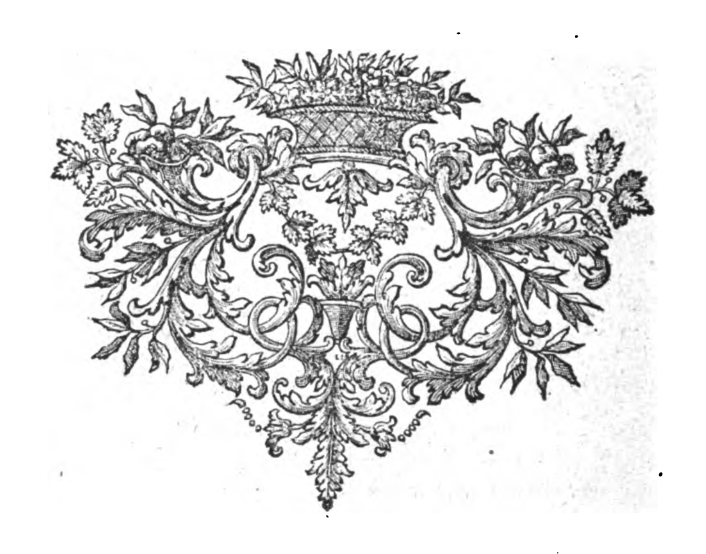
Page 47, 2e quatrain, au lieu de :

Ni les trois Sœurs, ni du *Temple* la malice.

lire :

Ni les trois Sœurs, ni du Tems la malice.





L'OLIVE
ET QVELQVES
AVTRES OEVVRES POETICQVES.

Le contenu de ce liure.

Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue.

L'Anterotique de la vieille, & de la ieune Amye.

Vers Lyriques.

Par I. D. B. A.

CAELO MVSA BEAT.

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier tenant sa Bouticque au second pillier de la grand' sale du Palays.

1549.

Auec priuilege.

FAC-SIMILE DU TITRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

IOANNES AURATUS

IN OLIVAM

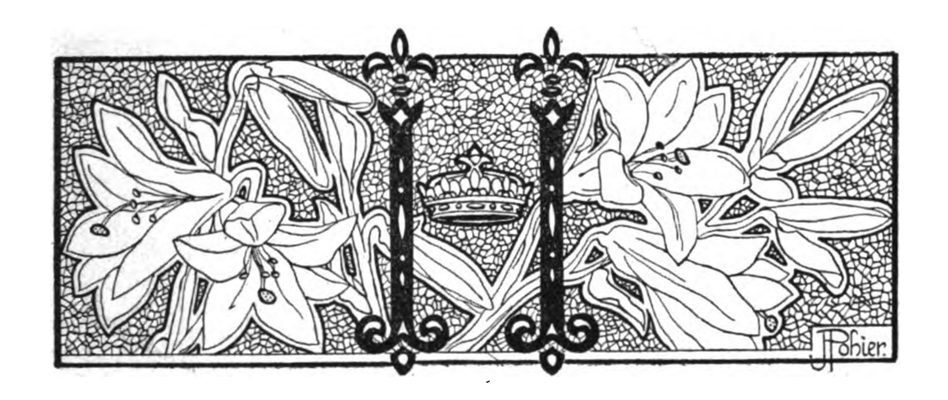
Sola virum nuper volitabat docta per ora
Laura tibi Tuscis dicta, Petrarcha, sonis.
Tantaque vulgaris fuerat facundia linguæ,
Ut premeret fastu scripta vetusta suo.
At nunc Thuscanam Lauram comitatur Oliva
Gallica, Bellaii cura laborque sui.
Phœbus amat Laurum, glaucam sua Pallas Olivam :
Ille suum vatem, nec minus ista suum.

DÉDICACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Il dédie son livre à sa dame

Bien que le vœu que je sacre et ordonne
A ta grandeur soit d'assez petit pris
Puisque de moy le meilleur je te donne,
De peu donner je ne seray repris.
Et quand les vers, qu'ores j'ay entrepris
De te chanter, ne seroient immortels,
Si est-ce bien que je les ay escrits
Avecq'espoir qu'ils pourront estre tels.

CŒLO MUSA BEAT.



PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

AU LECTEUR,



UAND j'écrivoy' ces petits ouvraiges poétiques (lecteur), je ne pensoy' rien moins qu'à les exposer en lumière : et me suffisoit qu'ils fussent agreables à celle qui m'a donné la hardiesse de m'essayer en ce genre d'ecrire à mon avis encore aussi peu usité entre les François, comme elle est excellente sur toutes, voyre quasi une deesse entre les femmes. Or depuis ayant fait part de ces miens écrits à quelques amis curieux de telles choses qui les ont aussi communiquez à beaucoup d'autres, j'ay esté adverty que quelqu'un les avoit baillez à l'imprimeur. Au moyen de quoy, doutant ou qu'il voulust les publier sous son nom (en quoy toutes fois il m'eust par adventure vengé de luy mesme) ou faire tort à ma renommée : les exposant sous le mien, incorrects et pleins d'erreurs : cela craignant (dy-je) je me suis hasté d'en faire un petit recueil et tumultuairement le jecter en lumière, avecques la permission de celle qui est, et seule sera mon Laurier, ma Muse et mon Apollon. Je croy (lecteur) entendu ceste contrainte, que je te jure par la troupe sacrée des neuf Sœurs estre véri-

table, que tu excuseras benignement les fautes de cest ouvraige precipité : semblable à un fruit abortif ou à ces tableaux auxquelz le peintre n'a encores donné la dernière main.

Protestant si je congnois que ces fragments te plaisent, te faire bientost present de l'œuvre entier. Cependant tu jugeras (comme on dit) le Lion aux ongles. Si je ne craignois que le prologue fust plus long que la farce, je respondroy' volontiers à ceulx qui cognoissans Petrarque de nom seulement, diront incontinent que je l'ay desrobé, que je n'apporte rien du mien, non pour autre raison sinon qu'il a ecript des sonnets, et moy aussi. Vrayment je confesse avoir imité Petrarque, et non luy seulement, mais aussi l'Arioste et d'autres modernes Italiens. Pource qu'en l'argument que je traicte, je n'en aye point trouvé de meilleurs. Et si les anciens Romains pour l'enrichissement de leur langue, n'ont fait le semblable en l'imitation des Grecs, je suis content n'avoir point d'excuse. Non que je me vante d'y avoir bien fait mon devoir ; mais j'espère que ce mien petit essai donnera occasion de faire d'advantage à tant de bons esprits, dont la France est aujourd'huy ennoblie. Quant à ceulx qui ne voudroient recevoir ce genre d'escrire, qu'ils appellent obscur, pour ce qu'il excede leur jugement, je les laisse avecq' ceulx qui, après l'invention du bled, vouloient encore vivre de glan. Je ne cerche point les applaudissemens populaires. Il me suffit pour tous lecteurs avoir un S. Gelays, un Heroët, un de Ronsart, un Carles, un Sceve, un Bouju, un Salel, un Martin, et si quelques autres sont encor' à mettre en ce ranc. A ceulx-là s'addressent mes petits ouvraiges. Car s'ils ne les approuvent, je suis certain pour le moins qu'ils loueront mon entreprise. Adieu.



DÉDICACE DE LA SECONDE ÉDITION

A très illustre Princesse, Madame Marguerite, sœur unique du Roy, luy presentant ce livre

Par un sentier incognu à mes yeux
Votre grandeur sur ses ailes me porte,
Où de Phœbus la main sçavante et forte
Guide le frein du chariot des cieux.

Là, eslevé au cercle radieux
Par un Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant douce j'en rapporte,
Dont vostre nom j'egale aux plus hauts Dieux.

O Vierge donc, sous qui la vierge astrée
A fait encor en nostre siecle entrée,
Prenez en gré ces poëtiques fleurs.

Ce sont mes vers, que les chastes Charites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aller voir la fleur des Marguerites.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

EPISTRE AU LECTEUR,

Combien que j'aye passé l'aage de mon enfance et la meilleure part de mon adolescence assez inutilement (lecteur), si est-ce que par je ne sçay quelle naturelle inclination j'ay tousjours aimé les bonnes lettres, singulierement nostre poésie françoise pour m'estre plus familière, qui vivoy' entre ignorans des langues estrangeres. Depuis, la raison m'a confirmé en ceste opinion : considérant que, si je vouloy' gaigner quelque nom entre les Grecs et Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, et (peut estre) en vain, estant jà coulé de mon aage le temps le plus apte à l'estude, et me trouvant chargé d'affaires domestiques dont le soin est assez suffisant pour desgouter un homme beaucoup plus studieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant où passer le temps, et ne voulant du tout le perdre, je me suis volontiers appliqué à nostre poésie : excité et de mon propre naturel, et par l'exemple de plusieurs gentils esprits françois, mesmes de ma profession, qui ne desdaignent point manier et l'espée et la plume, contre la fausse persuasion de ceux qui pensent tel exercice des lettres deroger à l'estat de noblesse. Certainement, lecteur, je ne pourroy', et ne voudroy' nier que si j'eusse escrit en grec, ou en latin, ce ne m'eust été un moyen plus expédient pour acquérir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume ; mais il faut que je confesse ce que dit Ciceron en l'oraison pour Murene : *Qui cum citharœdi esse non possent*, et ce qui s'ensuit. Considérant encores nostre langue estre bien loin de sa perfection, qui me donnoit espoir de pouvoir avecques mediocre labeur y gaigner quelque rang, sinon entre les premiers, pour le moins entre les seconds, j'ay bien voulu y faire quelque essay de ce peu d'esprit que la nature m'a donné. Voulant doncques enrichir nostre vulgaire d'une nouvelle ou plustôt ancienne renouvellée poésie, je m'addonnay à l'imitation des anciens Latins et poëtes italiens, dont j'ay entendu ce que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy, à la persuasion de Jaques Peletier, je choisi le sonnet et l'ode, deux poëmes de ce

temps-là (c'est depuis quatre ans) encores peu usitez entre les nostres : estant le sonnet d'italien devenu françois, comme je croy par Mellin de Saint-Gelais, et l'ode, quant à son vray et naturel stile, representée en nostre langue par Pierre de Ronsard. Ce que je viens de dire, je l'ay dit encores en quelque autre lieu, s'il m'en souvient; et je te l'ay bien voulu ramentevoir, lecteur, à fin que tu ne penses que je me vueille attribuer les inventions à autruy. Or, à fin que je retourne à mon premier propos, voulant satisfaire à l'instante requeste de mes plus familiers amis, je m'osay bien advanturer de mettre en lumiere mes petites poésies : après toutesfois les avoir communiquées à ceux que je pensoy' bien estre clair-voyans en telles choses, singulièrement à Pierre de Ronsard, qui m'y donna plus grande hardiesse que tous les autres : pour la bonne opinion que j'ay tousjours eue de son vif esprit, exacte sçavoir et solide jugement en nostre poésie françoise. Je n'ay pas icy entrepris de respondre à ceux qui me voudroyent blasmer d'avoir precipité l'édition de mes œuvres, et comme on dit avoir trop tost mis la plume au vent. Car, si mes escrits sont bons, ma jeunesse ne leur doit oster leur louange meritée ; s'ils ne sont tels, elle doit pour le moins leur servir d'excuse, d'autant que si j'ay fait en cest endroit quelque acte de jeunesse, je n'ay fait sinon ce que je devoy' : pour le moins ce m'est une faute commune avecques beaucoup d'autres meilleurs esprits que le mien. Je ne suis tel, que je vueille blasmer le conseil d'Horace, quant à l'edition des poëmes ; mais aussi ne suis-je de l'opinion de ceux qui gardent religieusement leurs escrits, comme sainctes reliques, pour estre publiez après leur mort, sçachant bien que tout ainsi que les morts ne mordent point, aussi ne sentent-ils les morsures. Ceste conscientieuse difficulté, lecteur, n'estoit ce qui me retardoit le plus en la premiere edition de mes escrits. Je croignoy' un autre inconvenient, qui me sembloit avoir beaucoup plus apparente raison de future reprehension : c'est, que telle nouveauté de poésie pour le commencement seroit trouvé fort estrange et rude. Au moyen de quoy, voulant prevenir ceste mauvaise opinion, et quasi comme applanir le chemin à ceux qui excitez par mon petit labeur voudroyent enrichir nostre vulgaire de figures et locutions estrangeres : j'ay mis en lumiere ma *Defense et Illustration de la langue françoise,* ne pensant toutesfois au commencement faire plus grand œuvre qu'une epistre et petit advertissement au lecteur. Or, ay-je depuis experimenté ce qu'auparavant j'avoy' assez preveu : c'est que d'un tel œuvre je ne rapporteroy' jamais favorable jugement de nos rhetoriqueurs francois, tant pour les

raisons assez nouvelles et paradoxes introduites par moy en nostre vulgaire, que pour avoir (ce semble) heurté un peu trop rudement à la porte de nos ineptes rimasseurs. Ce que j'ay fait, lecteur, non pour autre raison, que pour esveiller le trop long silence des cygnes et endormir l'importun croassement des corbeaux. Ne t'esbahis doncques si je ne respons à ceux qui m'ont appellé hardi repreneur, car mon intention ne fut oncques d'autoriser mes petits œuvres par la reprehension de tels galans. Si j'ay particularisé quelques escrits, sans toutesfois toucher aux noms de leurs autheurs, la juste douleur m'y a contrainct, voyant nostre langue, quant à sa naïve proprieté si copieuse et belle, estre souillée de tant de barbares poésies, qui par je ne sçay quel nostre malheur plaisent communement plus aux oreilles françoises, que les escrits d'antique et solide erudition. Les gentils esprits, mesmes ceux qui suyvent la cour, seule eschole où volontiers on apprent à bien et proprement parler, devroyent vouloir, pour l'enrichissement de nostre langue et pour l'honneur des esprits françois, que tels poëtes barbares, ou fussent fouettez à la cuisine, juste punition de ceux qui abusent de la patience des princes et grans seigneurs par la lecture de leurs ineptes œuvres, ou (si on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnast argent pour se taire, suyvant l'exemple du grand Alexandre, qui usa de semblable liberalité en l'endroit de Cherile, poëte ignorant. Certes j'ay grand honte quand je voy le peu d'estime que font les Italiens de nostre poésie, en comparaison de la leur, et ne le trouve beaucoup estrange, quand je considere que volontiers ceux qui escrivent en la langue toscane sont tous personnages de grande erudition : voire jusques aux cardinaux mesmes et autres seigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par une infinité de beaux escripts, usant en cela de la diligence et discretion familiere à ceux qui legerement n'exposent leurs conceptions au public jugement des hommes. Pense doncques, je te prie, lecteur, quel pris doivent avoir, en l'endroit de celle tant docte et ingenieuse nation italienne, les escripts d'un petit magister, d'un conard, d'un badaut et autres mignons de telle farine, dont les oreilles de nostre peuple sont si abbreuvées, qu'elles ne veulent aujourd'huy recevoir autre chose. Je suis certain que tous lecteurs de bon jugement prendront ce que je dy en bonne part, veu que je ne parle sans raison. Au fort, si nos petits rimeurs s'en trouvoyent un peu faschez, je leur conseilleroy' de prendre patience : considerant que je ne suis un Aristarque, ou Aristophane, dont la grave censure doyve oster leurs escrits du rolle de nos poésies, ou retarder leurs

auteurs de mieux faire à l'advenir. Ainsi leur mescontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par vœu solennel me suis obligé aux Muses de ne mentir jamais (que je le puisse entendre) ny en vain, ny en poésie. Toutefois je ne veux pas du tout estre juge si severe et incorruptible en matiere de poésie, que je suyve l'heresie de celui qui disoit : *Mitte me in lacipidinas*. Quelques-uns se plaignent de quoy je blasme les traductions poétiques en nostre langue, dont ils ne sont (disent-ils) illustrateurs ny gagez ny renommez. Aussi ne suis-je. Mais s'ils n'alleguent autre raison, je n'y feray point de response. Encores moins à ce qu'ils disent, que j'ay reservé la lecture de mes escripts à une affectée demi-douzaine des plus renommez poëtes de nostre langue. Car je n'avoy' entrepris de faire un cathalogue de tous les autres, mesmes de ceux qui ne m'estoyent cogneus, ny à leurs noms, ny à leurs œuvres. Ceux dont je ne cerche point les applaudissemens ont occasion de gronder. Aussi me plaisent leurs abbois, car je n'en crains gueres les morsures. Je fonde encores (disent-ils) l'immortalité de mon nom sur moindre chose que leurs escripts, dont toutefois ils ne pretendent aucune louange. Ce n'est à eux, ny à moy à juger de notre cause, qui (Dieu mercy) n'est de telle importance que la court y doyve estre longuement embesongnée. Aussi n'ay-je pas fondé mon advancement sur telles magnifiques comparaisons. Si en mes poésies je me loue quelquefois, ce n'est sans l'imitation des anciens : et en cela je ne pense avoir encore esté si excessif, que j'aye, pour illustrer le mien, offensé l'honneur de personne. Et puis je me vante d'avoir inventé ce que j'ay mot à mot traduit des autres. A peu que je ne leur fay la response que fit Virgile à un quidam Zoïle, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere. J'ay (ce me semble) ailleurs assez defendu l'imitation. C'est pourquoy je ne feroy' longue response à cet article. Qui voudroit à cette ballance examiner les escripts des anciens Romains et des modernes Italiens, leur arrachant toutes ces belles plumes empruntées dont ils volent si hautement : ils seroyent en hazard d'estre accoustrez en corneille horacienne. Si par la lecture des bons livres je me suis imprimé quelques traits en la fantaisie, qui après, venant à exposer mes petites conceptions, selon les occasions qui m'en sont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume qu'ils ne me reviennent en la memoire : doit-on, pour ceste raison, les appeller pièces rapportées ? Encor' diroy-je bien que ceux qui ont leu les œuvres de Virgile, d'Ovide, d'Horace, de Petrarque et beaucoup d'autres, que j'ay leus quelquefois assez négligemment, trouveront qu'en mes escripts y a beaucoup plus de naturelle

invention, que d'artificielle ou superstitieuse imitation. Quelques-uns, voyans que je finissoy' ou m'efforçoy' de finir mes sonnets par ceste grace, qu'entre les autres langues s'est faict propre l'epigramme françois, diligence qu'on peut facilement recognoistre aux œuvres de Cassola, italien, disent, pour ceste raison, que je l'ay imité, bien que de ce temps-là il ne me fust cogneu seulement de nom, ou Apollon jamais ne me soit en aide. Je ne me suis beaucoup travaillé en mes escripts de ressembler autre que moy-mesme ; et si en quelque endroit j'ay usurpé quelques figures et façons de parler à l'imitation des estrangers, aussi n'avoit aucun loy ou privilege de le me defendre. Je dy encor' ceci, lecteur, à fin que tu ne penses que j'aye rien emprunté des nostres, si d'adventure tu venois à rencontrer quelques epithetes, quelques phrases et figures prises des anciens et appropriées à l'usage de nostre vulgaire. Si deux peintres s'efforcent de representer au naturel quelque vif pourtraict, il est impossible qu'ils ne se rencontrent en mêmes traits et linéamens, ayant mesme exemplaire devant eux. Combien voit-on entre les Latins imitateurs des Grecs, entre les modernes Italiens imitateurs des Latins, de commencemens et de fins de vers, de couleurs et figures poëtiques quasi semblables ? Je ne parle point des orateurs. Ceux qui voudront considerer le style des Ciceroniens ou autres ne trouveront estrange la ressemblance qu'ont ou pourront avoir les poëmes françois, si chacun s'efforce d'escrire par imitation des estrangers. Tous arts et sciences ont leurs termes naturels. Tous mestiers ont leurs propres outils. Toutes langues ont leurs mots et locutions usitées : et qui n'en voudroit user, il se faudroit forger à part nouveaux arts, nouveaux mestiers et nouvelles langues. Ce que j'ay dict, cestuy-cy l'a dict encor', et cestuy-là ; aussy les Muses n'ont restraint, ni renfermé en l'esprit de deux ou trois tout ce qui se peut dire de bonne grace en nostre poésie. S'il y a quelques fautes en mes escrits, aussi ne sont tous les autres parfaïcts. Ceux qui avec raison me voudront faire ce bien de me reprendre, je mettray peine d'en faire mon profit. Car je ne suis du nombre de ceux qui aiment mieux defendre leurs fautes que les corriger. Mais si quelques-uns, directement ou indirectement (comme on dict) me vouloyent taxer, non point avec la raison et la modestie accoustumées en toutes honnestes controversies de lettres, mais seulement avec une petite manière d'irrision et contournement de nez, je les adverty qu'ils n'attendent aucune response de moy : car je ne veux pas faire tant d'honneur à telles bestes masquées, que je les estime seulement dignes de ma cholere. Si quelques-uns vouloyent renouveler la



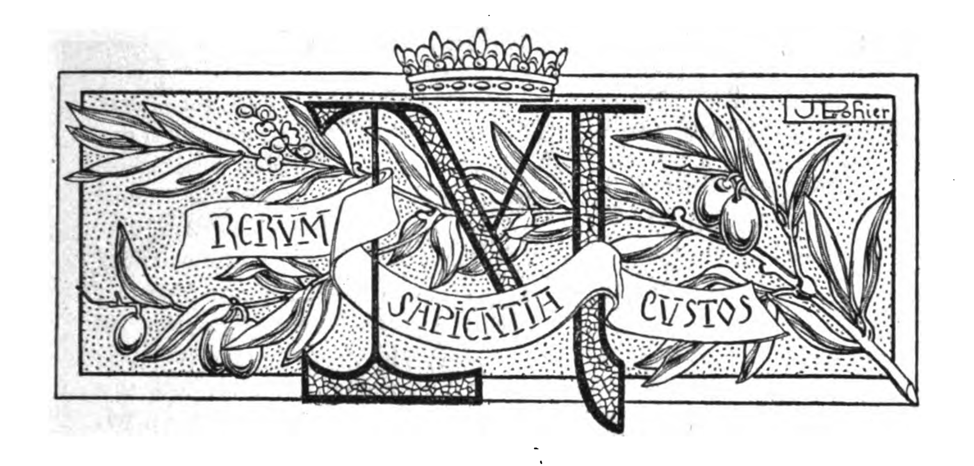
farce de Marot et de Sagon, je ne suis pour les en empêcher ; mais il faut qu'ils cerchent autre badin pour jouer ce rolle avecques eux. Voilà un petit dessein, lecteur, de ce que je pourroy' bien respondre à mes calomniateurs si je vouloy' prendre la peine de leur tenir plus long propos. Quant à ceux qui blasment en moy cette estude poétique, comme totalement innutile, s'ils veulent combattre contre la poésie, elle a des armes pour se defendre : s'ils plaignent l'empeschement de ma promotion, je les remercie de leur bonne volonté. Ceux qui aiment le jeu, les banquets et autres menus plaisirs, qu'ils y passent et le jour et la nuict si bon leur semble. Quant à moy, n'ayant autre passe-temps de plus grand plaisir, je donneray volontiers quelques heures à la poésie. Et combien ce m'est un labeur peu laborieux et coustumier, si ce n'est ou faisant quelque voyage, ou en un lieu qui n'ait autre plus joyeuse occupation, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. J'aime la poésie et me tire bien souvent la Muse (comme dict quelqu'un) furtivement en son œuvre, mais je n'y suis tant affecté que facilement je ne m'en retire, si la fortune me veut presenter quelque chose où avecques plus grand fruict je puisse occuper mon esprit.

Je te prie doncques, amy lecteur, me faire ce bien de penser que ma petite Muse, telle qu'elle est, n'est toutefois esclave ou mercenaire comme d'un tas de rimeurs à gages : elle est serve tant seulement de mon plaisir. Je te prie encores ne trouver mauvais cest advertissement, ou t'ennuyer de sa longueur, comme outrepassant les bornes d'une epistre. En recompense de quoy, je te fay present de mon *Olive,* augmentée de plus de la moitié, et d'une *Musagnœomachie,* c'est-à-dire la Guerre des Muses et de l'ignorance. Ceux qui ne trouvent rien bon, sinon ce qui sort de leur main, y trouveront à mordre en beaucoup de lieux : mesme en cest endroit où je fay mention de quelques sçavans hommes de nostre France. Les uns diront que j'en ay laissé, que je ne devoy' pas oublier ; les autres, que je n'ay pas gardé l'ordre, nommant quelques-uns les derniers, qui meritoyent bien estre au premier rang. Je n'ay qu'une petite response à toutes ces objections frivoles : c'est que mon intention n'estoit alors d'escrire une histoire mais une poésie. Et combien ce genre d'exercice est peu conscientieux en telles choses, je m'en rapporte seulement à ceux qui l'entendent. Mais pourquoy prens-je tant de peine, lecteur, à preoccuper l'excuse de ce qui sera trouvé (peut estre) la moindre faute de mes œuvres ? J'ay toujours estimé la poésie comme un somptueux banquet, où chacun est le bien venu, et n'y force l'on personne de man-

ger d'une viande, ou boire d'un vin s'il n'est à son goust, qui le sera (possible) à celuy d'un autre. C'est encor' la raison pourquoy j'ay si peu curieusement regardé à l'orthographe, la voyant aujourd'huy aussi diverse qu'il y a de sorte d'escrivains. J'approuve et loue grandement les raisons de ceux qui l'ont voulu reformer; mais voyant que telle nouveauté desplaist autant aux doctes comme aux indoctes, j'aime beaucoup mieux louer leur intention que la suyvre : pource que je ne fay pas imprimer mes œuvres en intention qu'ils servent de cornets aux apoticaires, ou qu'on les employe à quelque autre plus vil mestier. Si tu trouves quelques fautes en l'impression tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en suis rapporté à la foy d'autruy : puis le labeur de la correction est tel, singulierement en un œuvre nouveau, que tous les yeux d'Argus ne fourniroyent à voir les fautes qui s'y trouvent.

Adieu, amy lecteur.





L'OLIVE

I

Je ne quiers pas la fameuse couronne
Saint ornement du dieu au chef doré
Ou que du dieu aux Indes adoré,
Le gay chapeau la teste m'environne;
Encores moins veux-je que l'on me donne
Le mol rameau en Cypre décoré,
Celuy qui est d'Athènes honoré,
Seul, je le veux, et le Ciel me l'ordonne.
O tige heureux, que la sage Deesse
En sa tutelle et garde a voulu prendre
Pour faire honneur à son sacré autel,
Orne mon chef, donne-moy hardiesse
De te chanter, qui espère te rendre
Esgal un jour au Laurier immortel.

II

D'amour, de grâce et de haute valeur
Les feux divins estoyent ceints, et les cieux
S'estoyent vestus d'un manteau precieux
A raiz ardents de diverse couleur :
Tout estoit plein de beauté, de bonheur,
La mer tranquille et le vent gracieux,
Quand celle-là naquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
Ell' print son tein des beaux lis blanchissans,
Son chef de l'or, ses deux levres de roses,
Et du soleil ses yeux resplendissans :
Le ciel, usant de liberalité,
Mit en l'esprit ses semences encloses,
Son nom des dieux prit l'immortalité.

III

Loyre fameux qui ta petite source
Enfles de maints gros fleuves et ruisseaux,
Et qui, de loin, coules tes claires eaux
En l'Océan d'une assez vive course ;
Ton chef royal hardiment bien haut pousse,
Et apparaît entre tous les plus beaux,
Comme un taureau sur les menus trouppeaux,
Quoy que le Pan envieux s'en courrouce.
Commande doncq' aux gentilles Naïades
Sortir dehors leurs beaux palais humides
Avecques toy leur fleuve paternel,
Pour saluer de joyeuses aubades
Celle qui t'a, et tes filles liquides,
Deifié de ce bruit eternel.

IV

L'heureuse branche à Pallas consacrée
Branche de paix, porte le nom de celle
Qui le sens m'oste et sous grand' beauté cele
La cruauté qui à Mars tant aggrée.

Delaisse-donc, ô cruelle obstinée
Ce tant doux nom ou bien te monstre telle
Qu'ainsi qu'en tout sembles estre immortelle,
Sembles le nom avoir par destinée,
Que du haut ciel il t'ait esté donné
Je ne suis point de le croire estonné,
Veu qu'en esprit tu es la souveraine,
Et que tes yeux à ceux qui te contemplent,
Cœur, corps, esprit, sens, âme et vouloir emblent
Par leur douceur angelique et sereine.

V

C'estoit la nuict que la divinité
Du plus haut ciel en terre se rendit,
Quand dessus moy amour son arc tendit,
Et me fit serf de sa grand' deité.
Ny le saint lieu de telle cruauté,
Ny le temps mesme assez me defendit :
Le coup au cœur par les yeux descendit
Trop ententifs à ceste grand' beauté.
Je pensoy' bien que l'archer eust visé
A tous les deux, et qu'un mesme lien
Nous deust ensemble egalement conjoindre :
Mais comme aveugle, enfant mal advisé,
Vous a laissée (hélas !) qui estiez bien
La plus grand' proye et a choisy la moindre.

VI

Comme on ne peut d'œil constant soustenir
Du beau soleil la clarté violente,
Aussi qui voit vostre face excellente,
Ne peut les yeux assez fermés tenir.
Et si de près il cuide parvenir
A contempler vostre beauté luisante,
Telle clarté à voir luy est nuisante,
Et si le faict aveugler devenir.

Regardez doncq' si suffisant je suis
A vous louer, qui seulement ne puis
Vos grands beautez contempler à mon gré,
Que si mes yeux avoyent un tel pouvoir,
J'estimeroy' plus fermes les avoir
Que n'a l'oiseau à Jupiter sacré.

VII

De grand' beauté ma Deesse est si plaine
Que je ne voy chose au monde plus belle :
Soit que le front je voye, ou les yeux d'elle,
Dont la clarté sainctement guide et meine.
Soit ceste bouche ou souspire une haleine,
Qui les odeurs des Arabes excelle :
Soit ce chef d'or, qui rendroit l'estincelle
Du beau soleil honteuse, obscure et vaine.
Soyent ces costaux d'albastre, et main polie,
Qui mon cœur serre, enferme, estreint et lie,
Bref, ce que d'elle on peut ou voir, ou croire,
Tout est divin, celeste, incomparable :
Mais j'ose bien me donner ceste gloire,
Que ma constance est trop plus admirable.

VIII

Auroy-je bien de louer le pouvoir
Ceste beauté qui decore le monde,
Quand pour orner sa chevelure blonde
Je sens ma langue ineptement mouvoir ?
Ny le Romain ni l'Attique sçavoir,
Quoy que là fust l'eschole de faconde,
Aux cheveux mesme, où le fin or abonde,
Eussent bien faict à demy leur devoir.
Quand je les voy si reluisans et blonds,
Entre-nouez, crespés, egaux et longs,
Je m'esmerveille et fay telle complainte :
Puisque pour vous (cheveux) j'ay tel martyre,
Que n'ay-je beu à la fontaine sainte ?
Je mourrois cygne où je meurs sans mot dire.

IX

Garde-toy bien, ô gracieux Zephire,
D'empestrer l'aile en ces beaux nœuds espars
Que ça et là doucement tu depars
Sur ce beau col de marbre et de porphyre.
Si tu t'y prens, plus ne voudra nous rire
Le verd Printemps : ainçois de toutes parts,
Flore voyant que d'autre amour tu ards
Fera les fleurs desseicher par grand ire.
Que dy-je, las ! Zephire n'est-ce point :
C'est toy, Amour, qui voles en ce poinct,
Tout à l'entour et par dedans ces retz
Que tu as faits d'art plus labourieux
Que ceux auxquels jadis furent serrez
Ta douce mer, et le dieu furieux.

X

Ces cheveux d'or sont les liens, Madame,
Dont fut premier ma liberté surprise,
Amour, la flamme autour du cœur esprise,
Ces yeux, le traict qui me transperce l'âme.
Forts sont les nœuds, aspre et vive la flamme,
Le coup, de main à tirer bien apprise,
Et toutefois j'aime, j'adore et prise
Ce qui m'estraint, qui me brusle et entame.
Pour briser doncq' pour esteindre et guarir
Ce dur lien, ceste ardeur, ceste playe,
Je ne quiers fer, liqueur, ni medecine :
L'heur et plaisir que ce m'est de perir
De telle main ne permet que j'essaye
Glaive trenchant, ni froideur, ni racine.

XI

Des vents esmeus la rage impetueuse
Un voile noir estendoit par les cieux,
Qui l'orizon jusqu'aux extremes lieux
Rendoit obscur, et la mer fluctueuse.

De mon soleil la clarté radieuse
Ne daignoyent plus apparoistre à mes yeux,
Ains m'annonçoyent les flots audacieux,
De tous costez une mort odieuse.
Une peur froide avoit saisi mon âme
Voyant ma nef en ce mortel danger,
Quand de la mer la fille je reclame.
Lors tout soudain je voy le ciel changer,
Et sortir hors de leurs nubileux voiles,
Ces feux jumeaux, mes fatales estoiles.

XII

O de ma vie à peu près expirée
Le seul filet, yeux dont l'aveugle archer
A bien sceu mil et mil flesches lascher,
Sans qu'il en ait oncq'une en vain tirée.
Toute ma force est en vous retirée,
Vers vous je viens ma guarison cercher,
Qui pouvez seuls la playe desseicher,
Que j'ay par vous (ô beaux yeux) endurée.
Vous estes seuls mon estoile amiable,
Vous pouvez seuls tout l'ennuy terminer,
Ennuy mortel de mon âme offensée.
Vostre clarté me soit doncq' pitoyable,
Et d'un beau jour vous plaise illuminer
L'obscure nuict de ma triste pensée.

XIII

La belle main dont la forte foyblesse
D'un joug captif dompte les plus puissans,
La main qui rend les plus sains languissans,
Desbandant l'arc meurtrier qui les cœur blesse :
La belle main qui gouverne et radresse :
Les frains dorez des oyseaux blanchissans,
Quand sur les champs de pourpre rougissans
Guident en l'air le char de leur maistresse :
Si bien en moy a gravé le pourtraict
De vos beautez au plus haut du ciel nées
Que ny la fleur qui le sommeil attraict,

Ny toute l'eau d'oubly, qui en est ceinte,
Effaceroyent en mil' et mil'années
Vostre figure en un jour en moy peinte.

XIV

Le fort sommeil que celeste on doit croire,
Plus doux que miel couloit aux yeux lassez,
Lorsque d'amour les plaisirs amassez
Entrent en moy par la porte d'yvoire.
J'avoy' lié ce col de marbre, voire
Ce sein d'albastre, en mes bras enlassez
Non moins qu'on voit les ormes embrassez
Du sep lascif, au fecond bord de Loyre.
Amour avoit en mes lasses mouelles
Dardé le trait de ses flammes cruelles
Et l'âme erroit par ses lèvres de roses,
Preste d'aller au fleuve oblivieux,
Quand le resveil, de mon aise envieux,
Du doux sommeil a les portes descloses.

XV

Pied que Thetis pour sien eust advoué,
Pied qui au bout monstres cinq pierres, telles
Que l'Orient seroit enrichy d'elles,
Cil Orient en perles tant loué :
Pied albastrin, sur qui est appuyé
Le beau séjour des grâces immortelles,
Qui fust basty sur deux colonnes belles
De marbre blanc, poly et essuyé.
Si l'œil n'a plus de me nourrir esmoy,
Si ses thresors la bouche ne m'octroye,
Si les mains sont en mes playes si fortes,
Au moins (ô pied) n'esloigne point de moy
Mon triste cœur dont Amour a fait proye,
L'emprisonnant en ce cœur que tu portes.

XVI

Qui a peu voir celle que Déle adore,
Se devaller de son cercle cogneu

Vers le pasteur d'un long sommeil tenu
Dessus le mont qui la Carie honore :
Et qui a veu sortir la belle Aurore
Du jaune lict de son espoux chenu,
Lors que le ciel encor tout pur et nu
De mainte rose indique se colore :
Celuy a veu encore (ce me semble)
Non point les lys, et les roses ensemble,
Non ce que peut le printemps concevoir :
Mais il a veu la beauté non pareille
De ma Deesse où reluire on peut voir
La claire Lune et l'Aurore vermeille.

XVII

J'ay veu Amour (et tes beaux traicts dorez
M'en soyent tesmoings) suyvant ma souveraine
Naistre les fleurs de l'infertile arene
Apres ses pas dignes d'estre adorez :
Phœbus honteux, ses cheveux honorez
Cacher alors, que les vents par la plaine
Esparpilloyent, de leur souesve aleine
Ceux-là qui sont de fin or colorez.
Puis s'envoler de chacun œil d'icelle
Jusques au ciel une vive estincelle,
Dont furent faits deux astres clairs et beaux.
Favorisans d'influences heureuses
(O feux divins, ô bienheureux flambeaux !)
Tous cœurs bruslans aux flammes amoureuses.

XVIII

Le chef doré cestuy blasonnera
Cestuy le corps, l'autre le blanc yvoire
De l'estomac, l'autre eternelle gloire
Aux yeux archers par ses vers donnera.
Comme une fleur tout cela perira :
Mais en esprit, en faconde mémoire,
Quand l'aage aura sur la beauté victoire,
Mieux que devant ma Dame florira.

Que si en moy le souverain donneur
Pour tel sujet heureusement poursuyvre
Eut mis tant d'art, tant de grâce et bonheur
Mieux qu'en tableau, en bronze, en marbre, en cuyvre
Je lui feroy, et à moy un honneur,
Qui elle et moy feroit vivre et revivre.

XIX

Face le ciel, quand il voudra, revivre
Lysippe, Appelle, Homère, qui le pris
Ont emporté sur tous humains esprits
En la statue, au tableau, et au livre :
Pour en graver, tirer, descrire, en cuyvre,
Peinture, et vers, ce qu'en vous est compris :
Si ne pourroyent leur ouvrage entrepris
Cizeau, pinceau, ou la plume bien suyvre.
Voilà pourquoy ne faut que je souhette
De l'engraveur, du peintre ou du poète,
Marteau, couleur, ny encre, ô ma Deesse !
L'art peut errer, la main faut, l'œil s'escarte,
De vos beautez mon cœur soit donc sans cesse
Le marbre seul, et la table, et la carte.

XX

Puisque les cieux m'avoyent predestiné
A vous aymer, digne object de celuy
Par qui Achille est encor' aujourd'huy
Contre les Grecs pour s'amie obstiné.
Pourquoy aussi n'avoyent-ils ordonné
Renaistre en moy l'ame et l'esprit de luy ?
Par maints beaux vers tesmoins de mon ennuy
Je leur rendroy' ce qu'ils vous ont donné.
Hélas ! Nature, au moins puisque les Cieux
M'ont denié leurs libéralitez,
Tu me devais cent langues, et cent yeux,
Pour admirer et louer ceste-là,
Dont le renom pour cent graces qu'elle a,
Mérite bien cent immortalitez.



XXI

Les bois feuillus, et les herbeuses rives
N'admirent tant parmi sa troupe sainte
Diane, alors que le chant l'a contrainte
De pardonner aux bestes fugitives,
Que tes beautez dont les autres tu prives
De leurs honneurs, non sans envie mainte,
Veu que tu rends toute lumière estainte
Par la clarté de deux estoiles vives.
Les demi-dieux et les nymphes des bois
Par l'espesseur des forests chevelues
Te regardant, s'estonnent mainte fois :
Et pour à Loyre éternité donner,
Contre leurs bords ses filles impolues
Font ton haut bruit sans cesse resonner.

XXII

O douce ardeur, que des yeux de ma Dame
Amour avecq' sa torche accoustumée
Dedans mon cœur a si bien allumée,
Que je la sens au plus profond de l'ame !
Combien le ciel favorable je clame
Combien amour, combien ma destinée :
Qui en ce poinct ma vie ont terminée
Par le tourment d'une si douce flamme !
Qu'en moy (Amour) ne durent tes doux yeux,
Je ne le puis, et pouvoir ne le veux,
Bien que la chair soit caduque et mortelle,
Car ceste ardeur dont mon ame est ravie,
Prendra aussi immortalité d'elle,
Vivant par mort d'une éternelle vie.

XXIII

Si des beaux yeux où la beauté se mire,
Voire le ciel, et la nature, et l'art,
Depend le frein, qui en plus d'une part
A son plaisir et m'arreste et me vire.

Pourquoy sont-ils armez d'orgueil et d'ire ?
Pourquoy s'esteint ce doux feu qui en part ?
Pourquoy la main, qui le cœur ne depart
Cache ses rets liens de mon martyre ?
O belle main, ô beaux cheveux dorez,
o clairs flambeaux dignes d'être adorez
Par qui je crains, j'espère, je lamente.
Mon fier destin, et vostre force extreme
En vous aimant me commandent que j'aime
L'heureux object du bien qui me tourmente.

XXIV

Piteuse voix, qui escoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochers et bois
Avecque moy, m'a semblé mainte fois
Avoir pitié de mes tristes douleurs :
Voix qui tes plaincts mesles à mes clameurs,
Mon deuil au tien si appeler tu m'ois
Olive, Olive, et Olive est ta voix,
Et m'est advis qu'avecques moy tu meurs.
Seule je t'ay pitoyable trouvée,
O noble Nymphe, en qui (peut estre) encores
L'antique feu de nouveau s'esvertue,
Pareille amour nous avons esprouvée :
Pareille peine aussi nous souffrons ores :
Mais plus grande est la beauté qui me tue

XXV

Je ne croy point, veu le dueil que je meine
Pour l'aspre ardeur d'une flamme subtile,
Que mon œil fust en larme si fertile,
Si n'eusse au chef d'eau vive une fontaine.
Larmes ne sont, qu'avec si large veine
Hors de mes yeux maintenant je distile :
Tout pleur seroit à finir inutile
Mon dueil qui n'est qu'au milieu de sa peine.



L'humeur vitale en soy toute reduite
Devant mon feu craintive prend la fuite
Par le sentier qui meine droit aux yeux.
C'est ceste ardeur dont mon ame ravie
Fuira bientost la lumière des cieux,
Tirant à soy et ma peine et ma vie.

XXVI

La nuit m'est courte, et le jour trop me dure,
Je fuy l'amour et le suy à la trace,
Cruel me suis et requiers vostre grace,
Je prens plaisir au tourment que j'endure.
Je voy mon bien et mon mal je procure,
Desir m'enflamme, et crainte me rend glace,
Je veux courir, et jamais ne desplace,
L'obcur m'est clair, et la lumière obscure.
Vostre je suis et ne puis estre mien,
Mon corps est libre, et d'un estroit lien
Je sens mon cœur en prison retenu.
Obtenir veux, et ne puis requerir,
Ainsi me blesse, et ne me veut guarir
Ce vieil enfant, aveugle archer, et nu.

XXVII

Quand le soleil lave sa teste blonde
En l'Océan, l'humide et noire nuict
Un coy sommeil, un doux repos sans bruit
Espand en l'air, sur la terre et sous l'onde.
Mais ce repos qui soulage le monde
De ces travaux, est ce qui plus me nuit
Et d'astres lors si grand nombre ne luit,
Que j'ay d'ennuis et d'angoisse profonde.
Puis quand le ciel de rougeur se colore,
Ce que je puis de plaisir concevoir
Semble renaistre avec la belle aurore.
Mais qui me fait tant de bien recevoir ?
Le doux espoir que j'ai de bien tost voir
L'autre soleil qui la terre decore.

XXVIII

Ce que je sens, la langue ne refuse
Vous descouvrir quand suis de vous absent
Mais tout soudain que près de moi vous sent,
Elle devient et muette et confuse.
Ainsi, l'espoir me promet et m'abuse :
Moins près je suis quand plus je suis présent :
Ce qui me nuit, c'est ce qui m'est plaisant :
Je quiers cela que trouver je recuse
Joyeux la nuict, le jour triste je suis :
J'ai en dormant ce qu'en veillant poursuis :
Mon bien est faux, mon mal est véritable.
D'une me plains, et defaut n'est en elle :
Fay doncq' Amour, pour m'estre charitable,
Breve ma vie ou ma nuict eternelle.

XXIX

Les cieux, l'amour, la mort, et la nature,
Honneur, credit, faveur, envie ou crainte,
De ceste forme en moy si bien emprainte,
N'effaceront la vive pourtraiture.
Yvoire, gemme, et toute pierre dure,
Se peut briser, si du fer est attainte,
Mais bien qu'ell' soit de se rompre contrainte,
De se changer jamais elle n'endure.
Mon cœur est tel, et me le fit prouver
Amour, alors que pour vous y graver,
A coups de traict me livra la bataille.
Je scay combien son arc y travailla,
Plus de cent coups, non un seul me bailla,
Premier qu'il peust enlever une escaille.

XXX

Bien que le mal, que pour vous je supporte
Soit violent, toutefois je ne l'ose
Appeller mal, pource qu'aucune chose
Ne vient de vous qui plaisir ne m'apporte :



Mais ce m'est bien une douleur plus forte,
Que je ne puis de ma tristesse enclose
Tourner la clef lorsque je me dispose
A vous ouvrir de mes pensers la porte.
Si donc mes pleurs, et mes soupirs cuisans,
Si mes ennuis ne vous sont suffisans
Tesmoins d'amour, quelle plus seure preuve,
Quelle autre foy, sinon mourir me reste ?
Mais le remede (helas) trop tard se treuve
A la douleur, que la mort manifeste.

XXXI

Le grand flambeau gouverneur de l'année,
Par la vertu de l'enflammée corne
Du blanc Taureau, prez, monts, rivages orne
De mainte fleur du sang des princes née.
Puis de son char la roüe estant tournée
Vers le quartier prochain du Capricorne,
Froid est le vent, la saison nue et morne,
Et toute fleur devient seiche et fenée.
Ainsi, alors que sur moy tu estens,
O mon Soleil, tes clairs rayons espans,
Sentir me fais un gracieux Printemps :
Mais tout soudain que de moy du depars,
Je sens en moy venir de toutes parts
Plus d'un hyver, tout en un mesme temps.

XXXII

Tout ce qu'ici la nature environne
Plus tost il n'aist moins longuement il dure :
Le gay Printemps s'enrichit de verdure,
Mais peu fleurit l'honneur de sa couronne.
L'ire du ciel facilement estonne
Les fruicts d'Esté, qui craignent la froidure :
Contre l'hyver ont l'escorce plus dure
Les fruits tardifs, ornement de l'Automne.

De ton Printemps les fleurettes seichées
Seront un jour de leur tige arrachées,
Non la vertu, l'esprit et la raison.
A ces doux fruicts en toy meurs devant l'aage,
Ne fait l'Esté, ny l'Automne dommage,
Ny la rigueur de la froide saison.

XXXIII

O prison douce, ou captif je demeure
Non par desdain, force ou inimitié,
Mais par les yeux de ma douce moitié,
Qui m'y tiendra jusqu'à tant que je meure.
O l'an heureux, le mois, le jour et l'heure,
Que mon cœur fut avecq' elle allié !
O l'heureux nœud, par qui j'y fus lié,
Bien que souvent je plains, souspire et pleure.
Tous prisonniers vous estes en souci,
Craignans la loy et le juge severe :
Mais plus heureux je ne suis pas ainsi,
Mille doux mots doucement exprimez,
Mil' doux baisers, doucement imprimez,
Sont les tourments où ma foy persevere.

XXXIV

Après avoir d'un bras victorieux
Domté l'effort des superbes courages,
Aucuns jadis bastirent hauts ouvrages,
Pour se venger du temps injurieux.
Autres craignans leurs actes glorieux
Assujettir à flammes et orages,
Firent escrits qui malgré tels outrages
Ont fait leurs noms voler jusques aux cieux.
Maints aujourd'huy en signe de victoire
Pendant au temple armes bien estoffées:
Mais je ne veux acquérir telle gloire:
Avoir esté par vous vaincu, surpris,
C'est mon laurier, mon triomphe et mon pris
Qui ma despouille egale à leurs trophées.

XXXV

Me soit Amour ou rude ou favorable,
Ou haut ou bas me pousse la Fortune,
Tout ce qu'au cœur je sens pour l'amour d'une
Jusqu'à la mort, et plus sera durable.
Je suis le roc de soy non variable,
Que vent, que mer, que le ciel importune,
Et toutesfois adverse ou opportune
Soit la raison, il demeure imployable.
Plus tost voudra le diamant apprendre
A s'amollir de son bon gré, ou prendre,
Sous un burin de plomb, diverse forme.
Que par nouveau ou bonheur ou malheur,
Mon cœur, où est de votre grand'valeur
Le vray pourtrait, en autre se transforme.

XXXVI

L'unicq'oyseau (miracle esmerveillable)
Par feu se tüe ennuyé de sa vie :
Puis quand son âme est par flammes ravie,
Des cendres naist un autre à luy semblable.
Et moy qui suis l'unique miserable,
Tasché de vivre, une flamme ay suivie,
Dont conviendra bien tost que je denie
Si par pitié ne m'estes secourable.
O grand' douceur ! ô bonté souveraine
Si tu ne veux dure et inhumaine reste
Sous ceste face angélique et seraine,
Puis qu'ay pour toy du Phœnix le semblant,
Fay qu'en tous points je lui sois ressemblant,
Tu me feras de moy-mesme renaistre.

XXXVII

Celle qui tient par sa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glace, aise et martyre,
L'œil impiteux soudain de moy retire,
Quand je me plains à sa grand'cruauté.

Si je la suy, ell' fuit d' autre costé,
Si je me deuls, mes larmes la font rire,
Et si je veux ou parler ou escrire,
D'elle jamais ne puis estre escouté,
Mais (ô moy sot) de quoy me doy-je plaindre,
Fors du desir, qui par trop haut atteindre,
Me porte au lieu où il brusle ses ailes ?
Puis moy tombé, amour qui ne permet
Finir mon dueil, soudain les luy remet,
Renouvellant mes cheutes éternelles.

XXXVIII

Sacrée, sainte et celeste figure,
Pour qui du ciel l'admirable et haut temple
Semble courbé, à fin qu'en toy contemple
Tout ce que peut son industrie et cure,
Si de tes yeux les beaux raiz d'aventure
Daignent mon cœur eschauffer, il me semble
Qu'en moy soudain un feu divin s'assemble,
Qui mue, altere et ravit ma nature.
Et si mon œil ose se hazarder
A contempler une beauté si grande,
Un Ange adonc me semble regarder.
Lors te faisant douce et de corps offrande,
Ne puis le cœur idolatre garder,
Qu'il ne t'adore, et ses vœux ne te rende.

XXXIX

Plus ferme foy ne fut oncques jurée
A nouveau Prince, ô ma seule Princesse,
Que mon amour, qui vous sera sans cesse
Contre le temps et la mort assurée.
De fosse creuse ou de tour bien murée
N'a point besoin de ma foy la fortresse,
Dont je vous fay dame, royne et maistresse,
Pour ce qu'elle est d'eternelle durée.
Thresor ne peut sur ell' estre vainqueur,
Un si vil pris n'acquiert un gentil cœur :
Non point faveur ou grandeur de lignage,

Qui eblouit les yeux du populaire :
    Non la beauté, qui un léger courage
    Peut esmouvoir, tant que vous me peut plaire.

XL

Si des saincts yeux que je vois adorant,
    Vient mon ardeur, si les miens d'heure en heure
    Par le degout des larmes que je pleure,
    Donnent vigueur à mon feu dévorant :
Si mon esprit vif dehors, et mourant,
    Dedans le clos de sa propre demeure,
    Vous contemplant permet bien que je meure,
    Pour estre en vous plus qu'en moy demeurant :
Rien est le mal et violent et fort,
    Dont la douceur coulpable de ma mort
    Me fait aveugle à mon prochain dommage.
Cruel tyran de la serve pensée
    De ce loyer est doncq' récompensée
    L'ame qui fait à son seigneur hommage.

XLI

Je suis semblable au marinier timide,
    Qui voyant l'air çà et là se troubler,
    La mer ses flots escumeux redoubler,
    Sa nef gemir sous ceste force humide,
D'art, d'industrie et d'espérance vuide
    Pense le ciel et la mer s'assembler
    Se mit à plaindre, à nier, à trembler,
    Et de ces vœux les Dieux enrichir cuide :
Le nocher suis, mes pensers sont la mer,
    Souspirs et pleurs sont les vents et l'orage,
    Vous, ma Deesse, estes ma claire estoile.
Que seule doy, veux et puis réclamer,
    Pour asseurer la nef de mon courage,
    Et esclaircir tout ce tenebreux voile.

XLII

Les chauds souspirs de la flamme incogneuë
Ne sont souspirs, et tels ne les veux dire,
Mais bien un vent car tant plus je souspire,
Moins de mon feu la chaleur diminuë.
Ma vie en est toutesfois soustenuë,
Lorsque par eux de l'ardeur je respire,
Ma peine aussi par eux-mesmes empire,
Veu que ma flamme en est entretenuë.
Tout cela vient de l'amour qui enflamme
Mon estomach d'une eternelle flamme
Et puis l'evente autour de luy volant.
O petit Dieu, qui terre et ciel allumes,
Par quel miracle en feu si violent
Tiens-tu mon cœur, et point ne le consumes ?

XLIII

Penser volage, et léger comme vent,
Qui or'au ciel, or'en mer, or'en terre
En un moment cours et recours grand'erre
Voire au sejour des ombres bien souvent.
En quelque part que voises t'eslevant
Ou rabaissant celle qui me fait guerre,
Telle beauté tousjours devant toy erre,
Et tu la vas d'un léger pied fuyant.
Pourquoi suis-tu (ô penser trop peu sage)
Ce qui te nuit ? pourquoy vas-tu sans guide,
Par ce chemin plein d'erreur variable ?
Si de parler au moins eusses l'usage,
Tu me rendrois de tant de peine vuide,
Toy en repos et elle pitoyable.

XLIV

Au goust de l'eau la fièvre se rappaise,
Puis s'evertue au cours, qui sembloit lent :
Amour aussi m'est humble et violent
Quand le coural de vos leures je baise.

L'eau goutte à goutte anime la fournaise
D'un feu couvert le plus estincelant;
L'ardent desir que mon cœur va celant,
Par vos baisers se fait plus chaud que braise.
D'un grand trait d'eau qui fraischement distile,
Souvent la fièvre est esteinte, Madame.
L'onde à grand flot rend la flamme inutile.
Mais, ô baisers, delices de mon ame,
Vous ne pourriez et fussiez-vous cent mille,
Guarir ma fievre ou esteindre ma flamme.

XLV

Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre
Se rüe au sein de son espouse ámée,
Et que de fleurs la nature semée
A fait le ciel amoureux de la terre :
Or' que des vents le gouverneur desserre
Le doux Zephyre, et la forest armée,
Voit par l'espais de sa neufve ramée,
Maint libre oiseau, qui de tous côtés erre :
Je vois faisant un cry non entendu
Entre les fleurs du sang amoureux nées
Pasle, dessoubs l'arbre pasle estendu :
Et de son fruit amer me repaissant,
Aux plus beaux jours de mes verdes années
Un triste hyver sens en moy renaissant.

XLVI

Lequel des Dieux fera que je ne sente
L'heureux malheur de l'espoir qui m'attire,
Si le plaisir, subject de mon martyre,
Fuyant mes yeux à mon cœur se presente ?
Quel est le fruict de l'incertaine attente,
Où sans profit si longuement j'aspire ?
Quel est le bien pour qui tant je soupire?
Quel est le gain du mal qui me contente ?
Qui guarira la playe de mon cœur?
Qui tarira de mes larmes la source?
Qui abbatra le vent de mes souspirs?



Montre-le moy, ô celeste vainqueur,
Qui as finy le terme de ma course
Au ciel, où est le but de mes désirs.

XLVII

Le doux sommeil, paix et plaisir m'ordonne,
Et le reveil guerre et douleur m'apporte :
Le faux me plaist, le vray me deconforte :
Le jour tout mal, la nuict tout bien me donne.
S'il est ainsi, soit en toute personne
La verité ensevelie et morte,
O animaux de plus heureuse sorte,
Dont l'œil six mois le dormir n'abandonne !
Que le sommeil à la mort soit semblant,
Que le veiller de vie ait le semblant,
Je ne le dy, et le croy moins encores :
Où s'il est vray puis que le jour me nuit
Puis que la mort, ô mort, vueilles doncq'ores
Clorre mes yeux d'une eternelle nuict.

XLVIII

Pere Océan, commencement des choses,
Des Dieux marins le sceptre vertueux,
Qui maint ruisseau et fleuve impetueux
En ton sein large enfermes et composes.
Tu ne sens point, quand moins tu te reposes,
Plus s'irriter de flots tempestueux
Contre tes bords, qu'en mon cœur fluctueux
Je sens de vents et tempestes encloses.
Helas! recoy mes chaudes larmes doncques
En ton liquide : esteins leur feu, si oncques
Tu as senty d'amour quelque scintille,
Et si tes eaux peuvent le feu esteindre
Qui rend la foudre et trident inutile,
Et qui se fait jusques aux enfers craindre.

XLIX

Sacré rameau de celeste presage,
Rameau par qui la colombe ennuyée
Au demeurant de la terre noyée
Porta jadis un si joyeux message:
Heureux rameau, sous qui gist à l'ombrage
La douce paix icy tant desirée,
Alors que Mars et la discorde irée
Ont tout remply de feu, de sang, de rage:
S'il est ainsi que par les saints esprits
Sois tant loué, helas! reçoy mes cris,
O mon seul bien, ô mon espoir en terre!
Qui seulement ne me tesmoignes ores
Paix, et beau temps: mais toy mesmes encores
Me peux sauver de naufrage et de guerre.

L

Si mes pensers vous estoyent tous ouvers,
Si de parler mon cœur avoit l'usage
Si ma constance estoit peinte au visage,
Si mes ennuis vous estoyent descouvers.
Si les souspirs, si les pleurs, si les vers,
Monstroyent au vif une amoureuse rage
Lors je pourroy' flechir vostre courage,
Voire à pitié mouvoir tout l'univers.
Adoncq' amour, seul tesmoin de ma peine,
Vous pourroit estre une preuve certaine
De ma fidele et serve loyauté,
Qui d'aussi loin devant les autres passe,
Que le parfait de vostre belle face
Hausse le chef sur toute autre beauté.

LI

O toy à qui a esté ottroyé
Voir ceste flamme ardent qui s'entretient
En l'estomac du Geant qui soustient
Un mont de feu sur son dos foudroyé :

Et cestuy-là qui l'oiseau dedié
Au Dieu vengeur qui la foudre en main tient,
Paist d'un poulmon, qui toujours luy revient,
Au froit sommet de Caucase lié:
Je te supply' imaginer encore
Ce qui mon cœur brusle, englace et devore,
Sans me donner loisir de respirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu sers d'exemple à qui ose aspirer
Trop hardiment à chose non mortelle.

LII

Mère d'Amour, et fille de la Mer,
Du cercle tiers lumière souveraine,
Qui ciel et terre, et champs semez d'arene
Peux jusqu'au fond des ondes enflammer,
Toy qui le doux mesles avec l'amer,
Quand ce beau ris que le ciel r'asserene,
De tous les Dieux le plus cruel refrene,
Et le contraint ton aide reclamer :
Dont luy tout plein de ce tant doux venin
Entre ces bras paist son œil jà benin
En ta divine et celeste beauté :
Te plaise (helas !) Deesse à ma prière,
Fleschir un peu ceste mienne guerrière
Qui a trop plus que Mars de cruauté.

LIII

Voyant au ciel tant de flambeaux ardents,
Je dy souvent, ô beauté nompareille,
Si le dehors est si plein de merveille
Combien parfait doit estre le dedans?
Si tes beaux yeux traits et flammes dardans
Luisent sur moy, mon ame se reveille
Au paradis, que ta bouche vermeille
Ouvre aux esprits qui te sont regardans :
Mais quand je sens sous ta douce beauté
L'horrible enfer de ta grand'cruauté,
Ce qui est beau me semble estre cruel :

Mesme le ciel qui tant me souloit rire
Me fait douter si plaisant je doy dire
Son beau sejour, qui est perpetuel.

LIV

Or' que la nuict son char estoilé guide,
Qui le silence et le sommeil rameine,
Me plaist lascher, pour desaigrir ma peine,
Aux pleurs, aux cris et aux souspirs la bride,
O ciel ! ô terre ! ô element liquide !
O vent ! ô bois ! rochers, montaigne et pleine,
Tout lieu desert, tout rivage et fontaine,
Tout lieu remply, et tout espace vuide !
O demy Dieux ! ô vous Nymphes des bois !
Nymphes des eaux, tous animaux divers,
Si oncq'avez senty quelque amitié,
Vueillez piteux ouïr ma triste voix,
Puis que ma foy, mon amour et mes vers
N'ont sçeu trouver en ma Dame pitié.

LV

O faible esprit, chargé de tant de peines,
Que ne veux-tu sous la terre descendre ?
O cœur ardent, que n'es-tu mis en cendre ?
O tristes yeux, que n'êtes-vous fontaine ?
O bien heureux, ô peines trop certaines !
O doux sçavoir, trop amer à comprendre !
O Dieu qui fais que tant j'ose entreprendre,
Pourquoi rends-tu mes entreprises vaines ?
O jeune archer, archer qui n'as point d'yeux,
Pourquoi si droit as-tu pris ta visée ?
O vif flambeau qui embrases les Dieux,
Pourquoi as-tu ma froideur attisée ?
O face d'ange ! ô cœur de pierre dure !
Regarde au moins le tourment que j'endure.

LVI

Amour voulant hausser le chef vainqueur
Dessus la crainte à la noire sequelle,
Mit l'espérance et sa bande avec elle,
Sa bande blanche au plus fort de mon cœur.
Amour est fort, mais faible est la vigueur
De l'espérance, et la tombe cruelle
A ceint le lieu d'horreur perpétuelle
Le foudroyant du canon de rigueur.
Mais repoussez l'effort de la gent noire,
Vous qui tenez le fort de la victoire,
N'avez-vous point de vos sujects esmoy ?
Si vous souffrez que ceste prise advienne,
Vous y aurez plus grand'perte que moy,
Veu que la place est plus vostre que mienne.

LVII

Qui nombré a, quand l'astre, qui plus luit,
Jà le milieu du bas cercle environne,
Tous ces beaux feux qui font une couronne
Aux noirs cheveux de la plus claire nuict.
Et qui a sçeu combien de fleurs produit
Le verd printemps, combien de fruits l'automne,
Et les thrésors, que l'Inde riche donne
Au marinier qu'avarice conduit :
Qui a compté les estincelles vives
D'Atne ou Vesuve, et les flots qui en mer
Heurtent le front des escumeuses rives :
Celuy encor' d'une, qui tout excelle,
Peut les vertus et beautez estimer,
Et les tourments que j'ai pour l'amour d'elle.

LVIII

Cest humeur vient de mon œil qui adore
Ton saint pourtrait, seul Dieu de mon soucy :
De mon cœur part maint souspir adoucy,
De tes yeux fort le feu qui me devore.

Doncques le pris de celuy qui t'honore,
Est-ce la mort et le marbre endurcy?
O pleurs ingrats! ingrats souspirs aussi,
Mon feu, ma mort, et ta rigueur encore,
De mon esprit les ailes sont guidées
Jusques au sein des plus hautes idées
Idolastrant ta celeste beauté.
O doux pleurer! ô donx souspirs cuisans!
O douce ardeur de deux soleils luisans!
O douce mort! ô douce cruauté!

LIX

Moy, que l'Amour a fait plus d'un Leandre,
De cest oiseau prendray le blanc pennage,
Qui en chantant plaint la fin de son aage
Aux bords herbus du recourbé Meandre.
Dessous mes chants voudront (possible) apprendre
Maint bois sacré et maint antre sauvage,
Non guères loin de ce fameux rivage
Où Meine va dedans Loyre se rendre.
Puis descendant en la saincte forest
Où maint amant à l'ombrage encor' est,
Iray chanter au bord oblivieux,
D'où arrachant vostre bruit nompareil,
De revoler ici haut envieux,
Luy feray voir l'nu et l'autre Soleil.

LX

Divin Ronsard qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traicts ailez de la Françoise gloire,
Que sur ton luth hautement tu accordes.
Fameux harpeur et Prince de nos Odes
Laisse ton Loir hautain de ta victoire,
Et viens sonner au rivage de Loyre
De tes chansons les plus nouvelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Où nul que toy ne sceut onc encocher
Des doctes sœurs les sagettes divines.

Porte pour moy parmi le ciel des Gaules
Le saint honneur des Nymphes angevines,
Trop pesant fais pour mes faibles espaules.

LXI

Assez, mes vers, portez dessus vos ailes
Les saints rameaux de ma plante divine,
Seul ornement de la terre angevine,
Et de mon cœur les vives estincelles.
De vostre sol les bornes seront telles
Que, dès l'Aurore, où le soleil decline,
Je voy desja le monde qui s'incline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'un né sous amoureuse estoile
Daigne esclaircir l'obscur de notre voile,
Priez qu'Amour luy soit moins rigoureux :
Mais s'il ne veut ou ne peut concevoir
Ce que je sens, souhaitez-luy de voir
L'heureux object qui me fait malheureux.

LXII

Qui voudra voir le plus precieux arbre,
Que l'Orient ou le Midy avoue,
Vienne où mon fleuve en ses ondes se joue,
Il y verra l'or, l'ivoire et le marbre.
Il y verra les perles, le cynabre,
Et le cristal, et dira que je loue
Un digne objet de Florence et Mantoue,
De Smyrne encor', de Thebes et Calabre :
Encor dira que la Touvre, et la Seine
Avec la Sone arriveroyent à peine
A la moitié d'un si divin ouvrage :
Ne cestuy-là qui n'aguere a fait lire
En lettres d'or gravé sur son rivage
Le vieil honneur de l'une et l'autre lyre.

LXIII

Ma plus gtand' force estoit rettraite au cœur,
Et contre Amour faisait plus de defense,
Quand ce cruel pour vanger telle offense,
Fut par mes yeux de ma vertu vainqueur.
Lors de ses traicts ne sentoy' la rigueur,
Lors je n'auroy' de son feu cognoissance,
Lors ne cuidoy' que sa haute puissance
Sur ma foiblesse eust aucune vigueur.
Mais, ô le fruit de ma belle entreprise!
Il a choisi pour gain de ma victoire
Au plus haut ciel la beauté qui me tue :
Là faut cercher le bien que tant je prise,
Faisant à tous par mon malheur notoire,
Que l'homme en vain contre Dieu s'esvertue.

LXIV

Comme jadis l'ame de l'Univers
Enamourée en sa beauté profonde
Pour façonner ceste grande forme ronde,
Et l'enrichir de ses thresors divers,
Courbant sur nous son temple aux yeux ouverts,
Separa l'air, le feu, la terre et l'onde,
Et pour tirer les semences du monde,
Sonda les creux des abismes couverts.
Non autrement, ô l'âme de ma vie!
Tu fus à toy par toy-mesme ravie,
Te voyant peinte en mon affection.
Lors ton regard d'un accord plus humain
Lia mes sens où l'Amour de sa main
Forma le rond de ta perfection.

LXV

Ces cheveux d'or, ce front de marbre, et celle
Bouche d'œillets et de lis toute pleine,
Ces doux souspirs, ceste odorante haleine,
Et de ces yeux l'une et l'autre estincelle.

Ce chant divin qui les ames r'appelle,
Ce chaste ris, enchanteur de ma peine,
Ce corps, ce tout, bref ceste plns qu'humaine
Douce beauté si cruellement belle,
Ce port humain, ceste grace gentille,
Ce vif esprit et ce doux grave stile,
Ce haut penser, cest' honnête silence
Ce sont les haims, les appas et l'amorce :
Les traicts, les retz, qui ma debile force,
Ont captivé d'une humble violence.

LXVI

Pour mettre en vous sa plus grande beauté,
Le ciel ouvrit ses plus riches thresors :
Amour choisit de ses traicts les plus forts,
Pour me tirer sa plus grand'cruauté.
Les astres n'ont de luire liberté,
Quand le soleil ses rayons met dehors :
Où apparoist vostre celeste corps,
La beauté mesme y perdroit sa clarté.
Si le tourment de mes affections
Croist à l'egal de vos perfections
Et si en vous plus qu'en moy je demeure,
Pourquoy n'as-tu, ô fiere destinée,
Rompu le fil de ma vie obstinée ?
Je ne croy point que de douleur on meure.

LXVII

Sus, chauds souspirs, allez à ce froid cœur,
Rompez ce glas qui ma poitrine enflamme,
Et vous, mes yeux, deux tesmoins de ma flamme,
Faictes plouvoir une triste liqueur :
Allez, pensers, fleschir cette rigueur,
Engravez-moi au marbre de ceste ame,
Et vous, mes vers, criez devant Madame,
Mort ou merci soit fin de ma langueur.

Dictes comment ces tenailles d'yvoire,
Pour animer l'immortel de sa gloire
Ont arraché mon esprit de sa place,
Et que mon cœur rien qu'elle ne respire !
O bien-heureux qui voit sa belle face !
O bien-heureux qui pour elle souspire !

LXVIII

Que n'es-tu las, mon desir de tout suivre
Celle qui est tant gaillarde à la fuite ?
Ne la vois-tu devant ma lente suite
De lacqs d'Amour voler franche et delivre ?
Ce faux espoir, dont la douceur m'enyvre
Tout en un point m'arreste et puis m'incite
Me pousse en haut, et puis me precipite,
Me faict mourir et puis me faict revivre.
Ainsi courant de sommets en sommets
Avec Amour, je ne pense jamais,
Fol desir mien, à te hausser la bride.
Bien m'as-tu donc mis en proye au danger,
Si je ne puis à mon gré te ranger,
Et si j'ay pris un aveugle pour guide.

LXIX

L'enfant cruel de sa main la plus forte
M'ouvrit le flanc qui est le plus debile
Plantant au roc de mon cœur immobile
Le sainct rameau qu'en mon ame je porte.
Toute vertu, tout honneur, toute sorte
De bonne grâce et de façon gentille
Sont pour racine à la plante fertile,
Dont la hauteur jusqu'au ciel me transporte.
L'eau de mes yeux et la vive chaleur
De mes souspirs en vigueur la maintiennent :
Son pasle tein ressemble à ma couleur.
Là mes escrits fueuille seiche deviennent :
Mon vain espoir y est toujours en fleur
Et mes ennuis sont les fruicts qui en viennent.



LXX

Cent mille fois, et en cent mille lieux
Vous rencontrant, ô ma douce guerriere,
Le pied tremblant me retire en arriere
Pour avoir paix avecques vos beaux yeux.
Mais je ne puis, et ne pourroient les dieux
Frener le cours de ma volonté fiere :
Si je le puis, la superbe riviere
Fera le mien monter jusques aux cieux.
Que te sert doncq' esloigner le vainqueur,
O toi, mon œil ! si au milieu du cœur
Je sens le fer dont il faut que je meure ?
Ainsi le cerf par la plaine eslancé
Evite l'arc meurtrier qui l'a blessé,
Mais non le traict, qui tousjours luy demeure.

LXXI

Le crespe honneur de cest or blondissant
Sur cest argent uni de tous costez,
Sur deux soleils deux petits arcs voutez,
Deux petits brins de coral rougissant,
Ce clair vermeil, ce vermeil unissant
Œillets et lys freschement enfantez,
Ces deux beaux rangs de perles bien plantez
Et tout ce rond en deux parts finissant,
Ce val d'albastre et ces costeaux d'yvoire
Qui vont ainsi comme les flots de Loyre
Au lent souspir d'un Zephire adouci.
C'est le moins beau des beautez de Madame,
Mieux engravée au marbre de mon ame
Que sur mon front n'en est peint le souci.

LXXII

Ce voile blanc que vous m'avez donné,
Je le compare à ma foy nette et franche :
L'antique foy portoit la robbe blanche,[1]
Mon cœur tout blanc est pour vous ordonné.

Son beau carré d'ouvrage environné,
    Seul ornement et thresor de ma manche,
    Pour vostre nom porte l'heureuse branche
    De l'arbre sainct, dont je suis couronné.
Mille couleurs par l'esguille y sont jointes,
    Amour a faict en mon cœur mille pointes,
    Là sont encor' sans fruict bien mille fleurs,
O voîle heureux, combien tu es utile
    Pour essuyer l'œil, qui en vain distile
    Du fond du cœur mille ruisseaux de pleurs.

LXXIII

Le beau cristal des saincts yeux de Madame
    Entre les lis et roses degouttoit,
    Et cependant amour qui le goustoit
    En arrousa le jardin de mon ame.
Au souspirer, qui les marbres entame,
    Le ciel pleurant, et triste se voutoit,
    Et le soleil, qui plaindre l'escoutoit
    S'osta du chef les rayons de sa flamme.
Les vents brusloient d'une chaste amitié
    L'air, qui autour s'enflammoit de pitié,
    En fit plouvoir une triste rousée
Mes yeux estoient deux fontaines de pleurs,
    La terre adonc qui en fust arrousée
    En fit sortir mille amoureuses fleurs.

LXXIV

Si le pinceau pouvoit monstrer aux yeux
    Ce que le ciel, les dieux et la nature
    Ont peint en vous, plus vivante peinture
    Ne virent oncq' de Grece les ayeux.
Toy doncq'amant, dont l'œil trop curieux
    Pren seulement des beautez nourriture,
    Fiche ta veuë en ceste pourtraiture
    Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
Mais si la vive et immortelle image
    Ne te desplait, seule qui le dommage
    De maladie, ou du temps ne doit craindre :

Voy ses escripts, oy son divin sçavoir.
Qui mieux au vif l'esprit te fera voir,
Que le visage Apelle n'eust sçeu peindre.

LXXV

Nymphes meslez vos plus merveilles roses
Parmi le lys qui sont plus blanchissans,
Et les œillets qui sont plus rougissans,
Parmi les fleurs plus fraischement decloses.
De tout cela, et des plus belles choses
Que vous ayez en vos prez verdissants,
Faites bouquets et chapeaux florissans,
Or' que des champs les beautez sont encloses.
Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ais au Taureau fait retour,
En mille fleurs et mil' et mil' encorc,
Peins mes ennuis, et qu'on y puisse lire
Le nom qu'Anjou doit sur tout autre élire
Pour decorer celle qui le decore.

LXXVI

Quant la fureur, qui bat les grands coupeaux,
Hors de mon cœur l'Olive arrachera,
Avec le chien le loup se couchera,
Fidèle garde aux timides troupeaux :
Le ciel, qui void avec tant de flambeaux,
Le violent de son cours cessera :
Le feu sans chaud et sans clarté sera,
Obscur le rond des deux astres plus beaux :
Tous animaux changeront de sejour
L'un avec l'autre, et au plus clair du jour
Ressemblera la nuict humide et sombre :
Des prez seront semblables les couleurs,
La mer sans eau, et les forests sans ombre,
Et sans odeur les roses et les fleurs.





LXXVII

O fleuve heureux, qui as sur ton rivage
De mon amer la tant douce racine,
De ma douleur la seule medecine,
Et de ma soif le desiré breuvage !
O roc feutré d'un verd tapis sauvage !
O de mes vers la source cabaline !
O belles fleurs ! ô liqueur cristaline !
Plaisirs de l'œil qui me tient en servage,
Je ne suis pas sur vostre aise envieux
Mais si j'avoy' pitoyables les Dieux,
Puisque le ciel de mon bien vous honore,
Vous sentiriez aussi ma flamme vive,
Ou comme vous, je seroy' fleuve et rive,
Roc, source, fleur, et ruisselet encore.

LXXVIII

La canicule au plus chaud de sa rage
Ne fait trouver la fraische onde si belle,
Ni l'arbrisseau si doucement appelle
Le voyageur au frais de son ombrage :
La santé n'est de si joyeux presage
Au lent retour de sa clarté nouvelle,
Que le plaisir en moy se renouvelle,
Quand j'apperçoy l'angelique visage.
Soit qu'en riant ses lèvres coralines
Monstrent deux rancs de perles cristalines,
Soit qu'elle parle, ou danse, ou balle, ou chante.
Soit que sa voix divinement accorde
Avecq' le son de la parlante corde,
Tous mes ennuis doucement elle enchante.

LXXIX

Du ciel descend tout celeste pouvoir,
Pour decorer cest ame bien-heureuse,
Qui dessus toy ma terre plantureuse
Comme un Phœnix fait ses ailes mouvoir.

Le Dieu de Loyre, enflammé de la voir,
Ard jusqu'au fond de son onde plus creuse.
O grand'beauté, ô puissance amoureuse,
Qui fait aux eaux nouveau feu concevoir !
S'elle est à rive, il semble que les fleuves
Tardent leurs cours : s'elle erre par les bois,
Les chesnes vieux en prennent robbes neuves.
Le ciel courbé se mire dans ses yeux,
Echo respond à sa divine voix
Qui fait mourir les hommes et les Dieux

LXXX

Toy qui courant à voile haute et pleine,
Sage, rusé et bien-heureux nocher,
Loin du destroit, du pyrate, et rocher,
Voles hardi où le desir te meine :
Ne crains pourtant, oyant ma souveraine
Caler la voile, ou les ancres lascher,
Sa douce voix ne te pourra fascher,
Voix angelique, et non d'une sereine.
Si tu la vois, tu verras le soleil
Du beau visage, à cestuy-là pareil
Que l'Océan de ses longs bras enserre.
O mille fois le bien aimé des Dieux,
Qui sans mourir, et sans voler aux cieux,
Peut contempler le paradis en terre !

LXXXI

Celle qui tient l'aile de mon desir,
Par un seul ris achemine ma trace
Au paradis de sa divine grace,
Divin sejour du Dieu de mon plaisir.
Là les amours volent tout à loisir,
Là est l'honneur engravé sur sa face,
Là les vertus, ornement de sa race,
Là les beautez qu'au ciel on peut choisir.
Mais si d'un œil foudroyant elle tire
Dessus mon chef quelque traict de son ire,
L'abisme au fond de l'eternelle nuict.

Là n'est ma soif aux ondes perissante,
Là mon espoir et se fuit et se suit,
Là meurt sans fin ma peine renaissante.

LXXXII

Vous qui aux bois, aux fleuves, aux campagnes,
A cry, à cor, et à course hastive
Suyvez des cerfs la trace fugitive,
Avecq' Diane et les nymphes compagnes :
Et toy ô Dieu, qui mon rivage bagnes,
As-tu point veu une nymphe craintive
Qui va menant ma liberté captive,
Par les sommets des plus hautes montagnes ?
Hélas ! enfans, si le sort malheureux
Vous monstre à nu sa cruelle beauté,
Que telle ardeur longuement ne vous tienne.
Trop fut celuy chasseur avantureux,
Qui de ses chiens sentit la cruauté
Pour avoir veu la chaste Cynthienne.

LXXXIII

Dejà la nuict en son parc amassoit
Un grand troupeau d'estoilles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes,
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassoit.
Dejà le ciel aux Indes rougissoit,
Et l'aube encor' de ses tresses tant blondes
Faisant gresler mille perlettes rondes,
De ses thresors les prés enrichissoit :
Quand d'Occident, comme une estoille vive
Je vy sortir dessus ta verde rive,
O fleuve mien, une Nymphe en riant.
Alors voyant ceste nouvelle Aurore,
Le jour honteux d'un double tein colore
Et l'Angevin et l'indique Orient.

LXXXIV

Seul et pensif par la deserte plaine
Resvant au bien qui me fait douloureux,
Les longs baisers des colombs amoureux
Par leur plaisir firent croistre ma peine.
Heureux oiseau, que votre vie est pleine
De grand' douceur ! ô baisers savoureux !
O moy deux fois et trois fois malheureux,
Qui n'ay plaisir que d'esperance vaine !
Voyant encor' sur les bords de mon fleuve
Du sep lascif les longs embrassemens
De mes vieux maux je fis nouvelle espreuve.
Suis-je donc veuf de mes sacrez rameaux ?
O vigne heureuse, heureux enlacemens,
O bord heureus, ô bien heureux ormeaux.

LXXXV

Parmy les fleurs ce faux Amour tendit
Une ré d'or légèrement coulante,
Sous les rameaux d'une divine plante,
Où de pié quoy ce cruel m'attendit.
Bien me sembla que quelque voix me dit,
Hoste les pas de ta course trop lente,
Quand une main doucement violente
Serrant la corde à terre m'estendit.
Lors je fus pris et ne me prenoy' garde
Qu'en mille nœuds lié je me regarde
En la prison d'une beauté celeste :
Là est ma foy, geolier nuit et jour,
O douce chartre ! ô bien-heureux sejour
Qui m'a rendu la liberté moleste.

LXXXVI

Près d'un boccage, au milieu d'un beau pré
Où d'un ruisseau la fraischeur toujours dure
Je te feray un autel de verdure
De mille fleurs tout autour diapré.

Là je pendray en un tableau sacré
A ton saint nom une riche peinture,
Où je feray de vers une ceinture,
De mille vers s'ils te viennent à gré.
Souspire donc de ta plus douce haleine,
Me descouvrant sur le col de porphyre
Ces laqs dorez coulpables de ma peine.
Ainsi des vents te soit donné l'Empire,
Ainsi ta Flore, ô bien heureux Zephyre,
Te soit toujours et toujours plus humaine.

LXXXVII

Vent doux soufflant, vent des monts souverain,
Qui voletant d'ailes bien empennées
Fais respirer de souëves halenées
Ta douce Flore au visage serain.
Pren de mes mains ce vase, qui est plein
De mille fleurs, avec l'aurore nées,
Et mil' encor' à toy seul destinées,
Pour t'en couvrir et le front et le sein.
En cependant au thresor de ces rives
Je pilleray ces emeraudes vives,
Ces beaux rubis, ces perles, et saphirs
Pour mettre en l'or des tresses vagabondes
Qui çà qui là folastrent en leurs ondes,
Grosses du vent de tes plus doux souspirs.

LXXXVIII

Si longue foy peut meriter mercy,
J'auray le gain de ma perte passée,
Si mon destin toute ardeur n'a chassée
Du beau soleil, dont je suis esclarcy.
Amour qui fut longuement endurcy,
Ores piteux à mon ame offensée,
A mis les yeux au creux de ma pensée,
Clair à luy seul, à tout autre obscurcy.
La forest prend sa verde robbe neuve,
La terre aussi, qui n'aguere estoit veuve,
Promet de fruits une accroissance pleine.




Or cesse donc l'hyver de mes douleurs,
Et vous plaisirs, naissez avec les fleurs
Au beau soleil que mon printemps rameine.

LXXXIX

Zephyre soufle, et sa Dame ramene
Les belles fleurs dont la terre est couverte :
La forest neuve oit sur sa teste verte
Progne gemir, et plaindre Philomene.
Le ciel trompeur, qui le front rasserene,
De ses thresors nous tient la porte ouverte,
Et pour tirer un gain de nostre perte,
De nouveaux fruits la nature a fait plaine.
Tous animaux qui cheminent, et noüent,
Qui vous glissant, et qui par l'air se joüent
Sentent le feu, et je suis le feu mesme.
Vous seulement osez faire la guerre
Contre celuy dont la puissance extreme
Doute le ciel, l'air, la mer, et la terre.

XC

Toy qui fais voir la lumière incogneüe
Au chaste fils du jaloux inhumain,
Quand tu pillas d'une trop docte main
La proye en vain de Pluton retenüe :
L'horrible Dieu qui tonne sur la nüe,
Meu justement pour son frere germain,
Darda les traits vangeurs du sort humain,
Te foudroyant, de sa flamme cogneüe.
Las moy chetif qui l'oblivieux bord
Malgré l'Enfer, Acheron et son port,
Ay despouillé de sa plus riche proye!
Celle que j'ay fait compagne des Dieux,
Me bat, me poingt, me brusle, me foudroye,
Par les doux traits qui sortent de ses yeux.

XCI

Rendez à l'or ceste couleur qui dore
Ces blonds cheveux, rendez mil' autres choses,
A l'Orient tant de perles encloses
Et au soleil ces beaux yeux que j'adore.
Rendez ces mains au blanc yvoire encore,
Ce sein au marbre, et ces lèvres aux roses,
Ces doux souspirs aux fleurettes decloses,
Et ce beau sein à la vermeille Aurore.
Rendez aussi à l'amour tous ces traits,
Et à Venus ses graces et attraits :
Rendez aux cieux leur céleste harmonie.
Rendez encor ce doux nom à son arbre,
Ou aux rochers rendez ce cœur de marbre.
Et aux lions cest humble felonnie.

XCII

Ce bref espoir, que ma tristesse allonge,
Traitte à moy seul, et fidele à Madame,
Bien mille fois a promis à mon ame
L'heureuse fin du soucy qui la ronge.
Mais quand je voy sa promesse estre un songe,
Je le maudy, je le hay, je le blasme,
Puis tout soudain, je l'invoque et reclame
Me repaissant de sa douce mensonge!
Plus d'une fois de moy je l'ay chassé :
Mais ce cruel, qui n'est jamais lassé
De mon malheur, à vos yeux se va rendre.
Là fait sa plainte : et vous qui jours et nuicts
Avecques luy riez de mes ennuis,
D'un seul regard le me faites reprendre

XCIII

Ores je chante, et ores je lamente,
Si l'un me plaist, l'autre me plaist aussi,
Qui ne m'arreste à l'effet du soucy,
Mais à l'object de ce qui me tourmente.

Soit bien ou mal, desespoir ou attente,
Soit que je brusle, ou que je soy transi,
Ce m'est plaisir de demeurer ainsi :
Egalement de tout je me contente.
Ma Dame donc, Amour ma destinée,
Ne changent point de rigueur obstinée,
Où haut ou bas la fortune me pousse.
Soit que je vive, ou bien soit que je meure,
Le plus heureux des hommes je demeure,
Tant mon amour a la racine douce.

XCIV

Quand vos beaux yeux Amour en terre incline
Et vos esprits en un souspir assemble
Avec ses mains, et puis les desassemble
D'une voix claire, angelique et divine,
Alors de moy une douce rapine
Se fait en moy : je me perds, il me semble
Que le penser, et le vouloir on m'emble
Avec le cœur du fond de la poitrine.
Mais ce doux bruit, dont les divins accens
Ont occupé la porte de mes sens,
Retient le cours de mon ame ravie.
Voila comment sur le mestier humain
Non les trois sœurs, mais Amour de sa main
Tist et retist la toile de ma vie.

XCV

Dieu qui reçois en ton giron humide
Les deux ruisseaux de mes yeux larmoyans,
Qui en tes eaux sans cesse tournoyans,
Enflent le cours de ta course liquide.
Quand fut-ce, ô Dieu, qu'en la carrière vuide
De ton beau ciel, ces cheveux ondoyans,
Comme tes flots au vent s'ebanoyans,
Deçà de là vogoyent à pleine bride ?

Ce fut alors, que cent nymphes captives
Entre les bras, sortirent sur leurs rives,
Laissant le creux de ta blonde maison :
Ce fut alors que les Dieux et l'année,
Firent sur toy, ma terre fortunée,
Renaistre l'or de l'antique saison.

XCVI

Ny par les bois les Dryades courantes,
Ny par les champs les fiers scadrons armez,
Ny par les flots les grands vaisseaux ramez,
Ny sur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des forests les tresses verdoyantes,
Ny des oyseaux les corps bien emplumez
Ny de la nuict les flambeaux allumez
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des saincts temples dorez,
Ny les palais de marbre elaborez,
Ny l'or encor', ni la perle tant claire,
Ny tout le beau que possède les cieux,
Ny le plaisir pourroit plaire à mes yeux
Ne voyant point le soleil qui m'esclaire.

XCVII

Qui a peu voir la matinale rose
D'une liqueur celeste emmiellée,
Quand la rougeur de blanc entremeslée
Sur le naif de sa branche repose :
Il aura veu incliner toute chose
A sa faveur : le pied ne l'a foulée,
La main encor' ne l'a point violée,
Et le troupeau approcher d'elle n'ose :
Mais si elle est de sa tige arrachée,
De son beau tein la fraischeur descheïssée
Perd la faveur des hommes et des Dieux.
Hélas! on veut la mienne devorer,
Et je ne puis que, de loin, l'adorer
Par humbles vers (sans fruict) ingenieux.

XCVIII

S'il a dit vray, seiche pour moi l'ombrage
De l'arbre sainct, ornement de mes vers,
Mon nom sans bruit erre par l'univers,
Pleuve sur moi du ciel toute la rage.
S'il a dit vray de mes souspirs l'orage,
De cruauté les durs rochers couvers,
De desespoir les abysmes ouvers,
Et tout peril conspire en mon naufrage.
S'il a menty, la blanche main d'yvoire
Ceigne mon front de fueilles que j'honore :
Les astres soyent les bornes de ma gloire,
Le ciel benin me descouvre sa trace :
Vos deux beaux yeux, deux flambeaux que j'adore,
Guident ma nef au port de vostre grace.

XCIX

O fausse vieille, ô fille de l'Envie,
Et de l'Amour, fille qui à ton père
As enfanté dommage et vitupere,
En corrompant le miel de nostre vie.
O geinne, ô fleau de nostre fantasie,
Qui jusqu'en l'ame as ton cruel repere!
O le seul mal du bien que l'on espere,
Fausse aveuglée, inique Jalousie!
Vent pestilent, air infect, qui apportes
La mort au cœur par plus de mille portes
Sale harpye, oiseau de triste augure,
Tu es le mal, qui ne crains, ô superbe!
Emplastre, unguent, jus de racine ou d'herbe,
Vers enchanté, ou magnifique figure.

C

Vieille qui prens de crainte nourriture,
De faux rapport et de legere foy,
Pourquoy fais-tu soudain que je te voy
Geler mon feu d'une triste froidure ?

Si tu es donc à mes plaisirs si dure,
Pourquoy viens-tu loger avecques moy ?
Va te noyer en ce fleuve d'esmoy,
Fleuve infernal, où le froid toujours dure.
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuis,
Parmi l'obscur des éternelles nuicts :
Pourquoy te plaist d'amour le beau séjour ?
Si la clarté les ombres espouvante :
Oses-tu bien, ô charongne puante,
Empoisonner le serain de mon jour ?

CI

O que l'enfer estroittement enserre
Cest ennemi du doux repos humain,
De qui premier la sacrilege main
Arracha l'or du ventre de la terre.
Cestuy vrayement mena premier la guerre
Contre le ciel, ce fier, cest inhumain
Tua son pere et son frere germain,
Et fut puni justement du tonnerre.
O peste, ô monstre, ô Dieu des malefices,
Par toy premier, la cohorte des vices
Sortit du creux de la nuict plus profonde.
Par toy encor' s'en revola d'ici
L'antique foy, et la justice aussi
Avec l'amour, l'autre soleil du monde.

CII

Des chiens veillans le long cri douloureux,
Le soin du guet, et la ferrée porte,
La tour d'airain pouvoient rendre assez forte
Contre l'assaut du nocturne amoureux :
Trop en estoit le sort avantureux,
Mesm' à celuy que la vengeance porte,
S'il ne se fust de sa divine sorte
Changé en or ce metal malheureux.
C'est ce fier là, qui esgale aux campaignes
Les durs sommets des plus hautes montagnes,

Plus foudroyant que n'est le trait des cieux.
Le fer, le feu, les grands citez fermées,
Les hauts rampars, et les bandes armées,
Donnent passage à l'or audacieux.

CIII

Mais quel hyver seiche la verde souche
Des saincts rameaux, ombrage de ma vie?
Quel marbre encor', marbre pasle d'envie,
Blesmit le tein de la merveille bouche?
Mais quelle main, quelle pillarde mouche
Ravit ses fleurs, c'est toy fiévre hardie,
Qui fais languir par une maladie,
Moy en mon ame et Madame en sa couche.
O toy, que mere et marastre on appelle,
As-tu donc fait une chose si belle
Pour la deffaire? ô Dieu qui n'as point d'yeux,
Si contre moy la nature conspire
Voire le ciel, la fortune et les Dieux,
Defend au moins l'honneur de ton empire.

CIV

O Cytherée, ô gloire Paphienne,
Mere d'Amour, vien piteuse à la belle,
Qui le secours de tes graces appelle,
Saincte, pudique, et chaste Cyprienne.
Soustien aussi, Vierge Tritonienne,
De ton vieux tige une branche nouvelle :
Toy, qui sortis de la saincte cervelle,
Sage Pallas, Minerve Athenienne,
Oyez encor' vous les deux yeux du monde,
L'honneur jumeau de l'isle vagabonde,
Le juste dueil de ce cœur gémissant.
Ainsi la nuict tes baisers favorise,
Chaste Diane : ainsi Parnasse prise,
Docte Phœbus, ton laurier verdissant.

CV

Esprit divin, que la trouppe honorée
Du double mont admire, en t'escoutant,

Cygne nouveau, qui voles en chantant
Du chaud rivage au froid hyperborée :
Si de ton bruit ma Lyre enamourée,
Ta gloire encor' ne va point racontant,
J'aime, j'admire et adore pourtant
Le haut voler de ta plume dorée.
L'Arne superbe adore sur sa rive,
Du sainct laurier la branche toujours vive,
Et ta Delie enfle ta Sône lente.
Mon Loyre aussi demi-Dieu par mes vers,
Bruslé d'amour estend les bras ouvers
Au tige heureux qu'à ses rives je plante.

CVI

O noble esprit, de graces allié,
Que ta vertu, la Muse et la Nature,
Ont par destin, et non par avanture,
Avec le mien estroittement lié :
O de mon cœur la seconde moitié :
Si de ton feu quelque scintile dure,
Soulage un peu le tourment que j'endure,
Me consolant d'excuse, ou de pitié.
Inspire moy les tant douces fureurs,
Dont tu chantas cette fiere beauté
Qui t'aveugla à semblables erreurs.
Ainsi d'amour le feu puisse descendre,
Pour amollir cest' humble cruauté
En l'estomac de ta froide Cassandre.

CVII

Sus, sus mon âme, ouvre l'œil, et contemple
L'arc triomphal de l'amour supernel,
Qui pour laver ton peché paternel
Porta le fais de ta perte si ample.
Là, de pitié est le parfait exemple :
Sus donc mes vers, d'un vol sempiternel
Portez mes vœnx en son temple eternel :
Le cœur fidele est de Dieu le sainct temple.

S'il a servi pour rendre l'homme franc,
S'il a purgé mes pechez de son sang,
Et s'il est mort pour ma vie asseurer.
S'il a gousté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeux ne devez-vous pleurer
D'avoir sans fruict despendu tant de pleurs ?

CVIII

O Seigneur Dieu, qui pour l'humaine race
As été seul de ton pere envoyé
Guide les pas de ce cœur desvoyé
L'acheminant au sentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouvert la trace,
Par toy la mort a son dard estuyé,
Console donc cet esprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embrasse.
Vien, et le bras de ton secours apporte
A ma raison qui n'est pas assez forte,
Vien esveiller ce mien esprit dormant :
D'un nouveau feu brusle moy jusqu'à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeste flamme
Face oublier de l'autre le tourment.

CIX

Pere du ciel, si mil' et mille fois
Au gré du corps, qui mon desir convie,
Or que je suis au printemps de ma vie,
J'ai asservi et la plume, et la voix :
Toy qui du cœur les abysmes cognois,
Ains que l'hyver ait ma force ravie,
Fay moy brusler d'une celeste envie
Pour mieux gouster la douceur de tes loix.
Las, si tu fais comparoistre ma faute
Au jugement de ta majesté haute
Où mes forfaits me viendront accuser,
Qui me pourra defendre de ton ire ?
Mon grand peché veut me condamner, Sire,
Mais ta bonté me peut bien excuser !

CX

Dieu, qui changeant avec obscure mort
Ta bien-heureuse et immortelle vie
Fus aux pecheurs prodigue de ta vie,
Pour les tirer de l'eternelle mort :
Telle pitié coulpable de ta mort
Guide les pas de ma fascheuse vie
Tant que par toy, à plus joyeuse vie
Je soy' conduit du travail de la mort.
N'avise point, ô Seigneur, que ma vie
Ne soit noyée aux ondes de la mort,
Qui me distrait d'une si douce vie :
Oste la palme à ceste injuste mort
Qui jà s'en va superbe de ma vie,
Et morte soy toujours pour moy la mort.

CXI

Voici le jour que l'eternel amant
Fit par sa mort vivre sa bien-aimée,
Qui telle mort au cœur n'a imprimée,
O Seigneur Dieu, est plus que diamant.
Mais qui pourra sentir ce doux tourment,
Si l'ame n'est par l'amour enflammée ?
Souffle luy donc, pour la rendre allumée,
L'esprit divin de ton feu vehement,
Pleurez, mes yeux, de sa mort la memoire,
Chantez, mes vers, l'honneur de sa victoire,
Et toy, mon cœur, fay-luy son deu hommage.
O que mon Roy est invincible et fort !
O qu'il a fait grand gain de son dommage,
Qui en mourant triomphe de la mort.

CXII

Dedans le clos des occultes idées,
Au grand troupeau des ames immortelles,
Le prevoyant a choisi les plus belles
Pour estre à luy par luy mesme guidées.

Lors peu à peu devers le ciel guindées
    Dessus l'engin de leurs divines ailes
    Volent au sein des beautez eternelles
    Où elles sont de tout vice emondées.
Le juste seul ses eleuz justifie,
    Les reanime en leur premiere vie,
    Et a son fils les fait quasi egaux.
Si donc le ciel est leur propre heritage,
    Qui les pourra frauder de leur partage
    Au poinct qui est l'extrême de tous maux ?

CXIII

Si nostre vie est moins qu'une journée
    En l'eternel, si l'an qui fait le tour
    Chasse nos jours sans espoir de retour,
    Si perissable est toute chose née,
Que songes-tu, mon ame emprisonnée ?
    Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
    Si, pour voler en un plus clair sejour,
    Tu as au dos l'aile bien empennée ?
Là est le bien que tout esprit desire,
    Là le repos où tout le monde aspire,
    Là est l'amour, là le plaisir encore.
Là, ô mon cœur, au plus haut ciel guidée,
    Tu y pourras recognoistre l'Idée
    De la beauté qu'en ce monde j'adore.

CXIV

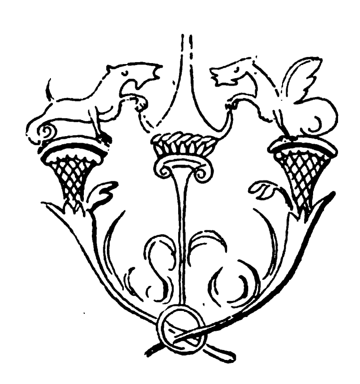
Arrière, arrière, ô méchant populaire,
    O que je hais ce faux peuple ignorant !
    Doctes esprits, favorisez les vers
    Que veut chanter l'humble prestre des Muses.
Te plaise donc, ma Royne, ma Deesse,
    De ton sainct nom les immortalizer,
    Avec celui qui au temple d'Amour
    Baise les pieds de ta divine image.
O toy, qui tien le vol de mon esprit,
    Aveugle oiseau, dessille un peu tes yeux,
    Pour mieux tracer l'obscur chemin des nues.

Et vous, mes vers delivres et legers,
Pour mieux atteindre aux celestes beautez
Courez par l'air d'une aile inusitée.

CXV

De quel soleil, de quel divin flambeau
Vint ton ardeur ? lequel des plus hauts Dieux
Pour te combler du parfait de son mieux,
Du Vandosmois te fit l'astre nouveau ?
Quel Cygne encor' des Cygnes le plus beau
Te presta l'aile et quel vent jusqu'aux cieux
Te balança le vol audacieux
Sans que la mer te fust large tombeau ?
De quel rocher vint l'eternelle source,
De quel torrent vint la superbe course,
De quelle fleur vint le miel de tes vers ?
Monstre le moy qui te prise et honore,
Pour mieux hausser la plante que j'adore
Jusqu'à l'egal des lauriers toujours verds.

CŒLO MUSA BEAT





ŒUVRES POÉTIQUES

LA MUSAGNŒMACHIE

Sous l'œil pasle de la nuict
J'ay fait ma course premiere,
Frisant la mer qui reluit
Sous la tremblante lumiere :
Ores l'espesse fumiere
De l'Océan monte aux cieux,
Je voy l'Astre pluvieux,
Et la monstrueuse crouppe
De la grand'marine trouppe.
Sus, matelots, en avant
A la prouë et à la pouppe,
Armez-vous contre le vent.
Scylle en son ventre abboyant
Engouffre le costé dextre,
Et Carybde tournoyant
Occupe le flanc senestre.

Vous que Jupiter fit naistre
Flambeaux amis de la nef,
Descouvrez moy vostre chef.
Dessus les plus hautes cymes
Je voy sortir des abismes
Une Orque, pour m'abismer
En son ventre plain de crimes,
Qui couve toute la mer,

Homere premier sonna
Et les rats, et les grenouilles,
Puis horrible il entonna
Les Phrygiennes despouilles.
Dieu, qui en mon Loyre mouilles
L'or de tes crespes cheveux,
Reçoy doucement les vœux
De ceste avant-tragedie;
A fin qu'apres je dedie
Et aux Muses et à toy,
D'une trompette hardie
Les victoires de mon Roy.

Au milieu d'un vol ombreux,
Sous une voute ancienne
Gist un antre tenebreux,
Où la nuict cymmerienne
Garde que Venus ne vienne
Le percer jusqu'au dedans
Des traits de ces yeux ardens.
Lethe de là prend sa source,
Qui d'une endormante course
Sort du cœur d'un rocher vieux,
Feutrant d'une humide mousse
Les pavoz oublivieux.

Le chant du coq resveillant
Du chien là soigneuse cure
N'habite au lieu sommeillant,
Que de long silence emmure :
L'oye à l'esclatant murmure
N'est en ce clos obscurci,
Là le sommeil endurci
Tient l'ignorance embrassée :
Que la Terre courroucée
D'un estomach verd de fiel,

Avecq' Encelade et Cée
Vomit encontre le Ciel.
Comme un lion s'elençant,
Elle a deux levres tortues,
Comme un asne balançant
Deux grand's oreilles pointues.
Ses pates de poil vestues,
Qui trainent ses membres lourds,
Imitent les pas d'un ours.
Une chair de sang mouillée
Enfle sa panse touillée.
Puis veautrant son pesant corps,
Comme une taupe aveuglée
Sousleve le museau tors.
Maint sceptre victorieux,
Et mainte couronne saincte,
Maint chapeau laborieux,
Et mainte vesture ceinte
Toute diversement peinte
Ornoit le monstre hideux,
Alors que tout despiteux
Monstroit à la terre plaine
De son arrogance vaine,
Avoir la clef en ses mains
Du loyer et de la peine
Des miserables humains.
Vous qui les fables contez,
Ne descrivez plus Antée
Ni les fiers chevaux dontez,
Ni l'ame en trois corps entée,
Ni le porc Erimantée,
Ni le lion Nemean.
Ni le serpent Lernean,
Ni la puante Chimere,
Ni Meduse, ni Cerbere,
Qui furent moins contrefaits
Que ce monstre, qui est pere
Des plus horribles forfaicts.
La fraude, et le faux conseil,
Et la discorde suyvie
D'ambition et d'orgueil,
Bourreaux de l'humaine vie,

La calomnieuse envie,
La cruauté, qui consent
Au sang du peuple innocent,
La blandissante malice,
La miserable avarice,
Les peu durables plaisirs,
Et l'oisiveté nourrice
Des impudiques desirs,
Les longs tragiques regrets,
La mort en l'ame imprimée,
Et des mots jadis secrets
La bande mal enfermée.
C'est la furieuse armée
Qui saccageant l'univers
Par tant d'alarmes divers,
Par fer, par flamme, par mine
Notre bonheur extermine,
Sous le monstre desreglé
Par la vengeance divine
A son malheur aveuglé.
François premier le chassa
Par' la compagne de France,
Et l'estomac luy passa
D'une inevitable lance :
Voici Henry qui s'avance
Qui d'un fer estincellant,
Le chef luy va martelant,
Catherine, & Marguerite,
Chacune d'elles irrite
La beste au dos et au flanc
Qui d'une haleine despite
Vomit un fleuve de sang.
Je voy le royal enfant,
Que tant de grace environne,
Qui d'un laurier triomphant
Desja, desja se couronne :
Voici comme il esperonne
Sa juvenile vertu
Dessus le monstre abbatu.
Voici l'honneur de l'Eglise,
Voici Chastillon & Guyse,
Et qui toucha de sa main

A la couronne promise
Du sainct college Romain.
Voici l'arbre plantureux.
La juste équité cognuë
De l'olivier bien-heureux.
Voici la vertu chenuë
Du sein de Pallas venuë,
Mascon dont la docte voix
Sucre l'oreille des Rois.
Voici Monluc, qui arrive,
Laissant l'Escossoise rive,
Pytho qui le composa,
D'une humeur persuasive
Sa docte langue arrosa.
Le sage docte Chiron
D'une mammelle fertille
Alaicte dans son giron
Le jeune François Achille :
C'est Danese qui distille
Une celeste liqueur,
Abbreuvant le jeune cœur,
Qui d'une genereuse vie
Desja (ce semble) desire
Manier sous un Phœnix
Les armes, et de la Lyre
Les sons en douceur finis.
Je voy le palais Royal,
Des parlemens l'excellence,
Où d'un contrepoids loyal
Les sainctes loix on balance.
La superbe violence
Du monstre ennemi de Dieu
N'habite point en ce lieu.
Là le pourtraict on contemple
Du vieil Senat, et l'exemple
Du jugement, qui estoit
Où jadis dedans son temple
La sage vierge habitoit.
Comme du present des Grecs
Sur la sommeillante Troye
Tomboyent les soldats secrets
Ardens à la riche proye :

La faveur des dieux ottroye,
Que la royale cité
Enfante un peuple incité
De neuf pucelles ensemble.
C'est toy, Paris, où s'assemble
La fleur des Grecs & Latins,
Sur l'ignorance qui tremble
Parmi ces riches butins.

Les scadrons avantureux
Des abeilles fremissantes
Forment leur miel savoureux
De fleurs sans ordre naissantes
Par les plaines verdissantes.
Tel est le vol de mes vers,
Qui portent ces noms divers,
Discourant parmi le monde
D'une trace vagabonde :
Mais rien choisir je ne puis
Au grand thresor qui m'abonde
Tant riche-pauvre je suis.
Le grand visage des cieux
Quand le char de la nuict erre,
Ne rit avecques tant d'yeux
A la face de la terre :
Et l'Inde riche n'enserre
Tant de perles & thresors
Que la France dans son corps
Cache d'enfans poetiques,
Qui en sonnets, et cantiques
Qui en tragiques sanglos
Font revivre les antiques
Au sein de la mort enclos.

Carle, Hervot, Sainct Gelais,
Les trois favoris des Graces,
L'utile doux Rabelais
Et toi, Bouju, qui embrasses
Suyvant les royales traces,
L'heur, la faveur et le nom
De Pallas et de Junon;
Scève, dont la gloire noue
En la Sône qui te loue,
Docte aux doctes esclarci :

Solel, que la France advoue
L'autre gloire de Querci.
Peletier laborieux
En tes poétiques œuvres,
Et Martin industrieux
Qui fidellement descouvres
L'art des antiques manœuvres,
Ne laissez, divins esprits,
Vostre labeur entrepris,
Voici Maclou qui accorde
Le fer, le feu, la discorde
D'un pouce non endormi,
Foudroyant dessus sa corde
L'Anglois, jadis ennemi.
Venez, l'honneur Loudunois,
Et ceux que mon Loyre prise,
Lyon, & le Masconnois,
Et Tholose bien apprise.
Paris, chef de l'entreprise
Fait son enseigne ondoyer
Pour l'ennemi foudroyer.
Sus donc, divine cohorte,
Qu'on ouvre la double porte
Du mont qui se fend en deux,
Afin que la guerre sorte
Dessus le monstre hideux.
Je voy luire trois flambeaux,
De Phœbus heureux augure
Qui tremblent, ardents et beaux
Au front de la nuict obcure.
A voir leur belle figure,
Je prenoy le grand Baïf
En ces trois encore vif
Sous nostre Dorat, qui dore
Ses vers que Parnasse adore,
Dont l'art bien élabouré
De l'or de Saturne encore
A ce siècle redoré
Qui est celuy qui du chef
Heurte le front des estoilles !
Qui les ailes de sa nef
Empenne de riches toiles ?

Le vent marri de ses voiles
Parmi les flots estrangers
Jusqu'au ventre des dangers
Le hausse, le baisse, et brouille,
A voir sa riche despouille,
C'est le Pindare François
Qui de Thebe et de la Pouille
Enrichit le Vandomois.
Il est temps de desplacer,
Sus ma chose, la derniere
Ores il faut delasser
Votre course prisonnière.
Allez, ma douce guerriere,
Et legerement coulant
Sur le chariot roulant
Gaignez quelque peu d'espace.
Ores n'est temps, que l'on face
Un trottier et menu train,
Ou que des chevaux l'audace
Demeure serve du frein.
Le docte luc tant vanté,
Qui l'amour de l'ignorance
Parmy Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veut donner asseurance
De lascher par l'univers
Les traits de mes petits vers :
Qui de ceste Lyre mienne
D'une corde Horacienne
Encourageant les doux sons,
A bien daigné sur la sienne
Me fredonner mes chansons.
Vous, de qui le front sçavant
Des saints rameaux se fait digne,
Venez tonner bien avant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible signe ;
Et vous les scadrons vaillans
Pour les Muses bataillans,
Heurtez le depiteux monstre
Qui frissonne à la rencontre
De vostre superbe effort,

Et en son visage monstre
Le palle tein de la mort
Du natal il s'arme encor'
Dont on sonne les alarmes,
D'un acier engravé d'or
Vulcan fit vos belles armes.
Mais (ô la fleur des gendarmes !)
Vous ne la changerez pas,
Comme au milieu des combats
Fit au plus ruzé Titide
Le mal caut Antenoride,
Cent fois la valeur d'un bœuf
L'armoit, et du Danaïde
Les ames en valoyent neuf.
Jupiter nous a donné
La terre pour heritage :
Et a le ciel ordonné
Aux immortels en partage.
Là de tout sexe, et tout aage,
Il compasse tous les faits,
Ses jugements sont parfaits.
Sa foudre lente à la peine
De l'ignorance inhumaine
Porte la mort, et l'enfer.
Les dieux ont les pieds de laine
Mais ils ont les bras de fer.
Je vois tomber d'un haut vol
La guerriere Athenienne
Portant pendue à son col
La targe Gorgonienne.
C'est la grand'Tritonienne,
Qui va sa hache elançant
Sur son timbre menaçant
Ondoye une flamme obscure,
Sus, Muses, ma douce cure,
Venez le monstre affoler
Du costé du bon augure
J'ay veu deux cignes voler.
Qui est celuy qui l'air fend
Au balancer des aisselles,
Porté sur le dos du vent,
Qu'il esperonne des ailes

De ses deux plantes isnelles ?
A voir son chapeau doré,
Et le pourpre coloré
De sa cape d'or semée,
A voir sa verge charmée,
C'est l'oiseau Cyllenien,
Avant-coureur de l'armée
Du saint cœur Aonien.
Le dieu qui les longs travaux
Au vieil sein de Thetys baigne,
Fait galopper ses chevaux
Par la celeste campagne.
Dessous la bride compagne
Ils sont sortis de la mer,
Espoinçonnez d'abysmer
La fiere beste vilaine.
Leur feu vomissante haleine
Resoufle un brasier d'horreur
Dedans ma poitrine pleine
D'une indomtable fureur.
Io Pean, desserrez
Mille traits d'une secousse
Et ce Pythan enserrez
Dedans la poitrine rousse.
J'en ay cent dedans ma trousse
Des moins rebouchés de tous,
Pour l'enfoncer de leurs coups
Au chef, au ventre, à l'aisselle,
Une tragique pucelle
Pour eux un arc me tendit
De l'homicide fiscelle,
Dont Lycombe se pendit.
Allez, filles de la nuict,
De longs serpens chevelues,
Suivez le monstre qui fuit
Sur ses grands pates velues.
De cent coleuvres éleues
Dessus votre horrible front
Glacez-luy le col en rond :
Et pleuvant en son courage
De crainte d'horreur, de rage
Une bouillante liqueur,

De vostre plus grand orage
Tempestez-lui dans le cœur.
Le sepulchre des Geans
Et vous, traits de la tempeste,
De l'horrible main cheans,
Elancez-vous sur la teste
De la sacrilege beste.
J'oy les gros souspirs ardans.
Encelade est là dedans,
Qui anime de sa gorge
La Cyclopéenne forge.
Je voy cent bras poudroyez,
Je voy le feu qui regorge
Des estomacs foudroyez,
Le monstre aux pieds de serpent
Qui d'une escailleuse trace
Le long des cuisses lui pend,
Et le ventre luy embrasse.
Bien trois cens ans de ceste race
Les montagnes assemblans
D'en haut voulurent descoudre :
Et pour le ciel mettre en poudre
D'un espouvantable cœur
Faire au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troupe aux ailes humides
Des freres seditieux
Contre-court à longues brides.
Or' par les carrieres vuides
Porte l'hyver & la nuict,
D'un cours qui en vain se suit,
Voltigeant à bride ronde.
Or' sous la voute du monde
Eloche d'un dos puissant
De son estable profonde
Le fondement gemissant.
Qui court le ciel accrocher,
Qui arrache les montagnes,
Qui la teste d'un rocher
Darde à travers les campagnes,
Qui fuit, qui suit les enseignes,

Voicy le pere des dieux,
Qui vole victorieux
Sur son aile magnanime :
Voi le cy comme il anime
Les bandes du ciel qui vont
Là où plus fort s'envenime
L'assaut que les Geans font.
Les pointes du fer errant's
Or' à longues haleines,
Or' à longs yeux esclairans,
Dans les nues estonnées,
Leurs grands voix ont entonnées.
Et la fureur qui descend
D'un traict qui le souffre sent,
Les montagnes emmoncelle.
La terre beant sous elle
Les enfers ne cache pas.
Dessous la clarté nouvelle
Les ombres tremblent là bas.
Jà le tressuant Atlas
Anhele dessous sa charge,
Voicy Bellone & Palas
Quasi sur l'extresme marge.
La Medusienne targe
S'oppose au cruel effort.
Voicy Mars, voicy la Mort,
Qui par les grands bandes erre,
Voicy la fin de la guerre,
Voicy les dieux triomphans,
Et voicy la triste Terre
Couverte de ses enfans.
Dieu en Cirène adoré,
Ceint de branche verdissante,
Marie un archet doré
Avec la corde puissante
De ma lyre menaçante :
Sur les ailes de ton nom
Guinde bien haut le renom
De la guerre commencée
Par moy l'Angevin Alcée,
Suivant les scadrons divers,
Qui l'ignorance ont chassée

Par la foudre de leurs vers,
A quatre coursiers volans,
Dont la blancheur derobée
Descouvre dessus leurs flancs
La neige de frais tombée.
Vostre charette courbée
Attelez divin troupeau,
L'honneur du double coupeau :
Et pour celebrer la feste,
Portant vos armes en teste
De couronnes estoffez,
De vostre heureuse conqueste
Heureusement triomphez.

Je veux un arc eslever
Sur deux colonnes doriques
Pour vostre gloire y graver
En cent moulures antiques.
Les jeunes qui ont choisi
Le thresor presque moisi
De la vieille Poësie,
D'un honneste jalousie
Enflammez par la faveur
Qui distile en l'Ambroisie
De la royale faveur.

En ton nectar adoucy
Muse enyvre ton esponge,
Pour desaigrir le soucy
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui se plonge
Au goufre tempestueux
Du palais tumultueux.
Ancre ici ma nef captive,
Afin que dessus ta rive,
Dedans ton temple immortel,
Des rameaux de mon Olive
J'en courtine ton autel.

CŒLO MUSA BEAT

A Salmon MACRIN

SUR LA MORT DE SA GELONIS

Tout ce qui prend naissance
Est perissable aussi :
L'indomptable puissance
Du fort le veut ainsi.
Les fleurs et la peinture
De la jeune saison,
Monstrent de la nature
L'inconstante raison.
La rose journaliere
Mesure son vermeil
A l'ardente carriere
Du renaissant soleil.
La beauté composée
Pour flestrir quelquefois,
Ressemble à la rosée
Qui tombe au plus doux mois.
La grace et la faconde,
Et la force du corps
De nature feconde
Sont les riches thresors.
Mais il faut que l'on meure,
Et l'homme ne peut pas
Tarder de demy'heure
Le jour de son trespas.
Ou est l'honneur de Grece.
L'espouse au fin Gregeois,
Et la chaste Lucrece
Bannissement des Rois ?
L'aveugle archer surmonte
Les hommes et les dieux,
Et la chasteté dompte
L'amour audacieux.
La Parque depiteuse
De voir l'honnesteté
De sa dextre hideuse
Dompte la chasteté.

Et puis la renommée
Par le divin effort
D'une plume animée
Triomphe de la Mort.
La renommée encore
Tombe en l'obscur sejour :
Le temps, qui tout devore,
La surmonte à son tour.
L'an, qui en soy retourne,
Court en infinité :
Rien ferme ne sejourne
Que la divinité.
La confiance immuable
De ta douce moitié,
Sa chasteté louable,
Son ardente amitié,
O Macrin, n'ont eu force
Contre la fiere loy,
Qui a fait le divorce
De ta femme et de toy.
La Mort, blesme d'envie
En la faisant saisir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaisir.
Si as tu la vengeance
En ta main bien à poinct,
Pour donner allegeance
A l'ennuy qui te poingt.
Commande à la Memoire
Espandre en l'univers
De Gelonis la gloire,
Ornement de tes vers.
L'ambitieuse pompe
Du funebre appareil
Si bien que toy ne trompe
L'oblivieux sommeil.
Quand la douleur trop forte
D'une amoureuse erreur
Voudroit fermer la porte
A ta douce fureur :
Ma Muse, la voisine,
Defendra que l'oubli

Du bruit ne s'enseine,
Que tu as ennobly.
    Si ton amour expresse
N'a sauvé Gelonis,
L'amoureuse Deesse
Perdit bien Adonis.
    Sus donc, et qu'on essuye
Les pleurs et le soucy :
Le beau temps et la pluye
S'entresuivent ainsi.
    Celuy qui bien accorde
De la Lyre le son,
Cherche plus d'une corde,
Et plus d'une chanson.
    Cuides-tu par ta plainte
Soulever un tombeau,
Et d'une vie esteinte
Rallumer le flambeau ?
    Ton deuil peu secourable
Ne desaigrira pas
Le Juge inexorable
Qui perfide là-bas.
    La harpe Tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Aussi bien que la tienne,
Lamenta quelquefois
    Son pitoyable office
Aux enfers penetra
Où sa chair Euridice
En vain elle impetra.
    Macrin, ta douce Lyre,
La mignonne des Dieux,
Ne peut surmonter l'ire
Du fort injurieux.
    Il faut que chacun passe
En l'eternelle nuict :
La mort qui nous menasse
Comme l'ombre nous suit.
    Le temps qui toujours vire,
Riant de nos ennuis,
Bande son arc qui tire
En nos jours, et nos nuicts.

Ses flesches empennées
Des siècle revolus
Emportent nos années,
Qui ne retournent plus.
N'avance donc le terme
De tes jours limitez,
La vertu qui est ferme
Fuit les extremitez.
Trop et trop tost la Parque
T'envoira prisonnier
Dedans l'avare barque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton ame
Sa moitié retrouver,
Pour ta premiere flamme
Encores esprouver.
L'amour, ta douce peine,
T'ouvrira le pourpris,
Où la mort guide et meine
Les amoureux esprits.
Là, sous le sainct ombrage
Des myrtes verdoyans
S'appaisera l'orage
De tes yeux larmoyans.

IMITATION DE L'ODE LATINE

DE JEAN DORAT

sur la mort de la Royne de Navarre

Comme en un char qui brusloit,
Ravy parmi l'air liquide
Le grand Prophete voloit
Et commandoit à la bride
Des chevaux audacieux,
D'une main estincellante
Guidoit leur trace bruslante
Par la carriere des cieux.



Quand du vieil sein foudroyant,
Au bras du jeune Prophete
La robbe en l'air ondoyant
Tomba d'une longue traitte,
Qui sembloit aux regardans
Estinceller par derriere
Une brillante lumiere
A pointes de traits ardents.

Comme au serein d'une nuict
De mille feux couronnée
De loin quelquefois reluit
Une estoille espoinçonnée,
Qui coule ou semble couler
En traînant apres sa fuite
De sillons une grand'suite
Court par la vague de l'air.

Ainsi ayant despouillé
De sa forme corporelle
Le manteau jadis souillé
D'une tache naturelle,
Marguerite delaissa
Ce vieil fardeau tant moleste,
Et au rond du feu celeste
Plus alaigre se haussa.

L'esprit du corps devoilé,
Et net des terrestres bouës
Jusques au ciel estoillé
Vola dessus quatre roües :
La foi, l'esperance aussi,
La charité tant prisée,
Et celle que n'a brisée
L'effort du cruel souci.

Sur ces couples bien appris
Parmi la celeste trace
Au ranc des heureux esprits
Elle alla prendre sa place,
Là où Royne elle se void
D'un monde plus grand et ferme
Que n'estoit le petit terme
Que son Navarrois avoit.

CONTRE LES ENVIEUX POÈTES

A P. de Ronsard

L'or n'est point si precieux,
Si ferme n'est point encore
Le metal audacieux
Qui tous les freres devore,
Comme un vers, qui nous honore.
Les vers sont plus doux que miel,
Les vers sont enfans du ciel.
Heureux qui par un Homere
A donté la mort amere :
Heureux qui pour guide ont eu
La louange qui est mere
Et fille de la Vertu.
Mais ceste louange encor'
Fille des Dieux avouable,
Passe l'indique thresor,
Venant d'nn loüeur loüable,
C'est un breuvage amiable,
Plus doux que celuy des cieux,
Pour mettre du rang des Dieux
L'ame digne de le boire :
Et pour graver une gloire
Au marbre du Firmament,
Ferrement de la memoire,
Plus dur que le diamant.
Heureux vous estes mes vers,
Heureuse tu es ma Lyre,
Que deux poëtes divers
Daignent pour subject eslire,
Pour tes louanges escrire
Soucelle d'un arc divin
Tire par l'air Angevin
Un traict françois et patriere
En courant, laisse derriere
Les mieux empennez esprits

Qui volent par la carriere
Des vieux Romains bien appris.
Par leurs vers laborieux,
Bruslans de voir la lumiere,
Nostre Loyre glorieux
Enfle sa course premiere.
Sa trace non coustumiere
Sous la bride de ma voix
Se joint au Loir Vandomois,
Qui s'egale au Roy des fleuves,
L'Olive et ses branches neuves
Puissent ainsi desormais
Marier aux forests veuves
Mon renom pour tout jamais.
La Nature et les Dieux font
Les architectes des hommes :
Ces deux (ô Ronsard) nous ont
Bastis de mesmes atômes,
Or, cessent donques les Mômes
De mordre les escrits miens,
Puisqu'ils sont frères des tiens,
Que les plus hauts Dieux admirent.
Si deux bons archers aspirent
Ficher leurs traits au milieu
Du blanc, bien souvent ils tirent
Tous deux en un mesme lieu.
Peletier me fit premier
Voir l'Ode, dont tu es Prince,
Ouvrage non coustumier
Aux mains de nostre province.
Le ciel voulut que j'apprinse
A le raboter ainsi,
A toi me joignant aussi,
Qui cheminois par la trace
De nostre commun Horace.
Dont un Demon bien appris
Les traits, la douceur, la grace
Grava dedans tes esprits.
La France n'avoit qui peust,
Que toy, remonter de cordes
De la Lyre le vieil fust,
Où bravement tu accordes

Les douces Thebaines Odes,
Et humblement je chantay
L'Olive, dont je plantay
Les immortelles racines,
Par moy les Graces divines,
Ont fait sonner assez bien
Sur les rives Angevines
Le sonnet italien.

Dont le branle industrieux,
Et la pesante mesure
De ses pieds laborieux
Qui ne vont à l'avanture
Par les champs, dont la peinture
Diapre ces belles fleurs,
N'entendent point les valeurs,
Que la Lyre babillarde
Te fredonne plus gaillarde
Ores haut et ores bas,
Sur la corde fretillarde
A la cadence des pas.

Le nourrisson abbreuvé
Du laict de la douce Muse
Fils des Dieux est approuvé,
Et Appollon, qui s'amuse
A l'enseigner, ne refuse
Le marier aux neuf sœurs
Dont tu goustois les douceurs
Lorsque la jeunesse tendre,
Qui de soy ne peut estendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faisant attendre
Orphelin de vray secours.

Voila comment le bonheur
De ceux, que la Muse estime,
S'envole au palais d'honneur :
Mais l'envie qui se lime
De voir la vertu sublime,
Dedans son palle manoir
Plastré de sang verd et noir,
Guigne de travers les œuvres
Des ingenieux manœuvres,
Et regorge tout expres

Le noir venin des couleuvres,
Pour le remascher apres.
Qui le mastin vilageois,
A veu tombé sous la force
Du genereux dogue anglois,
Il a veu comme il s'efforce
En vain d'une longue entorce
Sous le mors entrelassé,
Il a le dos herissé,
Parmi sa dent venimeuse
Coule une bave escumeuse :
Et horriblement grinçant
Degorge sa voix fumeuse
D'un œil de feu rougissant.
Tels sont les chiens animez
Qui loin de Parnasse abondent,
Qui d'abois envenimez
Aux sainctes pucelles grondent :
Mais comme la neige ils fondent
Aux rais de ce Dieu sçavant,
Qui a poussé bien avant
Son chef sur nostre hemisphere,
Malgré la nuict, qui espere
Sortant de son noir sejour
Rebander (ô vitupere)
Les yeux de nostre beau jour.
J'oy le combat ancien
Du Cornet contre la Lyre
Du prince musicien,
Qui a d'un juste martire
Puni le vaincu satire,
Làs qui en vain se repent,
Voyant sa peau qui lui pend.
Je voy ses entrailles vives,
Ses nerfs, ses vaines craintives
Descouvertes tressaillir :
Je voy des herbes ses rives
De l'eau de ses yeux saillir.
Je voy plus de cent ruisseaux
Collez de fange et de bourbe,
Enfans des horribles eaux
Du grand fleuve neuf fois courbe

Autour de la noire tourbe,
Ils ne pavent en coulant
Leur fond de sable roulant.
Des herbes est leur ceinture,
Dont forcerent la Nature
Les deux filles du Soleil :
Leurs ondes font la teinture
De l'oblivieux sommeil.

Mais les fleuves desbordez,
Qui du sainct Parnasse sourdent,
Courent à flots desbridez
Qui les compaignes essourdent.
Ores leurs fors bras dessoudent
Leurs ponts, escluses, et ports,
Qui fertilisent leurs bords
De mille palmes gaignées :
Ores de fleurs couronnées,
Et d'un mesme enfantement
Avecques l'Aurore nées
Se bornent plus lentement.

Volez bienheureux oyseaux,
Messagers de la victoire,
Sus les eternelles eaux
Des filles de la Memoire.
Je voy venir la gent noire
Mille corbeaux envieux,
Qui du bord oblivieux
Et des chauds rivages Mores
Ici revolans encores,
Troublent d'un son éclatant
Les nouveaux Cygnes, qui ores
Par la France vont chantant,

Qu'on lasche l'etomisseur
Qui lentement par l'air nage,
Sur ce Milan ravisseur.
Il a laissé le carnage,
Il a haussé le plumage.
Sus fauconniers, deslongez
Les Sacres encouragez,
Qui volent à tire d'aile.
Voyez la guerre cruelle,
Voyez l'importun assaut,

Voyez rouler pesle mesle
Et Sacre et Milan d'enhaut.
J'oy la babillarde voix
De la Pie injurieuse,
Qui s'est sauvé en ce bois :
C'est la rage furieuse,
Qui jadis trop curieuse
D'egaler ses fascheux sons,
O Muses, à vos chansons,
Prit cette nouvelle forme,
Tesmoin de sa faute enorme,
Demeurant toujours apres
Et depiteuse, et difforme,
Et injure des forests.
Voirray-je point despouiller
La grand'troupe desloyale,
Qui du bec osoit souiller
La belle fleur liliale ?
Je voy la nymphe royale,
Qui les esparpille tous,
Et d'un son heureux et doux
Reclame la bande blanche.
C'est la Marguerite franche
Promise aux astres luysans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes jeunes ans.
D'où vient ce plumage blanc,
Qui ma forme premiere emble ?
Desja l'un et l'autre flanc
Dessous une aile me tremble.
Nouveau Cygne, ce me semble,
Je rempli l'air de mes cris.
Mes ailes sont mes escrits,
Et je porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon prince non-pareil,
De l'aurore iusqu'à l'onde
Où se baigne le soleil.

DESCRIPTION DE LA CORNE D'ABONDANCE

Présentée à une Mommerie

Achelois cest amoureux fleuve,
Se faisant taureau mugissant,
Contre Hercule au combat se treuve,
Mais à son dam il fit espreuve
De l'ennemi le plus puissant.

De cornes sa teste embellie
De l'une eut le front desarmé :
Les Naiades l'ont recueillie,
Et des plus beaux thresors remplie,
Dont le cours de l'an soit semé.

Là sont les merveillettes roses,
Des lys la royale blancheur,
Là les œillets, là sont encloses
Mille marguerites decloses
A la matinale frescheur.

Là est la pomme colorée,
Là est le citron verdissant,
Là l'olive tant honorée,
Là l'orange jaune dorée,
Là le beau grenat rougissant.

La riche pomme enluminée
Près de la plus belle des trois,
De ce cor soit exterminée,
Trop dure fut sa destinée,
Qui fut la mort de tant de Rois.

Celles par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours,
Soyent dedans cette corne mienne,
Et face amour qu'il m'en advienne
Contre vous semblable secours.

Ces fleurs je vouë à la plus belle,
Mon œil la voit, mon cœur la sent :
Mais je ne diray le nom d'elle,
Chacune se peut juger telle,
Puisqu'à trente j'en fais present.

De mille autres ici cachées
Les champs de Cypre sont fournis :
Pour vous y furent arrachées
Celles qui sont du sang tachées
D'Hyacinth', Narcisse, Adonis.
Venus qui cognoist vos merites,
En son verger le fist cueillir
Par les mains de ces trois Carites :
Ses faveurs ne sont pas petites,
Veuillez en gré les recueillir.
La riche corne florissante
Je la compare à vos valeurs :
La fleur des ans est perissante
Et puis la saison ravissante
Pallist les vermeilles couleurs.
Les fruicts qui les beautez nourrissent,
Ne laissez en l'arbre seicher,
Cueillir les faut quand ils meurissent,
Aussi sans meurir ils fletrissent
S'on les veut trop verts arracher.

AUX DAMES ANGEVINES

Plume qui as, d'une aile inusitée
Depuis deux ans la France visitée,
Chantant des Rois les louanges à gré,
Et l'arbre sainct à Minerve sacré,
Baisse ton vol, rasant la fresche rive,
Où près d'Angers le cours de Meine arrive.
Va saluer d'un son melodieux
De mon Anjou les domestiques dieux,
Qui m'ont souvent de leurs manoirs sauvages
Ouy chanter sur les prochains rivages
Le nom qu'Amour de ma force vainqueur,
A erigé pour trophée en mon cœur.
Ne cherche point la tourbe murmurante
Des professeurs de sagesse ignorante :

Mon nom aussi, par la France loué
Ne quiert le bruit du palais enroué,
Ne le sourcil trop superbe et severe
Qui le pouvoir des Muses ne revere.
Le docte Dieu qui inspire en mon cœur
Du sainct ruisseau la feconde liqueur,
Mon sort fatal et mon Dieu domestique,
Qui m'a voué au labeur poëtique,
Sçachant combien j'y prenois de saveur,
M'ont destiné à plus douce faveur.
Va, plume, donc voir les trouppes divines
Des demi-dieux et nymphes angevines,
Où je seray (peut-estre) bien receu,
Par ton moyen quand la France aura sceu,
Que leur haut bruit je fay sonner à Loyre,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
Des envieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des dames au tombeau,
Sentant combien lee graces feminines
Seroyent en pris, si les plumes benignes
Les opposoyent au tiltre ambitieux
Dont nostre nom s'esleve jusqu'aux cieux.
De cygne donc la mienne blanchissante
Soit à leur los ses ailes flechissante :
Mienne je dis, qui au dedans du corps
Suis aussi blanc que le cygne dehors :
Aussi le Dieu qui ma fureur allume,
Me fist jadis present de ceste plume.
Les docteurs sœurs qui parmi l'univers
Feront voler vostre nom par mes vers,
Tant que vivray, Dames bien fortunées,
Seront par moy pour vous importunées :
Qui feray bien si j'en veux prendre esmoy
Vivre deux fois ensemble vous et moy.
Si vous eussiez de l'onde oblivieuse
Tiré vos noms, que la parque envieuse,
Et nos escrits y ont fait devaller,
Quel bruit pourroit aux vostres egaler ?
Toute vertu des graces ignorée
N'est longuement entre vous honorée.
Mais maintenant je voy le temps changer
Qui vous vouloit sous sa force ranger,

Puisque desja commencent à nous plaire
Les doctes vers, vous n'avez plus affaire,
Pour vos honneurs rendre à jamais vivans,
De mendier la main des escrivans.





VERS LYRIQUES

AU LECTEUR

Je n'ay (Lecteur) entremeslé fort superstitieusement les vers masculins avecques les feminins, comme on en use en ces Vaudevilles et Chansons qui se chantent d'un mesme chant par tous les couplets, craignant de contraindre et gaigner ma diction pour l'observation de telle chose. Toutesfois, à fin que tu ne penses que j'aye desdaigné ceste diligence, tu trouveras quelques Odes, dont les vers sont disposez avecques telle religion. Comme La Loüange de deux Damoiselles; Des miseres et calamitez humaines; Le chant du desespere, et Les loüanges de Bacchus.

LES LOUANGES D'ANJOU

Au Fleuve de Loyre

ODE I

O (de qui la vive course
Prend sa bien heureuse source
D'une argentine fontaine,
Qui d'une fuite lointaine,
Te rens au sein fluctueux,
De l'Océan monstrueux),
Loyre, hausse ton chef ores
Bien haut, et bien haut encores.
Et jette ton œil divin
Sur ce pays Angevin,
Le plus heureux et fertile,
Qu'autre où ton onde distille.
Bien d'autres Dieux que toy, Pere,
Daignent aymer ce repaire
A qui le ciel fut donneur
De toute grace et bonheur.
      Ceres, lorsque vagabonde
Alloit querant par le monde
Sa fille dont possesseur
Fut l'infernal ravisseur,
De ses pas sacrez toucha
Ceste terre et se coucha
Lasse sur ton verd rivage,
Qui lui donna doux breuvage.
      Et cestuy-là qui pour mere
Eut la cuisse de son pere,
Le Dieu des Indes vainqueur
Arrosa de sa liqueur
Les Monts, les Vaulx et Campaignes
De ce terrain que tu baignes.
      Regarde mon Fleuve aussi
Dedans ces forêts ici,

Qui leurs chevelures vives
Haussent autour de tes rives,
Les Faunes aux pieds soudains,
Qui apres Bisches et Dains,
Et Cerfs aux testes ramées
Ont leurs forces animées.
　　Regarde tes Nymphes belles
A ces demy dieux rebelles,
Qui à grand course les suyvent,
Et si près d'elles arrivent,
Qu'elles sentent bien souvent
De leurs haleines le vent.
Je voy desja hors d'aleine
Les pauvretez qui à peine
Pourront atteindre ton cours,
Si tu ne leur fais secours.
Combien (pour les secourir,
De fois t'a-t-on veu courir
Tout furieux en la plaine?
Trompant l'espoir et la peine
De l'avare laboureur :
Helas qui n'eust point d'horreur
Blesser du soc sacrilege
De tes Nymphes le college,
College qui se recrée
Dessus ta rive sacrée.
　　Nymphes de jardins fertiles,
Hamandryades gentiles,
Toy Priape, qui tant vaulx,
Avecq' ta lascive faux,
Pales, qui sur ces rivages
Possedes tant beaux herbages,
Que Flore va tapissans
De mainte fleur d'eux yssant
Toy pasteur Amphrysien,
Chacun de vous garde bien
Ses richesses de l'injure
Du chaud et de la froidure.
Ces masses laborieuses
Que les mains industrieuses
Quasi egalent aux cieux,
Ne sont-elles pas aux Dieux !

Qui voudra donc louë et chante
Tout ce dont l'Inde se vante,
Sicile la fabuleuse,
Ou bien l'Arabie heureuse.
Quant à moy tant que ma Lyre
Voudra mes chansons eslire
Que je luy commanderay,
Mon Anjou je chanteray.
O mon fleuve paternel,
Quand le dormir eternel
Fera tomber à l'envers
Celuy qui chante ces vers,
Et que par les bras amis
Mon corps bien pres sera mis
De quelque fontaine vive,
Non gueres loin de ta rive,
Au moins sur ma froide cendre
Fay quelques larmes descendre
Et sonne mon bruit fameux
A ton rivage escumeux.
N'oublie le nom de celle,
Qui toute beauté excelle,
Et ce qu'ay pour elle aussi
Chanté sur ce bord icy.

DES MISÈRES ET FORTUNES HUMAINES

Au Seigneur Jean Prevost

ODE II

Bellone seme sang et rage
    Parmy les peuples çà et là,
    Et chasse à la mort maint courage
    De ce fouet tortu qu'ell' a.
Son ame cestuy-cy ottroye
    A un venim froid et amer:
    Cestuy-là est donné en proye
    Aux flots avares de la mer.

Aucuns d'une main vangeresse
Veulent par la mort esprouver,
Si du mal qui tant les oppresse,
Pourront la guarison trouver.

Quelques autres venans de naistre,
Avant qu'ils aillent rencontrant
Ce qui malheureux nous fait estre,
Sortent du monde en y entrant.

Mercure des mains de la Parque
Prend nos ombres, et les conduit
Au bord, où la fatale barque
Nous passe en l'eternelle nuict.

Où Minos juge inexorable,
Toutes excuses deboutant,
La langue autrefois secourable
De l'orateur n'est escoutant.

Le chemin est large et facile
Pour descendre en l'obscur sejour,
Pluton tient son domicile
La porte ouverte nuict et jour.

Là gist l'œuvre, là gist la peine,
Ses pas de l'Orque retirer,
A l'estroit sentier qui nous meine
Où tout mortel doit aspirer.

Le nombre est petit de ceux ores,
Qui sont les bien aimez des Dieux,
Et ceux que la vertu encores
Ardente a eslevez aux cieux.

Jupiter tient devant sa porte
Deux tonneaux dont il fait plouvoir
Tout ce qui aux humains apporte
De quoy aisé ou tristesse avoir.

Qui a veu en ce vieil Poëte,
(Et le voyant ne pleure lors)
La trop tost ouverte boëte,
Et les vertus volans dehors?

L'esperance au bord arrestée
Outre son gré demeure ici :
Puisque seule nous est prestée
Gardons qu'ell' ne s'envole aussi.

LES LOUANGES D'AMOUR

Au Seigneur René Urvoy

ODE III

Le cler ruisselet courant,
    Murmurant
Aupres de l'hospitale ombre
Plaist à ceux qui sont lassez
    Et pressez
De chaud, de soif et d'encombre.
Et ceux qu'Amour vient saisir
    Leur plaisir
C'est parler de luy souvent.
D'Amour soyez donc meschants,
    Par ces champs
Dessous la fraischeur du vent.
Ces eaux claires et bruyantes,
    Eaux fuyantes,
D'un cours assez doux et lent,
Donneront quelque froideur
    A l'ardeur
De mon feu trop violent.
Erato à ma chanson
    Donne son
Et me permets approcher
Pres de toy pour m'esjouir
    Et t'ouïr
Du haut de ce creux rocher.
Le Roy, le pere des Dieux,
    Tient les cieux
Dessous son obeissance
Neptune la mer tempere

Et son frere
Sur les enfers a puissance.
Mais ce petit dieu d'aymer
Ciel et mer,
Et le plus bas de la terre,
D'un sceptre victorieux,
Glorieux,
Sous son pouvoir tient et serre.
Sans luy, du ciel le haut temple
Large et ample
En ruine tomberoit,
Avec chacun element,
Tellement
Discorde par tout seroit.
Amour gouverneur des villes
Loix civiles,
Et juste police ordonne,
Et l'heur de paix qu'on va tant
Souhaitant,
C'est luy seul qui le nous donne.
Les richesses de Ceres
Les forests,
Les seps, les plantes, et fleurs
Prennent d'amour origine,
Goust, racine,
Vertus, formes et couleurs.
Par luy tout genre d'oiseaux
Sur les eaux
Et par les bois s'entretient;
Tout animal de servage,
Et sauvage
De lui son essence tient.
Par ce petit dieu puissant
Delaissant
Le doux giron de la mere,
La vierge femme se treuve
Et fait preuve
De la flamme douce-amere.
Que me chaust si on le blasme,
Et sa flamme?
Amour ne sçait abuser:
Et ceux qui mal en reçoivent,

Ne le doivent,
Mais eux-mêmes, accuser.
Amour est tout bon et beau,
Son flambeau
N'enflamme les vicieux :
Juste est, et de simple foy,
C'est pourquoy
Il est tout nud et sans yeux.
Leurs victorieux charrois
Ducs et Roys,
Doyvent à ses saincts autels,
Le poëtique ouvrier
Son laurier
Et les dames leurs beautez.
Puis donc qu'il est nostre auteur,
Sa hauteur
Bien adorer nous devons,
Dessus son autel sacré,
Sçachant gré
A luy, de quoy nous vivons.
La jeunesse (helas!) nous fuit
Et la suit
Le froid aage languissant :
Adoncques sont inutiles
Les scintilles
Du feu d'amour perissant.

DE L'INCONSTANCE DES CHOSES

Au Seigneur Pierre de Ronsard

ODE IV

Nul, tant qu'il ne meure
Heureux ne demeure
Le sort inconstant
Or' se hausse et ores

S'abbaisse et encores
Du ciel va montant.
La nuict froide et sombre,
Couvrant d'obscure ombre
La terre et les cieux,
Aussi doux que miel,
Fait couler du ciel
Le sommeil aux yeux.
Puis le jour luisant
Au labeur duisant
Sa lueur expose,
Et d'un tein divers
Ce grand univers
Tapisse et compose.
Quand l'hyver tremblant
Les eaux assemblant
De glace polie,
Des austres puissans,
De dueil gemissans,
La rage deslie.
La terre couverte
De sa robbe verte,
Devient triste et nuë.
Le vent furieux
Vulturne en tous lieux
Les forêts denuë.
Puis la saison gaye
A la terre essaye
Rendre sa verdure,
Qui ne doit durer,
Las, mais endurer
Une autre froidure.
Ainsi font retour
D'un successif tour
Le jour et la nuict ;
Par mesme raison
Chacune saison
L'une l'autre suit.
Le pueril aage
Lubric et volage
Au printemps ressemble
L'Esté vient apres,

Puis l'automne est pres,
Puis l'hyver qui tremble.
O que peu durable
(Chose miserable),
Est l'humaine vie!
Qui sans voir le jour
De ce clair sejour
Est souvent ravie.
Sous le grand espace
Du ciel le temps passe
Par course subite :
Theatres, colosses
En ruines grosses
Le temps precipite.
Que sont devenus
Les murs tant cognus
De Troye superbe?
Ilion est comme
Maint palais de Rome
Caché dessous l'herbe.
Torrents et rivières
Bruyantes et fieres,
Courent en maints lieux,
Où rochers et bois
Sembloyent autrefois
Menasser les Cieux.
Les fieres Montagnes
Aux humbles campagnes
On voit esgalées :
Maints lieux foudroyez
Les autres noyez
Des ondes salées.
Regnes et Empires,
En meilleurs et pires,
L'on a veu changer :
Maint peuple puissant
Ses Lois délaissant
Suivre l'estranger.
Superbe courage
Qui ne crains orage,
Foudre ny tempeste,
A ton fier marcher

Tu sembles toucher
Les cieux de la teste.
Mais ta voile enflée
De faveur soufflée
Mets hardiment bas :
Le ciel variable
Toujours amiable
Ne te sera pas.
Quoy doncq ? ne sçais-tu
Qu'un buisson battu
Moins est du tonnerre,
Qu'un haut chêne ou tremble
Ou qu'un mont qui semble
Despriser la terre ?
Amy, qui pour vivre
Des ennuis delivre
Que la cour procure,
T'es venu ranger
Comme un estranger
En la tombe obscure.
Ne regrette point
L'ambitieux poinct
De cette faveur :
Le ciel favorable
D'un plus honorable
T'a fait receveur.
De Ronsard le nom
Ne soit en renom
Par le populaire ;
Amy, tu es tel,
Que rien qu'immortel
Ne te pourroit plaire.
Laisse aux Courtisans
Les soucis cuisans :
Ne sois curieux
Des biens acquerir,
Ou de t'enquerir
Du secret des Dieux.

A DEUX DAMOISELLES

ODE V

Il faut maintenant ô ma lyre
Sur ta meilleure corde eslire,
Un chant qui pénètre les cieux,
Par une aussi estrange voye
Que celles à qui je t'envoye
Sont dignes du plus grand des dieux.
Dy leur que je n'ay l'artifice
D'un peintre ou engraveur qui puisse
Au vray le semblable esgaler :
Mais bien je les puis faire vivre
Mieux qu'en tableau, en marbre ou cuyvre,
Qui n'ont l'usage de parler.
Mes vers qui portent sur leurs ailes
Les Louanges des Damoiselles,
Se vantent de voler un jour
Parmi la region des nuës,
Et les beautez du ciel venuës
Sacrer au celeste sejour.
Les beautez jusques aux dieux montent,
Celles que les Muses racontent :
Les autres qui n'ont ce bonheur,
Les ombres solitaires suivent.
Mais les vostres (si mes vers vivent)
N'iront sous terre sans honneur.
Je chanteray que vos merites
Vous esgalent aux trois Charites,
Qui font des chappeaux florissans
A la joyeuse Cyprienne,
Dansant avec la troppe sienne
Par les prez de loin rougissans.
Telles sont les chastes compagnes
Quy parmy forests et campagnes
Fleuves et ruisseaux murmurans
Suivent la vierge chasseresse,
Quand d'un pied léger elle presse
Le dos des cerfs, leger-courans.

Qui a veu les lys et les roses
Avec la belle Aube descloses,
De luy a veu vostre beau teint,
Dont le blanc et vermeil ensemble
Le pourpre coloré ressemble,
Et du laict la blancheur esteint.
Qui a compté les fleurs sacrées
Des rives, campagnes et prées,
Dont l'air, quand il est plus riant,
Orne les cheveux de la terre,
Et les pierres que l'on va querre
Par tant de flots en Orient :
Celuy a nombré (ce me semble)
Vos graces et vertus ensemble,
Avec les traicts de vos yeux,
Dont mil' et mille flesches darde
Contre celuy qui vous regarde,
L'enfant qui surmonte les dieux.
Qui de la harpe Thracienne
A ouy la voix ancienne,
Des forests l'esbahissement,
Les vostres luy fera pareilles,
Qui font des plus rudes oreilles,
Voyre des cœurs ravissement.
Voulez-vous que ma plume escrive
Comment dessus la verde rive
De Cadme la peu fine sœur,
Esloignant sa fidele trouppe
Osa presser la blanche crouppe
Du divin Taureau ravisseur ?
Jadis sous plume blanchissante
Du ciel la majesté puissante
Remplit celle, qui enfanta
Les forts jumeaux, avecques celle
Qu'en Ide des trois la plus belle
Au juge berger tant vanta.
De la pluye jaune coulante
Au sein d'une vierge excellente
Nasquit le chevalier volant :
Telles sont les flammes subtiles
Du feu dont les vives scintilles
Vont dieux et hommes affolant.

Qui est celuy qui voudroit taire
Le fils du mari adultere ?
Le monde de monstres purgé
De ses faits la gloire conserve,
Des enfers la despouille serve,
Et le ciel sur son dos chargé.
Qui ne cognoist bien les deux Ourses
Fuyantes de Thetis les sources ?
Ou qui est celuy qui n'attaint
La plainte de la belle vache,
Qui aux tristes rives d'Inache
De l'ami cruel se complaint ?
Fuyez donc les façons cruelles
Que beauté couve sous ses ailes :
Faites à l'Amour humbles vœux
Qu'à Jupiter ne vous ottroye,
Pour croistre (ô bienheureuse proye)
Le nombre des celestes feux.
Par les mains du chaste Hymenée
Chacune de vous soit menée
Au lieu où l'ennemi humain
Sous une aggreable lumiere
De vos jardins la fleur premiere
Pille d'audacieuse main.
Ces petites ondes enflées
Des plus doux Zephirs soufflées
Sans fin vous disant à leur bord,
Heureuse la nef arrestée
Par le mors de l'ancre jettée
Dedans le sein d'un si beau port.

DU PREMIER JOUR DE L'AN

Au Seigneur Bertrand Bergier

ODE VI

Voici le Pere au double front
Le bon Janus, qui renouvelle
Le cours de l'an, qui en un rond
Amène la saison nouvelle.

Renouvellons aussi
Toute vieille pensée
Et tuons le souci
De fortune insensée.
Sus doncq, que tardons-nous encore?
Avant que vieillars devenir,
Chassons le soin qui nous dévore,
Trop curieux de l'advenir.
Ce qui viendra demain
Jà pensif ne te tienne :
Les Dieux ont en leur main
Ta fortune et la mienne,
Tu vois de neige tous couverts
Les sommets de la forest nue,
Qui quasi envoie à l'envers
Le fais de sa teste chenue.
La froide bise ferme
Le gosier des oisëaux,
Et les poissons enferme
Sous le cristal des eaux.
Veux-tu attendre les frimas
De l'hyver, qui desjà s'appreste
Pour faire de neige un amas
Sur ton menton et sur ta teste?
Que tes membres transis
Privez de leur verdeur,
Et les nerfs endurcis
Tremblent tous de froideur?
Quand la saison amollira
Tes bras autrefois durs et roides,
Adoncq' malgré toi perira
Le feu de tes mouelles froides,
Que toute herbe ou estuve,
Tout genial repas,
Mais tout l'Æthne et Vesuve
Ne rechaufferoyent pas.
Mon fils, c'est assez combatu,
(Disoit la mère au fort Gregeois)
Pourquoy ne te resjouis-tu
Avecq' ces filles quelquefois?
Les vins, l'amour, consolent
Le triste cœur de l'homme :

Les ans legers s'envolent,
Et la mort nous assomme.
Je te souhaite pour t'esbatre
Durant ceste morte saison,
Un plaisir, voire trois ou quatre,
Que donne l'amie maison :
Bon vin en ton celier,
Beau feu, nuict sans souci,
Un ami familier
Et belle amie aussi,
Qui de son lut, qui de sa voix
Endorme souvent tes ennuis,
Qui de son babil quelquefois
Te face moins durer les nuicts,
Au lict follastre autant
Que ces chèvres lascives,
Lorsqu'elles vont broutant
Sur les herbeuses rives.

DU JOUR DES BACCHANALES

Au Seigneur Rabestan

ODE VII

Quel bruit inusité
A mes oreilles tonne ?
Je suis tout excité
De l'horreur qui m'estonne :
Mon cœur fremit et tremble,
Evoé, Evoé !
J'oy la voix (ce me semble)
D'un cornet enroué.
Je voy le deux fois né
L'indique Dieu qui erre,
Le chef environné
De verdoyant lierre :

Les fiers tygres souspirent
Sous le joug odieux
Et tous paisibles tirent
Son char victorieux.
Maint Satyre lascif
Riant soustient à peine
Sur un asne tardif
Le chancelant Silene.
Triomphe à la bonne heure,
Dieu, dont fut le butin
Ce peuple qui demeure
Le plus près du matin.
Mon ame esprise au feu
De ta liqueur tant bonne,
Ce poetique vœu
Te consacre et ordonne.
Je te salue Pere,
Qui tout souci défens,
Sous ton regne prospere
Fay vivre tes enfans.
Celuy, qui sceut les bois
Et les rochers attraire,
Qui fis les trois abbois
Tous esbahis se taire,
Sceut au pris de sa teste,
Combien est perilleux
Blasmer la saincte feste,
De ton nom merveilleux.
Sans jarrets se trouva
Le brave Roy de Thrace,
Et ta force esprouva
L'Echionnée race :
Bien que tu sembles estre
Au ris, banquets et jeux
Plus idoine, qu'adextre
Aux combats outrageux :
Rhete, cest inhumain,
D'une horrible machoire
Renversé par ta main
Fut tesmoin de ta gloire,
Quand les fils de la Terre
Oserent s'avancer

Pour au ciel faire guerre,
Et ton pere offencer.
Sans toy n'ard qu'à demi
La furieuse flamme
De Venus, ô l'ami
Et du corps et de l'ame !
Doncq' à force de boire,
Noye ou brusle au dedans
La fascheuse memoire
De mes soucis mordans.
Ami, ceste rigueur
Au vieil Caton delaisse :
Mais où est la vigueur
De ta verde vieillesse ?
Le soin de ton affaire
Que n'est-il endormi ?
Quelquefois il faut faire
Le fol pour son ami.

DU RETOUR DU PRINTEMPS

A M. Jan Dorat

ODE VIII

De l'hyver la triste froidure
Va sa rigueur adoucissant,
Et des eaux l'escorce tant dure
Au doux zephyre amolissant.
Les oiseaux par les bois
Ouvrent à ceste fois
Leurs gosiers estrecis :
Et plus sous durs glassons
Ne sentent les poissons
Leurs manoirs racoursis.
La froide humeur des monts chenus
Enfle desjà le cours des fleuves,

Desjà les cheveux sont venus
Aux forest si longuement veuves.
    La terre au ciel riant
    Va son teint variant
    De mainte couleur vive :
    Le ciel, pour luy complaire,
    Orne sa face claire
    De grand'beauté naïve.
Venus ose jà sur la brune,
Mener dances gayes et cointes
Aux pasles rayons de la Lune
Ses Graces aux Nymphes bien jointes.
    Maint satyre outrageux
    Par les bois ombrageux,
    Ou du haut d'un rocher,
    (Quoy que tout brusle et arde)
    Estonné les regarde,
    Et n'en ose approcher.
Or' est temps que l'on se couronne
De l'arbre à Venus consacré
Ou que sa teste on environne
Des fleurs qui viennent de leur gré.
    Qu'on donne au vent aussi
    Cest important souci,
    Qui tant nous fait la guerre :
    Que l'on voire sautant,
    Que l'on voise hurtant
    D'un pié libre la terre.
Voi-cy desjà l'esté qui tonne,
Chasse le peu durable ver,
L'esté le fructueux automne,
L'autonne le frileux hyver.
    Mais les Lunes volages
    Ces celestes dommages
    Reparent, et nous hommes
    Quand descendons aux lieux
    De nos ancestres vieux,
    Ombre et poudre nous sommes.
Pourquoy donc avons-nous envie
Du soin qui les cœurs ronge et fend
Le terme bref de nostre vie
Long espoir avoir nous defend.

Ce que les destinées
Nous donnent de journées
Estimons que c'est gain.
Que sçais-tu si les Cieux
Ottroyront à tes yeux
De voir un lendemain ?
Dy à ta Lyre qu'elle enfante
Quelques vers, dont le bruit soit tel,
Que ta Vienne à jamais se vante
Du nom de Dorat immortel.
Ce grand tour violent
De l'an leger-volant
Ravit et jours et mois,
Non les doctes escrits
Qui sont de nos esprits
Les perdurables voix.

CHANT DU DÉSESPÉRÉ

ODE IX

La Parque si terrible
A tous les animaux,
Plus ne me semble horrible,
Car le moindre des maux,
Qui m'ont fait si dolent
Est bien plus violent.
Comme d'une fontaine
Mes yeux sont desgouttans,
Ma face est d'eau si pleine,
Que bientost je m'attens,
Mon cœur tout soucieux
Distiler par les yeux.
De mortelles tenebres
Ils sont desja noircis,
Mes plaintes sont funebres,
Et mes membres transis :
Mais je ne puis mourir,
Et si ne puis guarir.

La fortune amiable
Est-ce pas moins que rien ?
O que tout est' muable
En ce val terrien !
Helas ! je le cognoy'.
Qui rien tel ne craignoy !
Langueur me tient en lesse,
Douleur me suit de pres,
Regret point ne me laisse,
Et crainte vient apres :
Bref, de jour et de nuict,
Toute chose me nuit.
La verdoyant' campaigne,
Le flory arbrisseau,
Tombant de la montaigne
Le murmurant ruisseau,
De ces plaisirs jouir
Ne me peut resjouir.
La musique sauvage
Du rossignol au bois
Contriste mon courage,
Jà me desplait la voix
De tous joyeux oiseaux,
Qui sont au bord des eaux.
Le cygne poëtique
Lorsqu'il est mieux chantant,
Sur la rive aquatique
Va sa mort lamentant,
Las ! tel chant me plaist bien,
Comme semblable au mien.
La voix repercussive
En m'oyant lamenter,
De ma plainte excessive
Semble se tourmenter,
Car cela que j'ay dit
Toujours elle redit
Ainsi la joye et l'aise
Me vient de dueil saisir,
Et n'est qui tant me plaise
Comme le desplaisir.
De la mort, en effect,
L'espoir vivre me fait.

Dieu tonnant, de ta foudre
Viens ma mort avancer,
Afin que soye en poudre
Premier que de penser
Au plaisir que j'auroy'
Quand ma mort je sçauroy'.

AU SEIGNEUR PIERRE DE RONSARD

ODE X

Chante l'emprise furieuse
Des fiers Geans trop devoyez
Et par la main victorieuse
Du pere tonnant foudroyez :
Ou bien les labeurs envoyez
Par Junon, Deesse inhumaine
A l'invincible enfant d'Alcmène.
Chante les martiaux alarmes
D'un son heroïc et haut stile :
Chante les amoureuses larmes,
Ou bien le champ gras et fertile,
Ou le clair ruisseau qui distile
Du mont pierreux, ruisseau qui baigne
Prez, et spacieuse campaigne.
Chante donc les biens de Cerès,
Et de Bacchus les jeux mistiques :
Chante les sacrées forests,
Sejour des demi-dieux rustiques :
Chante tous les dieux des antiques,
Platon, Neptune impetueux
Et les Austres tempestueux.
Bref, chante tout ce qu'ont chanté
Homere et Maron tant fameux,
Pindare, Horace tant vanté,
Afin d'être immortel comme eux,
En desprit du dard venimeux
De celle qui ne peut deffaire
Ce qu'un esprit divin sçait faire.

Un œuvre sera plus durable
Qu'un theatre, ou un Colisée,
Ou qu'un Mauseole admirable
Dont l'estoffe si fort prisée
Par le temps a esté brisée,
Ou que tout autre œuvre excellent
De la main de l'ouvrier volant.
Quant à moy, puisque je n'ai beu
Comme toi de l'onde sacrée,
Et puisque songer je n'ay peu
Sur le mont double, comme Ascrée,
C'est bien forcé que me recrée
Avec Pan qui sous les ormeaux
Fait resonner les chalumeaux.
Mais toy, si desires pour vivre
Delaisser quelque monument
Pourquoy aussi ne veux-tu suivre
Quelque haut et brave argument ?
Amy, vole plus hautement,
Et en lieu si humble n'amuse,
Qu'à me louër, ta docte Muse,
Si tu m'eusses, facond Mercure,
Voulu estre un peu favorable,
Et toi Phœbus, j'eusse pris cure
De rendre mon bruit honorable,
Voire par escript memorable
Un jour avec triomphe et gloire
Marier Loir avecques Loyre.

A UNE DAME CRUELLE
ET INEXORABLE

ODE XI

Muse que tant je vois cerchant
Inspire-moy encor' un chant,
Un chant qui entre en l'obstinée oreille
De la beauté qui n'a point sa pareille.

Le feu en la fournaise estraint
Ard plus que cil qui non contraint
Par le ciel libre, en çà et là espars,
Donne sa flamme au vent de toutes parts.
Amour jusqu'au profond de l'ame
A dardé la cruelle flamme,
Que suis contraint de vomir en mes vers,
D'un feu tragic tout estrange et divers,
Cruelle, tu vois de bien loin
Ce feu, dont tu n'as point de soin,
Comme celuy qu'on voit voler parmy
La ville prise ou le camp ennemy.
Tu m'as ouvert le manque flanc
Avecques cet yvoire blanc,
Qui monstre au bout cinq perles plus exquises,
Que d'Orient les pierres tant requises.
Pourquoy arraches-tu le cœur
Dont amour par toy fut vainqueur ?
Pourquoy fais-tu ainsi que deux tenailles
Sentir tes mains en mes vives entrailles ?
Les Tygres (ô fiere beauté)
N'ont tant que toy de cruauté :
Ny le serpent qui se traîne sous l'herbe,
Ny des Lyons la semence superbe.
Pas n'avoit si grande rudesse,
La cruelle vierge Deesse,
Qui fit aux chiens devorer le veneur,
Criant en vain : Je suis vostre seigneur,
Qui est celuy qui ne s'estonne
Quand le Pere courroucé tonne,
Dardant ça bas de foudroyante main
Le traict vangeur de tout acte inhumain ?
Amour pourtant dedans les cieux
Enflamme le plus grand des Dieux :
Hommes en terre : et en l'air les oiseaux,
Et les poissons jusqu'au fond de leurs eaux.
O repaire moins souhaitable,
Que le Caucase inhospitable.
Où le rapteur du saint feu va paissant
L'aigle sacré d'un poumon renaissant !
Tu me fais par ta grand froideur
Sentir plus violente ardeur

Que cestuy-là dont le dos grand et large
Soustient d'un mont la trop pesante charge.
Qui d'amour blasme les edits,
Semble ces Geans qui jadis
Des plus beaux monts une echelle erigerent
Et les manoirs celestes assiegerent.
Ne crains-tu point qu'il se courrousse ?
Ne crains-tu point que de sa trousse
Te tarde un troict empenné de fureur,
Pour se venger d'un si cruel erreur ?
Où vas-tu, Muse ? si grand'ire
Ne convient à la douce Lyre :
Tu est trop humble et de trop petit son
Pour accorder si tragique chanson !

DE PORTER LES MISÈRES ET LA CALOMNIE

Au Seigneur Christofle du Breil

ODE XII

Rien n'est heureux de tous points en ce monde,
L'air et le feu, le ciel, la terre et l'onde
Nous font la guerre, et les justes Dieux mesmes
N'ont pardonné à leurs Palais supresmes.
Ne vois-tu pas que les signes des cieux
Sont mutilez de pieds, de bras ou d'yeux ?
N'as-tu jamais d'éclipse coustumiere
Veu obscurcir l'une et l'autre lumière ?
O que d'ennui sans repos nous tormente !
Les uns par faim ont peine vehemente :
Autres on voit en la prison mourir,
Plusieurs aussi à la guerre courir,
Joyeux spectacle à ce furieux dieu.
Qui maintenant obtient le premier lieu
Entre les Roys, les Empereurs et Princes
Au grand dommage, helas ! de leurs provinces.
Le flot, le vent, le pyrate et rocher
Sont les perils de l'avare nocher,

Qui de son aise et repos s'ennuyant
Aux Indes court, la pauvreté fuyant.
Cestuy par fer, par cordeau ou poison
Cerche de mort volontaire achoison
Et pour trouver de ses maux allegeance
A pris de soy luy mesme la vengeance.
Et cestuy-là qui est mieux fortuné
Que les premiers avant que d'estre né,
Ensevely d'un sommeil eternel,
Fait son tombeau du ventre maternel.
D'un egal pié la mort qui tout attrape,
Et des petits les humbles manoirs frappe,
Et des plus grands les tours hautes et fortes.
Une mort seule en mille et mille sortes
De maux soudains, nouveaux et incurables,
Va tourmentant les humains miserables.
Le cours des ans, des siècles et saisons,
Les grand's citez et superbes maisons
Mises par terre et les ruines grosses
Des vieux Palais, Theatres et Collosses,
Monstrent à l'œil tout ce qui est çà bas
Estre caduc et subject à trespas.
O malheureux qui bastit esperance
Sur fondement d'incertaine asseurance !
De tous estats, de tout sexe, et tout age
Solicitude est le propre heritage.
Ell' fuit des Rois les palais somptueux,
Couvents sacrez, parquets tumultueux :
Le laboureur la porte en sa charruë,
Et du pasteur aux toits elle se ruë :
L'homme de guerre aussi la porte en croupe,
Et le marchand avare dans la poupe ;
Rien, que vertu, ne donte la fortune
Comme le roc, quand la mer importune,
En çà et là contre luy se courrousse,
Rompt les gros flots, et de soy les repousse.
O bien heureux qui de rien ne s'estonne,
Et ne pallist, quand le ciel iré tonne !
O bien heureux, que les torches ardentes
Et des trois sœurs les couleuvres pendentes
N'excitent point ! qui n'entrerompt le fruit
De son repos, pour quelque petit bruit

Cest homme là pour vray jamais ne tremble,
Bien que le ciel à la terre s'assemble,
Et ont les Dieux sa fortresse munie
Contre fortune et contre calomnie.
Le ciel vangeur, protecteur d'innocence,
Donne aux pervers souvent longue licence
De nuire aux bons : lors la cause plus forte
Devient soudain la plus faible, de sorte
Que la grandeur de la peine compense
La tardité de la juste vengence.
Espere, amy, espere, dure, attens
Ceste faveur et du ciel et du temps.
Et quand le ciel n'auroit aucun soucy
De tout cela que nous faisons icy,
Mais bien seroyent toutes humaines choses
Sous le pouvoir de la fortune encloses,
Ne vaut-il mieux (veu qu'elle fait son tour)
Avoir espoir de son heureux retour,
Qu'estre tousjours en peur de la ruine ?
Cest air couvert d'une obscure bruine
S'esclaircira, ces ondes courroussées
Jusques au ciel par l'Aquilon poussées
S'appaiseront, et par l'ancre jettée,
Au port sera la navire arrestée,
O combien doux sera le souvenir
Des maux passez ! pour doncq' là parvenir,
Endure, amy, ces peines douloureuses,
Et te reserve aux choses plus heureuses.

DE L'IMMORTALITÉ DES POÈTES

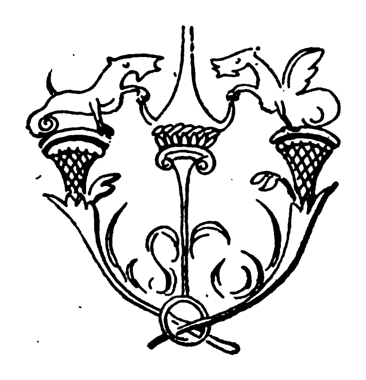
Au Seigneur Bouju

ODE XIII

Sus, Muse, il faut que l'on s'esveille,
Je veux sonner un chant divin :
Ouvre donques ta docte oreille,
O Bouju, l'honneur angevin.

Pour escouter ce que la Lyre accorde
Sur la plus haute et mieux parlante corde.
Cestuy quiert par divers dangers
L'honneur du fer victorieux :
Cestuy-là par flots estrangers
Le soin de l'or laborieux.
L'un aux clameurs du palais s'estudie,
L'autre le vent de la faveur mandie :
Mais moy, que les graces cherissent,
Je hay les biens que l'on adore,
Je hay les honneurs qui perissent
Et le soin qui les cœurs devore :
Rien ne me plaist, fors ce qui peut desplaire
Au jugement du rude populaire.
Les lauriers pris des fronts sçavans
M'ont jà fait compagnon des Dieux ;
Les lascifs Satyres suyvans
Les Nymphes des rustiques lieux,
Me font aymer loin des cognus rivages,
La saincte horreur de leurs antres sauvages.
Par le ciel errer je m'attens,
D'une aile encor non usitée,
Et ne sera gueres long temps
La terre par moy habitée.
Plus grand qu'envie, à ces superbes villes
Je laisseray leurs tempestes civiles,
Je voleray depuis l'Aurore
Jusqu'à la grand'mère des eaux :
Et de l'Ourse à l'espaule more,
Le plus blanc de tous les oiseaux.
Je ne craindray, sortant de ce beau jour,
L'espesse nuict du tenebreux sejour.
De mourir ne suis en esmoy
Selon la loy du sort humain,
Car la meilleure part de moy
Ne craint point la fatale main.
Craigne la mort, la fortune et l'envie,
A qui les Dieux n'ont donné qu'une vie.
Arriere tout funebre chant,
Arriere tout marbre et peinture,
Mes cendres ne vont point cerchant
Les vains honneurs de sepulture :

Pour n'estre errant cent ans à l'environ
Des tristes bords de l'avare Acheron,
Mon nom du vil peuple incognu
N'ira sous terre inhonoré,
Les sœurs du mont deux cornu
M'ont de sepulcre decoré,
Qui ne crains point les Aquilons puissans,
Ni le long cours des siecles renaissans.





LOUANGE DE LA FRANCE

ET DU ROY TRÈS CHRESTIEN HENRI II

Venez, ô mes douces Charites,
A l'ombre des grands lis dorez,
Charites, qui tant honorez,
La perle de nos Marguerites.
Et de ces deux naïves fleurs
Mariant les riches couleurs,
Tissons des guirlandes nouvelles
Pour nos images couronner,
Et leurs autels environner
De nos parures les plus belles.
Et toy, mon Prince, que j'adore
Pour mon seul terrestre Soleil,
De peur que l'astre, ton pareil,
Ces belles fleurs ne decolore,
Peins dessus elles ton beau nom,
Et consacre leur sainct renom :
A fin que devot je le sonne
D'une perpetuelle voix,
Qui sans toy n'ose à si grands Rois
Presenter si digne couronne.
En vain tout autre s'efforce
De m'y vouloir inciter,
Si de toy, pour m'exciter,
Ne vient le cœur et la force :
Toy seul ouvrier tu me peux
Parnasse comme tu veux.
Ta seule faveur me donne
Plume, langue, entendement,
Qui fait que si hautement
J'escry, je parle et raisonne.

Comme une grand' coquille creuse
Qui s'esleve devers ses bords,
D'une double mer fait ses ports
Une province plantureuse.
Ses flancs superbement bornez
Sont doublement environnez
Des Alpes et des Pyrenées,
D'Europe, et de ce monde encor
En autels, en peuples, en or,
Surmontant les plus fortunées.
Ceste terre, mere feconde
D'armes, d'amour et de sçavoir,
Parmi les autres se fait voir
Comme une Cybele seconde.
Aussi la grand'mere des Dieux,
Qui la void d'œil non envieux,
Son char et ses lyons luy donne,
De ses tours la couronne aussi,
Et semble qu'avec c'este-cy
L'Italie elle environne.
Et à bon droit elle honore
Ces deux-cy, puisqu'elles ont
Leurs prestres, prestres qui sont
Vrais hommes, et qui encore
Remplis de la deité
Du Dieu triple en unité
Reduiront sous sa puissance
Les empires et les Roys,
Qui vivent sous autres loix,
N'ayant de Dieu cognoissance.
De ceste mere genereuse
D'autres demi-dieux nos seigneurs,
De Jupiter enfans et sœurs,
Regne aujourd'huy la troupe heureuse :
Trouppe vrayement meritant mieux
D'estre mise au nombre des Dieux
Et que des temples on luy face,
Que ceux-là, qui du tige tien,
O pere Saturne ancien,
Planteront la celeste race.
Mais les Dieux de nostre province
Rejettans telles vanitez,

Soumettent leurs divinitez
Au Dieu, qui des Dieux est le Prince.
Et qu'ainsi soit, voyez la foy
De ce Henry nostre bon Roy,
Vainqueur de l'invincible Auguste,
Ce très Chrestien, ce Prince humain,
Qui par la force de sa main
Se monstre pitoyable et juste.
Voyez comme sa justice
Qui d'un magnanime effort
Soustient le droit du moins fort,
Et punit le malefice,
Mieux qu'en marbre ou qu'en airain
Se consacre de sa main
Plus d'un temple et d'une image :
Voyez, sa grave douceur,
Et comment est possesseur
Paisible de son courage.
Voyez comme Iris et Bellonne
Ses traces vont toujours suyvant
Et comme Themis va devant,
Et comme point ne l'abandonne
Le beau scadron de l'équité,
Du sens et de la verité.
Oyez le bruit de ses tempestes.
Et voyez ces foudres cheans
Qui des Lycaons et Geans
Accables les superbes testes.
Voyez combien de ceste bande
Jà par sa main sont renversez,
Et combien en sont menacez,
Et avec quelle force grande,
Brisant l'orgueil audacieux
Qui voulloit escheller les cieux.
Son bras indomptable repousse
La fureur de tous ces combats,
Ruant Osse et Olympe à bas
Avec une horrible secousse.
O combien du grand Typhée
La cheute resjouira
Tout le monde, qui voyra
Telle fureur estouffée !

Et de quelle paix unis
Après ces combats finis
Seront peuples et provinces,
Quand on n'orra plus tonner
Pour ces Tirans estonner
Le grand Jupiter des Princes.
Dont la grand'Junon, sa compagne,
Et sœur de sa divinité,
Sa matronale gravité
D'une humble douceur accompagne
De son cœur rejettant bien loin
Tout le soupçon et tout le soin
Dont l'autre Junon est touchée :
Et qui, pour repeupler les cieux,
D'un plus heureux nombre de Dieux
Est heureusement accouchée.
O d'ame et de nom toute pure,
Ce fust bien nostre grand honneur
Quand le souverain gouverneur
Print de nous si grand soin et cure,
Que d'une inviolable foy
T'unir avec un si grand Roy
D'un tel Royaume que la France ;
Pour autant que de ta grandeur
Renaist l'espoir, et la splendeur
Qui doit luire sur ta Florence,
Voire sur toute l'Italie.
Que si ta belle clarté
D'un ray sur elle escarté
La rend jamais embellie,
Bien qu'ayant perdu ses droits,
Et serve sous autres loix,
Luy esclairant ta lumière,
Elle espere encor' un jour
Voir son antique séjour
En sa liberté première.
O vrayement Minerve nouvelle,
De Jupiter l'enfantement,
Fille de son entendement,
De son sens et de sa cervelle,
Puisque le ciel te fit ainsi
D'un grand Roy fille et sœur aussi :

Le ciel, ô vierge bien-heureuse,
Le ciel te face quelquefois
D'autres Princes, et d'autres Rois
Espouse et mère plantureuse.
Vierge de gloire couronnée,
Ardant l'obscur de nostre nuict,
Comme loin du Soleil reluit
Une estoille bien fortunée :
Astre des astres le plus beau,
Des flambeaux le plus clair flambeau
Perle des perles la plus claire,
Des thresors le plus beau thresor,
Quelle chose a Phœbus encor'
Plus que toi precieuse et chere ?
De toy naist, en toy prend vie,
Par toy règne sa grandeur
Et tu luis en son ardeur,
Par qui toute ame est ravie :
Ardeur qui m'ard tellement,
De son sainct embrazement,
Qu'en leur trouppe blanchissante
Tes cignes m'ont advoué,
Bien que mon chant enroué
Vole d'aile languissante :
Voici la jeune Cynthienne,
Veufve de son Endimion :
Belle couple, heureuse union,
Si sa fleur hyacinthienne
N'eust vu coupper devant le temps
Le verd honneur de son printemps.
Mais quoy, puisqu'elle estoit mortelle,
Et que l'amour est immortel,
Qui toujours luy demeure tel,
Pour toujours vivre avecques elle ?
O combien de Cyprines belles,
Qui vont reluire dans leurs yeux
Un cœur allegrement joyeux !
Combien d'autres Deesses telles :
Et combien, qui d'un cœur vaillant
Montent au ciel en bataillant ?
Que s'ils n'y ont encores place
Avec tiltre de deité,

Quels autres ont mieux mérité
Le trident, le tyrse ou la masse ?
Chanson, si ceux, que je vante,
Ne sont du nombre des Dieux,
Si sont bien dignes des cieux
Les grand's vertus que je chante,
Offre leur pour moy ces fleurs,
Et d'y, si en leurs couleurs
Je n'ay les perles meslées,
Ell' ont vos noms sur le front,
Mais un jour elles seront
De vos astres estoillées

DISCOURS AU ROY

SUR LA POÉSIE

Encores que chacun, Sire, volontiers prise
La science qu'il pense avoir la mieux apprise,
Si n'ay-je toutefois jamais beaucoup prisé
L'art où mon naturel m'a plus favorisé,
Fors seulement d'autant que je puis vos louanges,
Porter par ce moyen aux nations estranges,
Et montrer par ce peu qui peut sortir de moy,
Que je ne suis du tout inutile à mon Roy.
Sire, de vos sujets qui tous à vous se doyvent,
Selon que plus ou moins de graces ils reçoyvent,
Les uns sont employez en une faction;
Les autres en une autre, et chacune action
Selon qu'elle dessert, se doit tenir certaine
De recevoir de vous son loyer ou sa peine,
Or, entre ceux qui ont tant de félicité.
Que de faire service à vostre majesté,
Ceux qui sont employez aux affaires belliques,
Sont ceux, comme aussi sont tous ministres publiques,
Qui meritent le plus d'estre recompensez,
Et qui aupres de vous sont les plus avancez,
Mais les biens et honneurs que de vostre service
Recoyvent ceux qui font dignement leur office,
Ne doyvent pas suffire à ceux qui sont bien nez,
Et qui, outre les dons desquels ils sont ornez.

Outre vostre faveur et le bruit populaire,
Ont quelque chose en eux par dessus le vulgaire.
Ils attendent encor' pour avoir ce bonheur
De vivre apres leur mort un immortel honneur :
Honneur le seul loyer qui la vertu guerdonne,
Loyer, qu'à la Vertu la seule Muse donne.
Car veu que la nature a d'un si petit cours
A l'homme limité le terme de ses jours,
Pourquoy de tant d'ennuis, de travaux, et traverses,
De voyages lointains et fortunes diverses,
Fol se priveroit-il de ce peu de plaisir,
S'il n'avoit en son cœur cest honneste desir
D'allonger par vertu le cours de sa memoire,
Et gaigner par sa mort une immortelle gloire ?
Ce genereux desir de l'immortalité
Tous l'apportent ici dès leur nativité,
Chacun ou plus ou moins, selon que de nature
Il est favorisé, ou de sa nourriture :
Ce qui nous monstre bien que tout on ne meurt pas,
Mais qu'il reste de nous apres nostre trespas,
Je ne sçay quoy plus grand et plus divin encore,
Que ce que nous voyons et que la mort devore.
Celuy vrayment seroit semblable à ces Geans,
Qui furent foudroyez par les champs Phlegreans,
Qui penseroit que l'homme, apres sa sepulture,
Du bruit qu'il a laissé n'eust sentiment ni cure.
Car l'esprit reuni à son eternité
Et voyant au miroir de la divinité
Tout ce qu'on fait ici, comme au ciel il herite
Avec un heur parfait du fruict de son merite,
Aussi sent-il le fruit qu'en terre il a laissé,
Pour les faits dont il est au ciel recompensé.
C'est pourquoy ces grands Rois et magnanimes Princes,
Apres avoir doté les barbares provinces,
Fait florir la vertu, la justice et la paix,
Dechassé les Tyrans, et par autres bienfaits
Aidé le genre humain, pour sacrer leur memoire
A la posterite, engraverent la gloire
De leurs faits genereux en marbres eslevez,
En colonnes, en arcs à double front gravez,
En superbes tombeaux, et semblables ouvrages
Que le temps a domtez. Quelques autres plus sages

Voulant perpetuer le bruit de leur vertu
Par œuvre qui ne peut du temps estre abbatu,
Qui ne craignist le feu, ni le fer, ni l'orage,
Ni mesme Jupiter, mais passant d'aage en aage
Se fist toujours plus beau, emprunterent les mains
Et l'immortel labeur des doctes escrivains :
Par le moyen desquels plus vivans ils sont ores
Que du temps qu'ils vivoyent, et leurs beaux faits encores
Plus recens que ceux-là qu'on voit présentement :
Tant de force a l'histoire escrite doctement.
Sire, parlant ainsi du pouvoir de l'histoire,
Je parle du Poëte, estant assez notoire,
Que tous deux sont esmeus d'un semblable desir,
Qui est de profiter et de donner plaisir.
Tous deux par leurs escrits même chose pretendent,
Mais par divers moyens à mesme fin ils tendent.
Cestuy-là, sans user d'aucune fiction,
Represente le vray de chacune action,
Comme un, qui sans oser s'esgayer davantage,
Rapporte après le vif un naturel visage :
Cestuy-ci plus hardi d'un art non limité
Sous mille fictions cache la verité,
Comme un peintre qui fait d'une brave entreprise
La figure d'un camp, ou d'une ville prise,
Un orage, une guerre, ou mesme il fait les dieux
En façon de mortels se monstrer à nos yeux.
Tel que ce premier-là est votre Janet, Sire,
Et tel que le second Michel-Ange on peut dire,
A l'un votre Paschal est semblable en son art,
A l'autre est ressemblant votre docte Ronsard.
Je ne veux pas ici par le menu deduire
Plusieurs autres raisons, que je pourrois induire
Pour monstrer ce qui est de semblable en ces deux
Et ce qui est aussi de difference entre eux.
Par une autre œuvre à part, je vous feray notoire
Ce qui se trouve escrit des vertus de l'histoire,
Qui vers nous de heraut sert à l'antiquité,
Comme à nous quelque jour vers la posterité
Ell' doit aussi servir, mais suivant la matiere
De ce present discours, pour une gloire entiere
Bastir à votre nom, dire j'oseray bien,
Que le poëte il faut joindre à l'historien.

Car bien que cestui-ci d'un plus seur tesmoignage
Depose à l'advenir des gestes de son aage,
Et de ce qu'il a veu (car sans ce dernier poinct
Le nom d'historien il ne mérite point)
Cestuy-là toutefois est trop plus admirable,
Et son œuvre n'est moins que l'histoire durable,
Pource qu'en imitant l'auteur de l'univers,
Toute essence et Idée il comprend en ses vers.

LE POETE COURTISAN

Je ne veux point ici du maistre d'Alexandre,
Touchant l'art poëtic les préceptes t'apprendre :
Tu n'apprendras de moy comment joüer il faut
Les misères des Rois dessus un eschaffaut :
Je ne t'enseigne l'art de l'humble Comœdie,
Nie du Meonien la Muse plus hardie :
Bref je ne monstre ici d'un vers horacien
Les vices et vertus du poëme ancien :
Je ne depeins aussi le Poëte du Vide,
La Court est mon auteur, mon exemple et ma guide.
Je te veux peindre ici comme un bon artisan
De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan :
Où la longueur sur tout il convient que je fuye
Car de tout long ouvrage à la Court on s'ennuye.
Celuy donc qui est né (car il se faut tenter
Premier que l'on se vienne à la Court presenter)
A ce gentil mestier, il faut que de jeunesse
Aux ruses et façons de la Court il se dresse.
Ce precepte est commun, car qui veut s'avancer
A la Court, de bonne heure il convient commencer.
Je ne veux que longtemps à l'estude il palisse,
Je ne veux que resveur sur le livre il vieillisse,
Fueilletant studieux tous les soirs et matins
Les exemplaires Grecs et les auteurs Latins.
Ces exercices-là font l'homme peu habile,
Le rendant catarreux, maladif et debile,
Solitaire, fascheux, taciturne et songeard,
Mais nostre Courtisan est beaucoup plus gaillard,

Pour un vers allonger ses ongles il ne ronge,
Il ne frappe sa table, il ne resve, il ne songe,
Se brouillant le cerveau de pensemens divers,
Pour tirer de sa teste un miserable vers,
Qui ne rapporte ingrat, qu'une longue risée
Partout où l'ignorance est plus authorisée.

Toy donc qui as choisi le chemin le plus court,
Pour estre mis au rang des sçavans de la Court,
Sans mascher le laurier, ne sans prendre la peine
De songer en Parnasse, et boire à la fontaine
Que le cheval volant de son pied fit saillir,
Faisant ce que je dis, tu ne pourras faillir.

Je veux en premier lieu que sans suivre la trace
(Comme font quelques-uns) d'un Pindare et Horace,
Et sans vouloir comme eux, voler si hautement,
Ton simple naturel tu suives seulement:
Ce procès tant mené, et qui encore dure,
Lequel des deux vaut mieux ou l'art ou la nature,
En matière de vers, à la Court est vidé :
Car il suffit ici que tu soyes guidé
Par le seul naturel, sans art et sans doctrine,
Fors cest art qui apprend à faire bonne mine,
Car un petit sonnet qui n'a rien que le son,
Un dizain à propos, ou bien une chanson,
Un rondeau bien troussé, avec une ballade
(Du temps qu'elle couroit) vaut mieux qu'une Iliade.
Laisse-moy doncques là ces Latins et Gregeois,
Qui ne servent de rien aux Poëtes François,
Et soit la seule Court ton Virgile et Homere,
Puisqu'elle est (comme on dit) des bons esprits la mere
La Court te fournira d'argumens suffisans,
Et seras estimé entre les mieux disans
Non comme ces resveurs, qui rougissent de honte,
Fors entre les sçavans, desquels on ne fait compte.
Or, si les grands seigneurs tu veux gratifier,
Argument à propos il te faut espier :
Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,
Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise,
De masque ou de tournoy : avoir force desseins
Desquels à ceste fin tes coffres seront pleins.
Je veux qu'aux grands seigneurs tu donnes des devises,
Je veux que tes chansons en musique soyent mises,

Et à fin que les grands parlent souvent de toy,
Je veux que l'on les chante en la chambre du Roy.
Un sonnet à propos, un petit épigramme
En faveur d'un grand Prince, ou de quelque grand' Dame,
Ne sera pas mauvais, mais garde-toy d'user
De mots durs, ou nouveaux, qui puissent amuser
Tant soit peu le lisant : car la douceur du stile
Fait que l'indocte vers aux oreilles distile :
Et ne faut s'enquérir s'il est bien ou mal fait,
Car le vers plus coulant est le vers plus parfait.
Quelque nouveau Poëte à la Court se presente,
Je veux qu'à l'aborder finemeut on le tente.
Car, s'il est ignorant, tu sçauras bien choisir.
Lieu et temps à propos, pour en donner plaisir.
Tu produiras partout ceste beste, et, en somme,
Aux dépens d'un tel sot, tu seras gallant homme.
S'il est homme sçavant, il te faut dextrement
Le mener par le nez, le loüer sobremeut
Et d'un petit sous-ris et branlement de teste
Devant les grands Seigneurs luy faire quelque feste :
Le presenter au Roy et dire qu'il fait bien,
Et qu'il a merité qu'on lui face du bien.
Ainsi tenant tousjours ce pauvre homme sous bride,
Tu te feras valoir, en luy servant de guide :
Et combien que tu sois d'envie espoinçonné,
Tu ne seras pour tel toutefois soupçonné,
Je te veux enseigner un autre point notable :
Pour ce que de la Court l'eschole c'est la table.
Si tu veux promptement en honneur parvenir,
C'est où plus sagement il te faut maintenir !
Il faut avoir tousjours le petit mot pour rire,
Il faut des lieux communs, qu'à tout propos l'on tire,
Passer ce qu'on ne sçait, et se montrer sçavant
En ce que l'on a leu deux ou trois jours devant.
Mais qui de grands seigneurs veut acquérir la grace,
Il ne faut que les vers seulement il embrasse,
Il faut d'autres propos son stile desguiser,
Et ne leur faut tousjours des lettres deviser.
Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage,
Si tu veux finement jouer ton personnage,
Entre les Courtisans du sçavant tu feras,
Et entre les sçavans courtisan tu seras.

Pour ce te faut choisir matière convenable,
Qui rende son autheur aux lecteurs agréable :
Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruict.
Encore pourras-tu faire courir le bruit,
Que si tu n'en avois commandement du Prince
Tu ne l'exposerois aux yeux de ta province,
Ains te contenterois de le tenir secret :
Car ce que tu en fais est à ton grand regret.
Et à la vérité, la ruse coustumiere
Et la meilleure, c'est rien ne mettre en lumière :
Ains jugeant librement des œuvres d'un chacun,
Ne se rendre sujet au jugement d'aucun,
De peur que quelque fol te rende la pareille,
S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.
Tel estoit de son temps le premier estimé
Duquel si on eust leu quelque ouvrage imprimé,
Il eust renouvellé (peut-estre) la risée
De la montagne enceinte : et sa Muse prisée
Si haut auparavant, eust perdu (comme on dit)
La reputation qu'on luy donne à credit.
Retire doncques ce poinct : et si tu m'en veux croire,
Au jugement commun ne hasarde la gloire.
Mais sage soit content du jugement de ceux
Lesquels trouvent tout bon, auxquels plaire tu veux,
Qui peuvent t'avancer en estats et offices,
Qui te peuvent donner les riches bénéfices,
Non ce vent populaire, et ce frivole bruit
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruict.
Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
Et entre les sçavans seras comme un monarque,
Tu seras bien venu entre les grands seigneurs,
Desquels tu recevras les biens et les honneurs,
Et non la pauvreté des Muses l'heritage,
Laquelle est à ceux-là reservée en partage,
Qui desdaignant la Court, fascheux et malplaisans,
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

FIN



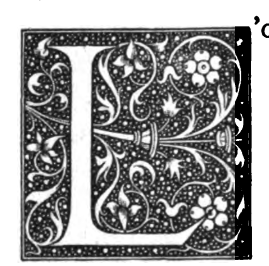




NOTES ET COMMENTAIRE

DE L'OLIVE ET QUELQUES AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

I


'OLIVE parut au printemps de l'année 1549, quelques semaines après la *Deffence*, et non en 1550, comme l'avait cru d'abord Sainte-Beuve et comme le croient encore les historiographes mal avertis (1) qui s'en rapportent aveuglément aux premières éditions du *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* (2). Ce recueil, signé des mêmes initiales (I. D. B. A.) que la *Deffence*, profita de tout le bruit qu'avait fait le manifeste de Joachim. Les disciples de l'école de Marot virent dans ce premier essai poétique de l'école de Dorat l'application des doctrines enseignées au collège Coqueret. Adversaires et amis furent unanimes à reconnaître la nou-

(1) Notamment M. Roger Peyre, auteur d'une assez bonne notice parue récemment sur *Marguerite de France* (1 vol. in-8°, chez Émile Paul, 1902).

(2) Sainte-Beuve avait confondu la première édition de l'*Olive* avec la seconde, qui parut, en effet, en 1550. S'il avait eu entre les mains, en 1828, l'édition *princeps* de l'*Olive* que lui offrit, en 1850, Édouard Turquety et que possède aujourd'hui M. Reinhold Dezeimeris, il n'aurait eu aucun doute sur la date de l'apparition de ce recueil, puisque Jean-Pierre de Mesmes, à qui avait appartenu en premier lieu ce précieux exemplaire, y a apposé sa signature datée de 1549, et sa devise. Jean-Pierre de Mesmes y a mis aussi quelques notes dont deux au moins sont curieuses par leur date de 1549. L'une se rapporte à cette phrase du chap. VIII (Livre I de

veauté rythmique de l'œuvre. C'était effectivement la première fois qu'un poète français publiait, à l'instar de Pétrarque, toute une suite de sonnets inspirés par le même sentiment et se rapportant à la même personne. Cependant Joachim, en publiant l'*Olive*, n'avait pas eu l'intention de joindre l'exemple au précepte. Ainsi qu'il le déclare lui-même dans la préface de la première édition, quand il écrivait ces petits ouvrages poétiques, il ne pensait à rien moins qu'à les exposer en lumière, et j'incline à croire qu'il était encore sur les bancs de l'école de droit de Poitiers, lorsqu'il composa ses premiers sonnets. Il est remarquable, en effet, que sur les cinquante sonnets dont se compose la première édition de l'*Olive* il y en a une vingtaine qui sont imités ou traduits des sonnets pétrarquistes, d'un recueil italien édité à Venise chez Giolito di Ferrari, en 1546, tandis que les mieux venus des soixante-cinq autres sonnets que Joachim publia dans la seconde édition de l'*Olive* sont empruntés au recueil italien paru chez le même éditeur en 1550 (1). — D'autre part nous savons que les *Œuvres poétiques* de Jacques Peletier, du Mans, parurent en 1547, qu'elles contenaient quinze sonnets dont douze empruntés à Pétrarque, que c'est à l'instigation de Peletier que Joachim choisit le sonnet et l'ode, et que le volume de Peletier, où, par une rencontre singulière, Joachim et Ronsard firent leurs premières armes, était dédié à la princesse Marguerite, sœur unique du roi. J'appelle tout particulièrement l'attention du lecteur sur ce dernier point, parce qu'on y pourrait bien trouver le mot de l'énigme qui depuis trois cents ans intrigue les biographes du chantre de

la *Deffence*) : « Non immités à pié levé comme naguères a dict quelqu'un ». De Mesmes a souligné la phrase et écrit en marge : « [ce] cy reprent [s] ybilet ». Le relieur de Turquety a coupé une partie de l'annotation, que j'ai restituée entre crochets. L'autre note se rapporte au sonnet XV de l'*Olive* (1re éd.). Les rimes *avoué*, *loué*, *appuyé*, *essuyé*, ont été soulignées par de Mesmes, probablement à cause de leur insuffisance. De Mesmes était un rigide pétrarquiste ; il avait mis en marge une note dont il ne reste que ceci : « Jõ plz. » (*non placet* ?).

(1) Cf. les *Sources italiennes de « l'Olive »*, par Joseph Vianey.

l'*Olive*. Je veux parler de la femme que Joachim a célébrée sous ce nom. Une ancienne tradition prétend qu'elle appartenait à l'illustre famille de Viole, d'où par anagramme du Bellay aurait fait Olive. Moi-même j'ai cru longtemps à cette tradition. Aujourd'hui je suis persuadé que ce n'est qu'une légende et, au risque de répéter ce que j'ai dit ailleurs (1), je soutiens que la Dame de Joachim ne fut autre que la princesse Marguerite, sœur unique du roi Henri II, à qui Peletier dédia ses *Œuvres poétiques*.

Examinons les textes et pressons-les autant que nous le pourrons. Je remarque d'abord que dans le dernier distique de l'épigramme placée en tête de l'*Olive*, Dorat, comparant l'olive de Joachim au laurier de Pétrarque, s'exprime ainsi :

> *Phœbus amat laurum, glaucam sua Pallas olivam*
> *Ille suum vatem, nec minus ista suum.*

Or, tout le monde sait que les poètes du temps voyaient dans la princesse Marguerite la Pallas de la Renaissance et qu'elle avait pour armes parlantes une branche d'olivier avec cette devise : *rerum sapientia custos*. Je remarque aussi que dans la préface de la première édition de l'*Olive*, Joachim dit en toutes lettres que lorsqu'il écrivait ces petits ouvrages, il lui suffisait qu'ils fussent agréables à celle qui lui avait donné la hardiesse de s'essayer en ce genre d'écrire, « à son avis encore aussi peu usité entre les Français, *comme elle est excellente sur toutes, voyre quasi une déesse entre les femmes.* » Quelle pouvait bien être cette déesse ? Je n'en vois qu'une, c'est celle à qui Joachim dédia la seconde édition de l'*Olive* et son *Recueil de poésie*, autrement dit Madame Marguerite. Qu'on relise plutôt ce passage de l'épître à Jean de Morel publiée par Joachim devant sa traduction du quatrième livre de l'*Enéide* de Virgile : « Et quand la conscience de mon peu de mérite m'aurait du tout retranché

(1) *Revue de la Renaissance*, t. I, p. 239.

l'espérance d'un si grand bien, n'est-ce, cher amy, que pour le droit de notre amitié je prendray cette hardiesse de me glorifier (en ton endroit seulement) d'avoir quelquefois par la lecture de mes escrits donné plaisir aux yeux clairvoyants de celle tant rare perle et royale fleur des princesses, l'unique (1) Marguerite de notre aage : au divin esprit de laquelle est par moy dès longtemps consacré tout ce qui pourra jamais sortir de mon industrie. »

Que si maintenant nous parcourons les sonnets dont se compose l'*Olive*, nous voyons que tous les talents, que toutes les qualités prêtés par le poète à sa Dame se rapportent merveilleusement à Marguerite de France. Elle n'a pas seulement tous les attraits de corps, elle a en plus tous les charmes de l'esprit. Elle est lettrée, elle est savante, elle danse, elle balle, elle chante et enchante tous les soucis ; sa pensée est aussi haute que son style est doux et grave... Il n'est pas jusqu'au voile blanc (mouchoir) brodé d'une branche d'olivier que sa Dame lui abandonna un jour, qui ne trahisse cette gracieuse princesse. Non que je prenne au pied de la lettre le sonnet 72 où il est question de ce voile blanc. Joachim a très bien pu inventer ce détail comme il en a inventé d'autres, pour donner l'apparence de la réalité à un amour qui sentait un peu trop la fiction. Cependant, comme ce sonnet ne figure pas dans la première édition de l'*Olive*, il est permis de supposer, quand on connaît les mœurs galantes qui régnaient alors à la Cour et aussi les manières libres et engageantes de la princesse Marguerite, il est permis de supposer que ce fut pour marquer à Joachim

(1) Le surnom d'unique lui avait été donné non seulement parce qu'elle était la sœur unique du roi Henri II, mais encore parce qu'on croyait — d'après une erreur répandue par Pline (livre IX, chap. XXXV), — que les perles ne se trouvaient qu'une à une. C'est ainsi que Mellin de Saint-Gelays a dit, parlant de cette princesse :

> Le beau rivage où mon surnom j'ay pris
> Ne produit point de perles de tel prix
> Que vous, unique et claire Marguerite.

le plaisir qu'elle avait pris à la lecture de ses premières poésies, que cette princesse lui donna un jour le mouchoir brodé à ses armes. Alain Chartier, qui était fort laid, dit l'histoire, et ne faisait pas mieux les vers que lui, n'avait-il pas reçu, pendant qu'il dormait, un baiser de la fille d'un roi? Il faut bien d'ailleurs que Marguerite de France ait accordé à Joachim quelque privauté de ce genre, pour qu'il lui ait voué le culte touchant que l'on sait. Qu'il ait appris à l'honorer, comme je le crois, sur les bords du Clain, en entendant Jacques Peletier faire son éloge; que plus tard, au collège Coqueret, dans le commerce de Jean de Morel et de l'Hospital, la vénération qu'il avait pour elle se soit changée peu à peu en amour, c'est un fait que, de 1549 à 1560, de son entrée dans la carrière des lettres à la fin de sa vie qui fut si courte, si remplie et si triste, il eut toujours son nom sur les lèvres et qu'elle fut, comme il le disait dans la préface de l'*Olive*, son Laurier, sa Muse, et son Apollon. Il pensait à elle jusque dans les bras de Faustine (1), et lorsque la princesse quitta la France pour aller habiter la Savoie avec le duc Emmanuel-Philibert, son mari, il versa « les plus vraies

(1) En tout cas il lui a dédié les vers latins dans lesquels il a célébré ses amours avec la belle Romaine, et le sonnet suivant qu'il composa à son retour d'Italie nous fait mieux comprendre le chagrin qu'il ressentit de sa perte :

Quand cette belle fleur premièrement je vis
Qui notre age de fer de ses vertus redore,
Bien que sa grand valeur je ne cogneusse encore,
Si fus-je en la voyant de merveille ravi.

Depuis ayant le cours de fortune suivi
Où le Tybre tortu de jaune se colore,
Et voyant ces grands dieux que l'ignorance adore
Ignorants, vicieux et méchants à l'envi,

Alors, Forget, alors cette erreur ancienne
Qui n'avait bien connu ta princesse et la mienne
La venant à revoir me dessilla les yeux.

Alors, je m'aperceu qu'ignorant son mérite
J'avais, sans la connaître, admiré Marguerite,
Comme, sans les connaître, on admire les cieux.

larmes qu'il eût pleuré jamais ». « Le partement de ma dite Dame, écrivait-il à Jean de Morel, m'a tellement étonné et fait perdre le cœur, que je me suis délibéré de jamais plus ne retenter la fortune, mais *abdere me in secessum aliquem* avec cette brave devise pour toute consolation : *spes et fortuna valete.* »

Je suis donc absolument convaincu que la muse de Joachim, son premier et dernier amour, sa Dame unique, fut Marguerite de France, et que le titre d'*Olive*, au lieu d'être l'anagramme de Viole, comme la tradition nous l'enseigne, fut tout simplement tiré de l'olivier héraldique de cette princesse.

Ce qui achève de me convaincre sur ce point, c'est le ton même de l'ensemble du livre. Non seulement il diffère du tout au tout de celui de Faustine, qui, elle, fut une maîtresse pour de bon, mais on dirait que Joachim, par respect pour la Dame de ses pensées, s'efforce de rester chaste. Cela est très net, par exemple, comme me l'écrivait M. Vianey, après avoir lu mon article *sur la Dame qui fut Olive*, « dans le sonnet 33, imité du sonnet 10 de l'Arioste ; celui-ci est extrêmement libre ; chez du Bellay il n'est plus question que de baisers ». Et M. Vianey, qui avait longtemps cru qu'Olive n'avait jamais existé, concluait de ce rapprochement qu'elle avait probablement vécu et que « c'était quelque grande dame dont le poète voulait ménager l'honneur, en ne donnant pas à sa passion (purement poétique, cela s'entend) un caractère trop voluptueux ». — « Votre hypothèse, me disait-il, à laquelle je n'avais point songé, me paraît très séduisante et me semble apporter l'explication que je cherchais. » Je pourrais citer d'autres témoignages de ce genre à l'appui de ma thèse, mais à quoi bon ? je me reprocherais pourtant de ne pas déclarer ici que M. Louis Clément, pressenti par moi quand j'hésitais, m'encouragea tout de suite à la soutenir hardiment (1).

(1) « Sur l'attribution de l'*Olive*, m'écrivait-il au mois de mai 1901, n'auriez-vous pas mis le doigt sur la vraie solution, et l'Olive de du Bellay ne serait-elle pas



II

Cela dit, passons à la critique littéraire du livre. Il vaut moins par le fond, qui est assez pauvre, en dépit de l'élévation ordinaire de la pensée et de l'idéalisme platonicien qui y règne, que par la forme, qui était vraiment neuve en 1549. Encore laissait-elle quelque peu à désirer. Je suis de ceux par exemple qui regrettent que, ayant eu à choisir, dans le recueil poétique de Jacques Peletier du Mans, entre le sonnet à rimes libres dont Peletier s'est servi pour traduire Pétrarque et le sonnet de coupe régulière qu'il a dédié au cardinal du Bellay et où nous voyons pour la première fois dans ce genre de poème s'entrecroiser du commencement à la fin les rimes masculines et féminines, Joachim ait choisi le sonnet à rimes libres qui est peut-être plus souple et plus aisé mais beaucoup moins harmonieux. Car il n'y a pas à en douter une minute, c'est le recueil de Peletier qui fournit ses modèles à Joachim. Il y trouva non seulement les deux sortes de poèmes dont se compose le livre, à savoir le sonnet et l'ode horatienne, mais encore il y apprit à imiter les Italiens par les sonnets traduits de Pétrarque et les Anciens par les passages empruntés à Homère, Virgile et Horace. Qu'on lise les deux stances de Peletier à un poète qui n'écrivait qu'en latin et qu'on me dise si Joachim ne les a pas en quelque sorte paraphrasées dans son ode à la princesse Marguerite *D'écrire en sa langue,* et si la *Deffence* n'est pas en partie

cette princesse Marguerite qui semble avoir été sa protectrice et sa *Muse?* A votre place, je serais plus affirmatif ; je pense qu'en relisant de près les textes français et latins, les preuves ne vous manqueraient pas pour confirmer cette découverte, qui a son intérêt. »

sortie de là(1) ! Il n'est pas jusqu'à la distribution de l'*Olive* qui ne fasse songer aux *Œuvres poétiques* de Jacques Peletier(2). Mais là s'arrête la comparaison. Il y a, en effet, entre le recueil de Peletier et l'*Olive* la distance qui sépare le versificateur du poète, l'ouvrier de l'artiste. Artiste et poète, du Bellay fut les deux à la fois, chose assez rare. Il se révéla artiste et grand artiste dans la façon même dont il pilla — je prends le mot dans le sens de butiner — les poètes italiens de l'école de Pétrarque. Il se révéla poète dans le sentiment inné qu'il avait du beau, dans le tour de son esprit, dans ses coups d'aile généralement inattendus et jusque dans ses négligences. Sainte-Beuve, utilisant une remarque judicieuse de M. Reinhold Dezeimeris, le rapprochait un jour de Lamartine, qui semblait s'être souvenu du sonnet de l'Idée dans la pièce de l'*Isolement*. J'ai déjà dit ce que je pensais de ce rapprochement dans le Commentaire de la *Deffence*. Ce qui leur donne à tous les deux cet air de parenté, c'est que chez eux la poésie ne sent jamais le métier : elle coule de source ; ils chantent naturellement comme l'oiseau et comme lui se répètent sans y prendre garde. Ce sont des improvisateurs

(1) Voici ces deux stances :

J'escri en langue maternelle
Et tasche à la mettre en valeur ;
Affin de la rendre éternelle,
Comme les vieux on fait la leur ;
Et soutien que c'est grand malheur
Que son propre bien mespriser
Pour l'autruy tant favoriser.

Si les grecs sont si fort fameux,
Si les latins sont aussi telz,
Pourquoy ne faisons-nous comme eux
Pour estre comme eux immortelz ?
Toi qui si fort exercé t'es,
Et qui en Latin escrit tant,
Qu'es-tu sinon qu'un imitant ?

(2) Les sonnets de Peletier, traduits de Pétrarque et les morceaux traduits d'Homère, d'Horace et de Virgile, étaient, en effet, suivis de *Vers lyriques*, de l'invention de l'auteur, dédiés à Marguerite.

merveilleux pour qui la poésie n'est qu'un agréable passe-temps. Se rappeler ce qu'en disait Lamartine quelques années après les *Méditations* et ce qu'en pensait Joachim dans la préface de la deuxième édition de l'*Olive* : « J'aime la poésie et me retient souvent la muse (comme dit quelqu'un) furtivement en son œuvre ; mais je n'y suis point tant affecté, que facilement je ne m'en retire, si la fortune me veut présenter quelque chose ou avec plus grand fruict je puisse occuper mon esprit... »

Qu'importe après cela que du Bellay ait emprunté des comparaisons, des images à tel poète pétrarquiste, plus ou moins obscur, que par endroit il ait moulé ses vers sur les vers de ses modèles, reproduit le mouvement de leurs phrases, construit ses pièces sur les mêmes rimes qu'eux ; que dans quelques-uns de ses plus beaux sonnets il y ait un quatrain de celui-ci, un tercet de celui-là et qu'il se soit borné à fondre le tout ensemble ou à trouver le mot de la fin ? Est-ce que lui-même s'en est caché ? N'a-t-il pas dit quelque part, à propos de l'imitation des Anciens : « Qui voudroit à ceste ballance examiner les escripts des anciens Romains et des modernes Italiens, leur arrachant toutes ces belles plumes empruntées, dont ils volent si hautement : ils seroyent en hazard d'estre accoutrés en corneille horatienne. » Et encore : « Combien voit-on entre les Latins imitateurs des Grecs, entre les modernes Italiens imitateurs des Latins, de commencemens et de fins de vers, de couleurs et figures poétiques quasi semblables ! (1) » Joachim avait raison, et pour donner une idée de ses adaptations les plus littérales, je ne saurais mieux faire que de rapprocher le sonnet 113, où Sainte-Beuve avait vu comme un accent précurseur des *Méditations* de Lamartine, du sonnet de Bernardino Daniello qui l'a visiblement inspiré.

(1) Préface de la deuxième édition de l'*Olive*.

SONNET DE JOACHIM

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui fait le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon Ame emprisonnée?
Pour quoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus clair sejour,
Tu as au dos l'aile bien empennée?

Là est le bien que tout esprit desire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là, le plaisir encore,

Là, ô mon ame, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourrois recognoistre l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

SONNET DE DANIELLO

Si notre vie est un jour bref et obscur auprès de l'Eternel, et plein de chagrins et de maux; et si beaucoup plus rapides que les vents et les traits tu vois les années s'en aller et ne plus faire de retour; — mon âme, que fais-tu? Ne vois-tu pas que tu es ensevelie dans une aveugle erreur au milieu des fâcheux soucis mortels? Puisque des ailes t'ont été données pour voler à l'éternel, au haut séjour, — secoue-les, car il en est désormais bien temps, afin de sortir de cette glu mondaine qui est si tenace, et déploie-les vers le ciel par le plus court chemin : — là est le souverain bien que tout homme désire; là, le vrai repos; là, la paix, qu'en vain tu vas cherchant ici-bas(1).

(1) Voici le texte italien :

Se'l viver nostro è breve oscuro giorno
Press'a l'eterno, e pien d'affanni e mali;
E piu veloci assai che venti o strali
Ne vedi ir gli anni e piu non far ritorno,

Eh bien ! je vous le demande, peut-on dire que Joachim a traduit purement et simplement le sonnet italien ? Évidemment non. D'abord il lui a donné des ailes. Au lieu d'une méditation verbeuse et molle, il en a fait, pour me servir d'un terme cher à Alfred de Vigny, une *élévation* courte et sublime. Non seulement il lui a pris tout ce qu'il avait de bon, mais il y a ajouté le vers admirable :

Si périssable est toute chose née

sur lequel tombe le premier quatrain et qui sert en quelque sorte de tremplin au vers suivant. Il a mis du rêve là où il y avait de l'action.

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?

a une autre valeur poétique que l'expression : « mon âme, que fais-tu ? » Et le dernier tercet, tout entier de la main de Joachim, donne au sonnet, tel qu'il l'a construit, une signification, un couronnement, qui lui manquaient.

Et puisque le nom d'Alfred de Vigny s'est présenté tout à l'heure sous ma plume, ce que je viens de dire de Joachim me rappelle ce qu'il écrivait un jour à une amie au sujet d'André Chénier :

« Vous vous apercevrez que André est un traducteur presque perpétuel, ici Catulle, là Ovide, là Tibulle, ailleurs Anacréon, Virgile plus loin; c'est un corsaire véritable, et tous ses péchés ne sont pas siens, ils ont dix-huit cents ans de date, vous pouvez l'ab-

Alma, che fai? che non ti miri interno
Sepolta in cieco error tra le mortali
Noiose cure? e poi ti son date ali
Da volar a l'eterno alto soggiorno,

Scuotile, trista, ch'e ben tempo homai,
Fuor del visco mondan ch'e si tenace;
E le dispiega al ciel per dritta via :

Ivi è quel sommo ben ch'ogni huom desia ;
Ivi'l vero riposo; ivi la pace
Ch'indarno tu quagiu cercando vai.

soudre. — Ce qui est charmant en lui, c'est la grâce dans l'arrangement de ses biens dérobés, et la forme latine et concise de son vers (1) »

Joachim ne fit pas autre chose que d'arranger à sa façon ses précieux larcins, et il faut croire que la méthode était bonne puisqu'André Chénier s'est vanté de l'avoir suivie, dans une épître à Le Brun dont je citerai ce très beau passage :

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, *et je crée avec eux.*
Un juge merveilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art ignoré du vulgaire
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave
Tout ce que les Romains, ces rois de l'Univers,
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux. .
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement ;
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.

(1) Lettre à Mlle Camilla Maunoir.

La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux trous de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux la sensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit très habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile ;
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi (1).

Et je crée avec eux ! retenons ce mot d'André Chénier : il n'est pas de définition plus heureuse et plus exacte de la méthode employée par J. du Bellay pour enrichir notre idiome national des dépouilles des Italiens et des Anciens, car si c'est imiter quelqu'un que de planter des choux, comme l'a dit spirituellement Alfred de Musset, c'est être original et créer que d'imiter comme l'a fait Joachim.

André Chénier, qui avait lu Rabelais et Montaigne, connaissait également la Pléiade. Il aimait trop la Grèce, sa mère-nourrice, pour n'avoir pas eu la curiosité de voir quel parti l'école de Dorat avait tiré de ses lectures grecques, et le vers fameux d'André

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques

n'est en somme qu'une variante de ceux de Joachim :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

(1) Épître à Le Brun, IV, éd. Becq de Fouquières, 1872.

M. Reinhold Dezeimeris nous dira tout à l'heure en quels endroits le poète d'*Hermès* s'est rencontré avec celui de l'*Olive* (1).

(1) Après la publication de sa notice sur P. de Brach (1857-1858), Sainte-Beuve avait engagé M. Reinhold Dezeimeris — c'est de lui que je tiens ces détails — à publier un choix de poésies de J. du Bellay. Pour répondre à cette pensée bienveillante du maître, M. Dezeimeris lui envoya un échantillon de ce que pourrait être son travail d'annotateur et de critique. Mais comme M. Firmin Didot, qui venait d'éditer le *Ronsard* de M. Noël et le *Rabelais* de M. Ratery, hésitait à faire entrer dans sa petite collection in-12 le *du Bellay* que lui proposait M. Dezeimeris, le Commentaire de ce dernier resta dans ses cartons. J'aurais voulu l'en tirer aujourd'hui pour mon profit et celui de mes lecteurs, mais il a été impossible à M. Dezeimeris de le retrouver; heureusement que ses lettres à Sainte-Beuve ont été conservées. M. le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul, entre les mains duquel elles sont aujourd'hui, a eu l'obligeance de me les communiquer. J'en extrais avec l'agrément de leur auteur les passages qui se rapportent à l'*Olive*; on verra quel cas Sainte-Beuve faisait des remarques de son distingué correspondant :

Bordeaux, le 23 juillet 1867.

J'arrive à l'instant, Monsieur, et mon premier soin est d'ouvrir mon poudreux carton sur du Bellay. J'y trouve un affreux désordre, beaucoup de renvois muets que je ne puis si rapidement vérifier ; enfin je m'aperçois que l'exemplaire sur lequel j'ai noté diverses imitations est à la campagne. Si j'avais été prévenu plus tôt, peut-être aurais-je pu fournir quelque chose (Sainte-Beuve préparait à ce moment son dernier article sur Joachim) mais si le désordre ne vous fait pas peur, voici quelques notules prises au hasard et que je choisis parmi celles qui sont de nature à donner lieu à quelques rapprochements ou parallèles.

Comparer du Bellay et Lamartine et rapprocher de l'*Isolement* le cent treizième sonnet de l'*Olive*. (On ne savait pas encore que Joachim l'avait emprunté et imité d'un poète italien.)

LAMARTINE

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

DU BELLAY

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour et le plaisir encore.
Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaistre l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

Disons tout de suite que, sans avoir jamais cité le nom de Joachim, il s'est évidemment souvenu du *Poëte Courtisan* dans la page éloquente

Malgré cette fidélité à l'hiatus, il y a dans ce sonnet, qui n'est pourtant pas un des meilleurs, une note à constater. *Que songes-tu, mon âme emprisonnée?* C'est un commencement de méditation (1).

Les imitations d'Horace sont très nombreuses, sans parler des odes dont plusieurs ne sont que paraphrases d'Horace. Voyez les sonnets 101 de l'*Olive* (Horat., II, 1, 3, 9 et suiv., etc.) et 102 (Horat., *Od.*, III, 16).

Quelques vers d'Horace (II, 5) sont imités à la fin de la pièce de du Bellay intitulée *Description de la corne d'abondance*, etc. André Chénier dans *Arcas et Palémon* a insisté sur les mêmes traits, et puisque j'ai parlé de Chénier je noterai quelques passages qui pourraient entrer dans un parallèle. Après avoir lu le sonnet 67 de l'*Olive* et ces vers de Pontanus (*Armorum*, lib. I).

O jucunda mei suspiria nuntia cordis
O oculi, nunc jam flumina, non oculi,
Hec mandata meæ constanter ferte puellæ!

Lire le joli fragment d'André, p. 241, XIII, éd. Becq de Fouquières.

Rapprocher de l'ode IX de du Bellay (*des Conditions du vrai poëte*) — réminiscence du *Quem tu Melpomene, semel* — la belle élégie d'André, p. 147, éd. Becq : *O muses, accourez*, etc.

Mais les rapprochements les plus intéressants parce qu'ils seraient les plus vrais et les plus utiles seraient ceux que l'on pourrait faire entre l'*Illustration*, l'*Épître au lecteur* de du Bellay et le poème de l'*Invention* de Chénier, ainsi que son épître à Le Brun, p. 316. Mais il est évident que cela vous a sauté aux yeux d'emblée.

Quant à des rapprochements pris à droite et à gauche, à des rencontres de hasard, j'en aurais bon nombre à vous offrir, mais comment savoir celles qui pourraient convenir à votre dessein? Vous plairait-il, à propos de l'ode XII, *De porter les misères et la calomnie*, où l'on trouve ces vers :

Bien que vertu ne dompte la fortune;
Comme le roc, quand la mer importune
En çà et là contre lui se courrouce
Rompt ses gros flots et de soi les repousse.

(1) Au-dessous de cette ligne, Sainte-Beuve a écrit la phrase connue : « Jamais le flageolet de Marot n'eut de ces accents. »

et vigoureuse que voici : « La seule différence essentielle, comme l'observe judicieusement M. Émile Faguet, est qu'au XVI[e] siècle, le poète courtise à la cour et qu'au XVIII[e], peut-être même au XIX[e] et au XX[e], il courtise dans les salons et auprès des grands de ce monde. La différence est essentielle, en effet, mais elle est petite (1). » Voici donc la page de Chénier :

« ... Que de fois n'a-t-on pas vu tel ou tel auteur célèbre qui, dans ses premiers écrits, avait déployé toutes les forces de son génie à terrasser les grands sous d'éloquentes invectives, pour peu qu'il voie le jour à se mêler parmi eux, qu'ils l'invitent à souper, qu'ils le pressent de lire devant de grandes assemblées, changer tout à coup de drapeaux et devenir courtisan lui-même ! Que dis-je ? Il les prend pour modèles. Il imite leurs phrases, il les cite familièrement ; il compose son visage ; il mesure ses paroles ; il représente ; il va même jusqu'à protéger, et tout cela avec une maladresse grotesque, une gêne gauche et risible qui empêche qu'on ne s'offense de cette vanité mesquine et puérile et qui rappelle le bon Jourdain embarrassé s'il mettra ou ne mettra pas sa robe de chambre. Passe encore s'il savait prendre cette facilité, cette aisance qu'au moins une longue habitude donne aux gens de cour et qui chez eux fait de toutes ces fadaises une espèce d'exercice assez amusant à voir une fois. Car, remarquez bien, je vous prie, les divers degrés de cette généalogie de bassesse. L'altier courtisan emprunte tout son orgueil des regards du maître qui ont daigné tomber sur lui ; mais à son dîner,

Vous plairait-il de vous souvenir que Paul le Silentiaire a dit tout à fait la même chose en une épigramme (*Anthol. Palat.*, X, 74) qui finit ainsi :

Ἡ σ'ἀρετὴ σταθερόν τι καὶ ἄτροπον, ἧς ἔπι μούνης
κύματα θαρσαλέως ποντοπορεῖ βιότου.

C'est une belle devise faite pour vous.

Pour finir en renversant mon petit panier, je vous dirai qu'au cinquante-septième sonnet de l'*Olive* on pourrait avantageusement citer Catulle, VII ; Ronsard (*Amours*, II, chanson après le sonnet 27) ; Marulle, qui a imité Ronsard ; Desportes, p. 134, éd. Michiels ; Bertin, III, 6, et André Chénier, p. 279. Le malheur est que le sonnet de du Bellay ne vaut pas tout çà.

Hæc pauca e multis. — Si je trouve quelque chose de plus saillant, je vous l'enverrai. Aujourd'hui j'ai voulu surtout vous montrer que si je ne sais vous être bon à quelque chose, ce n'est ni l'empressement, ni le désir qui me font défaut...

REINHOLD DEZEIMERIS.

(1) *André Chénier*, p. 34.

il est maître à son tour et ses regards en tombant sur le ridicule front de son poète, lui transmettent une partie de cet orgueil emprunté. C'est la lune qu emprunte sa lumière du soleil et qui vient sur la terre se réfléchir dans un bourbier. Mais, outre le ridicule qu'entraîne un pareil changement de conduite, combien l'homme, qui en est coupable et qui est ainsi la dupe de son orgueilleuse politesse, a de quoi rougir à ses propres yeux ! Confus, inquiet, tourmenté par sa mémoire, pressé entre ce qu'il fait et ce qu'il a dit, il voit bien qu'il faudrait effacer ou sa vie d'aujourd'hui ou ses ouvrages d'autrefois. Il craint que chacun ne soupçonne que ceux-ci ne venaient que d'un dépit amer de chagrin, d'une impatience colère de se voir ignoré ou négligé. Il sent que ses complaisances nouvelles rendent sa fierté passée ridicule et que sa fierté rend ses complaisances d'à présent plus honteuses. »

Et ceci m'amène tout naturellement à parler de la date vraie ou vraisemblable de la composition du *Poète courtisan*, je ne dis pas de sa publication, puisque nous savons que Joachim ou plutôt Aubert, son éditeur posthume, la fit paraître en 1559, peu de temps avant sa mort, sous la même couverture que la traduction de l'épître de Turnèbe sur la *Nouvelle manière de faire son profit des lettres*.

J'ai soutenu dans la *Vie de Joachim* (1) que le *Poète courtisan* ne pouvait pas avoir été composé plus tard que 1550, l'auteur n'ayant aucune raison, neuf ans après, de partir en guerre contre Mellin de Saint-Gelays, tandis qu'en 1550 il avait tout intérêt à le ridiculiser et à le démolir. A cela M. Louis Clément, que cette question préoccupe tout particulièrement, m'a répondu qu'il n'était pas prouvé que le *Poète courtisan* ait été dirigé contre Mellin de Saint-Gelays. Contre qui, alors ? M. Bourciez, dont on connaît le bel ouvrage sur les *Mœurs polies et la littérature sous Henri II*, et qui avait cru d'abord que cette satire avait été écrite par du Bellay entre 1550 et 1552, M. Bourciez m'écrivait au mois de juillet 1901 qu'il aurait dû mettre 1551 au lieu de 1552, cette dernière année étant celle où Joachim partit pour l'Italie. « Quoi qu'il en soit, disait-il, je persiste à croire que la date approximative de 1549 ou

(1) *Revue de la Renaissance*, t. I, p. 147 et suiv.

16

1550 vaut mieux que celle de 1559. La pièce a fort bien pu rester manuscrite pendant une dizaine d'années ; on s'expliquerait mal que du Bellay l'eût composée au lendemain de la mort de Saint-Gelays, à un moment où le succès de la Pléiade était définitif, et quelques mois après la pièce latine à laquelle je fais allusion : il y aurait là une sorte de duplicité qui me le gâterait un peu. La satire a un ton combatif qui se rapporte bien mieux à 1550, alors que tout était en jeu et que la nouvelle école cherchait à s'affirmer. » Ces observations sont à peu près les mêmes que celles que j'avais présentées à l'appui de ma thèse. Depuis, il m'est venu un autre argument qui lui donne, je le crois du moins, plus de poids encore. De ce que le *Poète courtisan* parut le même jour et sous la même couverture que l'Épître traduite en vers de Turnèbe, M. Chamard en a conclu que cette satire fut écrite à la même époque. Tel n'est point mon sentiment. Le *Discours au roi sur la Poésie* parut également en 1560 après la mort de Joachim. Est-ce une raison pour affirmer, comme le fait M. Chamard, qu'il fut composé en 1558 ou 1559, à la même époque par conséquent que le *Poète courtisan* et l'Épître de Turnèbe ? Si cela était, comment expliquer que, dans le *Discours au roi sur la Poésie*, Joachim ait fait l'éloge de Paschal, lorsqu'il le bafoue dans l'Épître de Turnèbe ? Il avait beau être versatile et s'amuser à se contredire, il y a tout de même des contradictions un peu trop fortes et celle-là est du nombre.

Je pense donc que la satire du *Poète courtisan* doit remonter à l'année 1550, bien qu'elle soit écrite en vers hexamètres et que Joachim n'ait commencé de faire publiquement usage de l'alexandrin qu'à partir de 1553 (1).

A présent je vais donner la parole à M. Reinhold Dezeimeris. Voici les notules et remarques qu'il envoyait à Sainte-Beuve sur cette pièce au mois de septembre 1858 :

(1) Lire à cet égard la *Vie de Joachim* dans la *Revue de la Renaissance*, t. I, p. 148.

LE POÈTE COURTISAN

Comparez à cette pièce celle qui se trouve plus loin, intitulée : *Traduction d'une Epistre latine sur un moyen nouveau de faire son proufit de l'Estude des Lettres.*

Vers 1. Du maître d'Alexandre], Aristote, le fameux philosophe, auteur d'une *Poétique* fameuse.

— 3. Comment jouer il faut]. Quo scribi possint numero. Horace, *Art Poët.*, 74.

— 4. Dessus un eschafaut]. Horace, *Art Poët.*, 279. Sur les tréteaux, sur le planches, représentations tragiques.

— 5. L'humble comédie], c'est-à-dire la comédie dont le style est bourgeois, familier (privatis carminibus. *Ars Poet.*, 90) comparé à celui de la tragédie et de l'épopée et qui est obligée, pour s'élever parfois jusqu'à elles, d'élever le ton (tollere vocem. A. P., 93).

— 6. Le Méonien], Homère. — Tout ce commencement fait allusion à divers passages de l'*Art poëtique* d'Horace ; v. 89 à 152.

— 9. Le poète du Vide], c'est-à-dire je ne dépeins pas le poète tel que le désire Vida. — Jérôme Vida, savant italien, né vers 1490 à Crémone, évêque d'Albe en Piémont, est auteur d'un *Art poëtique* bien connu, écrit en vers latins. — Du Bellay dit le Vide ou le Vida comme on dit le Tasse, le Dante.

— 10. Mon autheur]. La cour est la seule autorité à laquelle je me conforme.

— 11. Artisan]. Artiste, artifex.

— 12. L'Apollon courtisan]. Le modèle des poètes courtisans.

— 13. Où], sujet où...

— 15. Celui donc qui est né]. Comparez le commencement de l'*Art poëtique* de Boileau. — se tenter], s'essayer.

— 16. Premier que], avant que.

— 18. Commun], banal.

— 20. Je ne veux, etc.]. Perse (*Sat.*, V, 62) :

At te nocturnis juvat impallescere chartis.

— 21. Feuilletant, etc.]. Horace (*Ars Poet.*, 368) :

Vos exemplaria graeca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Vers 27. Ses ongles il ne ronge]. Horace (*Sat.*, IX, 70) :

Et in versu fasciendo
Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.

et Perse (*Sat.*, I, 106) :

Nec pluteum cædit, demorsos nec sapit ungues.

Voyez plus loin la pièce intitulée *l'Adieu aux Muses traduit du latin* de Buchanan, v. 28 et suiv.

— 34. Est plus authorisée], est plus en honneur. — Régnier semble s'être inspiré de ce passage dans ces vers de la 3e satire (v. 51 et suiv.) :

Puis, que peut-il servir aux mortels icy bas,
Marquis, d'estre sçavant ou de ne l'estre pas,
Si la science pauvre, affreuse et mesprisée
Sert au peuple de fable et aux grands de risée,
Si les gens de latin des sots sont dénigrez,
Et si l'on est docteur sans prendre ses degrez?
Pourveu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
Qu'on parle baragouÿn et qu'on suive le vent,
En ce temps du jourd'hui l'on est que trop sçavant.

— 37. Mascher le laurier]. D'après quelques poètes anciens ceux qui mangeaient du laurier étaient pris de transports poétiques. Voy. Le Scholiaste d'Hésiode (*Theog.*, 30).

— 38. Songer en Parnasse]. Comparez ces deux vers à ceux-ci d'André Chénier :

Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.

Chénier y a traduit littéralement deux vers d'Asclépiade (*Anth. Palat.*, IX, 63) :

...χράνας Ἑλικωνίδος ἔνθεον ὕδωρ
τὸ πτανοῦ πώλου πρόσθεν ἔκοψεν ὄνυξ.

Inutile de dire que le cheval volant, le quadrupède ailé et le πτανός πῶλος désignent Pégase.

— 43. Ce procès tant mené, etc.]. Horace (*A. P.*, 77) :

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

— 44. Lequel des deux, etc.]. Horace (*A. P.*, 408) :

Natura fieret laudabile carmen an arte
Quæsitum est.

Vers 48. Fors], excepté.

— 49. Car un petit sonnet, etc.]. Verba et voces. Virgile (*Aen.*, X, 639) :

> *Dat inania verba,*
> *Dat sine mente sonum.*

— 52. Du temps qu'elle courait], lorsqu'elle avait cours ; lorsqu'elle était à la mode.

Vaut mieux qu'une Iliade]. Boileau avait peut-être lu cela lorsqu'il a écrit :

> Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

— 59-60.
> Non comme en ces rêveurs qui rougissent de honte
> Fors entre les sçavants desquels on ne fait compte.

Je ne comprends pas bien ces deux vers ; à éclaircir.

— 65. De masques ou de tournois]. On appréciait fort alors certaines pièces qui portaient le nom de Mascarades, de Cartels et de Tournois. C'étaient de petites scènes entremêlées parfois de prose. Mellin de Saint-Gelais et Ronsard en ont composé plusieurs. On trouve dans les œuvres de du Bellay, sous le titre d'*Entreprises*, deux morceaux de ce genre.

— 74. Des mots durs]. le mot dur est peut-être employé ici dans le sens de *rudis*, non encore poli par l'usage.

— 76. Distille], est coulant.

— 79. Quelque nouveau...], c.-à-d. se présente-t-il...

— 80. On le tente], on l'épie, afin d'être fixé sur sa valeur.

— 82. Pour en donner plaisir], pour faire amuser la cour à ses dépens.

— 86. Le mener par le nez], le patronner.

— 93. Combien], quoique.

— 96. L'escole c'est la table]. Comparez le sonnet des *Regrets* : Tu t'abuses, Belleau...

— 109. Entre les courtisans, etc.], Palladas, dans une épigramme charmante sur un faux savant a dit de même (*Anthol. Palat.*, XI, 305) :

> Ἐν μὲν γραμματικοῖς ὁ Πλατωνικός ἂν δὲ Πλάτωνος
> Σογματά τις ζητῇ, γραμματικὸς συ πάλιν.

— 115. Que si tu n'en avais. etc.], Excuse ordinaire que les auteurs avaient soin de faire valoir, au temps de du Bellay et plus tard, lorsqu'ils faisaient imprimer leurs ouvrages.

Vers 125. Tel était de son temps, etc.]. M. Sainte-Beuve pense que cette tirade était à l'adresse de Mellin de Saint-Gelais.

— 128. La montagne enceinte]. Horace (*A. P.*, 139) :

Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.

Voyez Phèdre, IV, 18; La Fontaine, *Fables*, V, 10.

Sa muse privée], estimée.

— 135. En offices], en charges, en emplois.

— 137. Bruit], gloire, réputation. Régnier a dit, satire IV :

Pallis dessus un livre, à l'appétit du bruit
Qui nous honore aprez que nous sommes sous terre.

— 139. Aristarque], fameux critique d'Alexandrie.

— 145. Qui dédaignant, etc.]. Voyez plus loin la pièce traduite du latin de Buchanan, intitulée l'*Adieu aux Muses*.

Telles sont les notes et remarques que M. Reinhold Dezeimeris avait eu l'intention de mettre au bas des pages du *Poète courtisan* et de quelques pièces de recueil de l'*Olive*. J'en avais moi-même au cours de mes lectures rédigé un certain nombre, dont je pensais enrichir le texte de Joachim, pour me servir d'une expression consacrée par l'usage, lorsque je m'aperçus que je m'étais rencontré le plus souvent avec les derniers annotateurs du poète. Cela étant, il me parut beaucoup plus simple de renvoyer le lecteur aux éditions de Becq de Fouquières et de Marty-Laveaux. C'est ce que je fais aujourd'hui.

Parlerai-je à présent de l'invention de l'ode horatienne que Peletier du Mans fit voir à Joachim pendant son séjour à Poitiers, et dont certains critiques, à tort selon moi, attribuent tout le mérite à Ronsard ? On me permettra de m'en tenir à ce que j'ai dit là-dessus dans la *Vie de Joachim;* et quant à la métrique de notre auteur, je n'en toucherai que quelques mots, pour ne pas lui donner plus d'importance que lui. Car il a beau, dans sa *Deffence et illustration* insister sur les genres de poèmes qu'il convient d'a-

bandonner ou de mettre dans la circulation, il est visible qu'il n'est point tourmenté, comme Ronsard, du besoin de créer de nouveaux rythmes et de nouvelles formes poétiques. Le sonnet lui suffirait volontiers ; c'est le poème qui a ses préférences, qu'il a le plus marqué de sa griffe, c'est également celui où il est sans rival. Je ne crois pas en effet, qu'aucun poète en ait au même degré que lui fait craquer le cadre étroit et reculé plus loin le mobile horizon. Il y a fait entrer tous les sentiments de l'âme la plus impressionnable et la plus diverse : l'amour platonique ou vécu, les effusions de l'amitié fidèle, les regrets de la patrie absente, la honte et la colère de vivre au milieu des scandales d'une ville et d'une cour désordonnées.

Mais en bon disciple de Peletier, du Mans, Joachim a voulu montrer qu'il pouvait, tout comme son maître et comme Ronsard, chanter des odes, si l'on peut toutefois donner ce nom aux petites pièces élégiaques ou gracieuses qu'il a publiées à la suite de l'*Olive*. Et le fait est que ses stances à Salmon Macrin sur la mort de sa Gelonis, pour ne citer que celle-là, sont parmi les meilleures choses que les poètes de la Pléiade aient mises en vers de six pieds ; aussi bien, la pensée chez Joachim du Bellay s'adapte-t-elle avec le même bonheur, qu'elle soit triste ou gaie, mélancolique ou satirique, à toutes les mesures du vers, tant la langue qu'il parle est souple et facile. Ayant reçu du ciel le don du rire et celui des larmes, il passe d'une corde à l'autre avec une aisance qui sent moins l'art que la nature... Et voyez le rôle immense, le rôle unique qu'il joue dès le premier jour à l'avant-garde de la Pléiade. Non seulement c'est à lui que revient l'honneur d'avoir publié les deux premiers ouvrages en prose et en vers de l'école nouvelle, mais c'est lui qui acclimate le sonnet et qui vulgarise l'ode, de même que c'est lui qui fournira à Régnier et à ses émules le modèle de la grande satire dans le *Poète Courtisan*.

Son vers doux-coulant, abonde en phrases qui sont frappées comme des maximes et qui ont un accent tout à fait moderne.

Rien n'est heureux de tous points en ce monde.

Il a des antithèses qui rendraient Victor Hugo jaloux :

Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Des images à profusion et toujours justes, rarement banales :

Sus doncq, et qu'on essuye
Les pleurs et le soucy :
Le beau temps et la pluye
S'entrecroisent ainsi.

Que sont devenus
Les murs tant cognus
De Troye superbe ?
Ilion est comme
Maint palais de Rome
Caché dessous l'herbe.

Et ce qui prouve que chez Joachim l'expression ne trahit presque jamais la pensée, c'est que les éditions successives de ses œuvres renferment peu ou point de variantes. Il se moque, d'ailleurs, des retouches comme de l'orthographe, qu'il abandonne à la fantaisie de ses imprimeurs... Tout cela réuni lui a fait une figure à part dans le chœur de la Pléiade. Certes, il n'est pas le plus grand ; Ronsard a plus de souffle et un vol plus soutenu, quoiqu'il ne monte pas plus haut, mais Joachim est le seul qui donne l'impression d'une improvisation continue et généralement inspirée, et dont l'âme, par un phénomène peut-être unique dans notre littérature, soit, pour ainsi dire, contemporaine de la nôtre !...

BIBLIOGRAPHIE

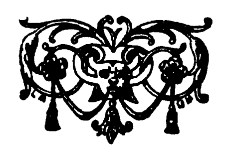
La première édition de l'*Olive*, de format in-8, se compose de 38 feuillets non chiffrés et de 2 feuillets contenant le privilège commun à la *Deffence* et à l'*Olive :* « Donné à Paris le vingtième jour de mars, l'an de grâce mil cinq cent quarante-huit. » Les signatures typographiques sont en lettres capitales, tandis que celle de

la première édition de la *Deffence* sont en minuscules ; la plupart du temps les deux ouvrages sont reliés ensemble. Cette édition de l'*Olive* comprend un compliment latin de Dorat que Marty-Laveaux n'a pas cru devoir reproduire, la dédicace et l'avis au lecteur.

La deuxième édition de 1550 porte à la fin du volume : Imprimé pour Jules Carrozet, et Arnoul l'Angelier, libraires, par Maurice Menier imprimeur. Elle renferme 56 feuillets non chiffrés. On y trouve d'abord un placet au prévôt de Paris, suivi d'une permission d'imprimer et vendre l'*Olive* pendant quatre ans, qui porte : Faict le tiers jour d'octobre l'an mil cinq cens cinquante, puis l'avis *au lecteur*, une liste de fautes en l'impression *qui n'ont esté corrigées en tous les livres*, des compléments latins à J. du Bellay ; les CXV sonnets de l'*Olive*, la *Musagnæomachie* et aultres œuvres poétiques. L'*Antérotique* et les *Vers lyriques* qui avaient paru dans la première édition ne furent publiés que dans l'édition de 1554, à la suite de la *Musagnæomachie*.

A partir de 1550 jusqu'en 1597 l'*Olive* figure dans la plupart des éditions de la *Deffence* et derrière elle.

Nous renvoyons donc le lecteur à la Bibliographie de la *Deffence*. Mais depuis 1597 elle ne fut réimprimée qu'en 1866 dans la collection des œuvres de la *Pléiade française* publiée par Marty-Laveaux.





Armoiries de J. du Bellay.

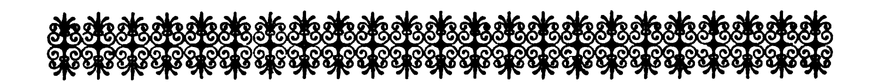


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

RENNES

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCCESSEUR DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

DU MÊME AUTEUR

La Chanson de la Vie, poésies couronnées par l'Académie française, 1 vol. in-18, librairie académique.

Les Derniers Jansénistes, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870), 3 vol. in-8, couronnés par l'Académie française, librairie académique.

Les Origines du Concordat (1790-1801), 2 vol. in-8, librairie Delagrave.

Jules Simon, sa vie, son œuvre (1814-1896), 1 vol. in-8, librairie Émile Lechevalier.

Rose Époudry, roman, 1 vol. in-8, illustré, librairie académique.

Contes et Figures de mon pays, 1 vol. in-18, librairie Dentu.

Le petit Liré de Joachim du Bellay, 1 vol. in-8, avec deux eaux-fortes de Vidal. Librairie académique.

Alfred de Vigny (1797-1863). Ses origines, ses amours, ses amitiés littéraires, sa poésie, sa religion (documents inédits), 1 vol. in-8, couronné par l'Académie française. Librairie F. Juven.

Œuvres choisies de Joachim du Bellay, édition du monument (1894), avec une notice par Camille Ballu, 1 vol. in-4.

EN PRÉPARATION

Sainte-Beuve (1804-1869). Sa vie et ses œuvres.

Joachim du Bellay (1524-1560). Son pays, ses origines, sa vie et ses œuvres, ses amitiés littéraires.

Joachim du Bellay. Ses œuvres complètes, françaises et latines, avec une introduction, des notes et des commentaires.

Le Cardinal du Bellay (1492-1560). Son pays, son enfance, sa jeunesse. — Sa vie littéraire et artistique. — Sa vie politique. — Sa vie religieuse. — Ses dernières années. — Sa mort.

Imp. Fr. Simon, Rennes (4228-02).




3 2044 020 105 698

